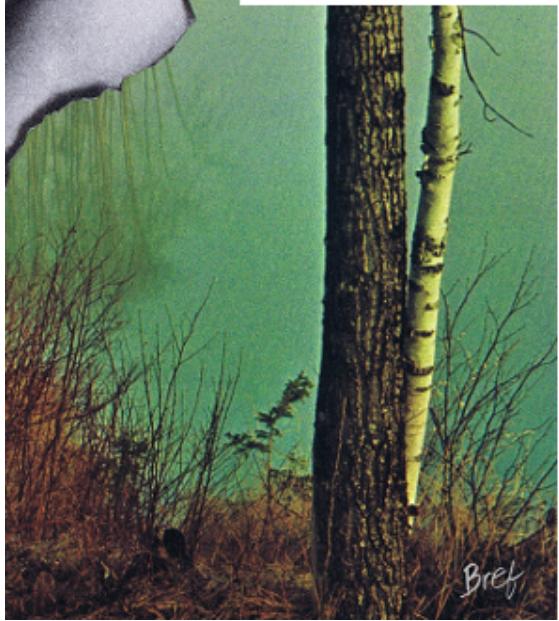


FRANÇOISE
 STÉRÉO

Poésie



Liminaire

Vanessa Bell

Un territoire à redire

Poèmes

Roseline Lambert	Barrage
Carole David	Cinq poèmes
Pascale Bérubé	OOTD
Alexandra Tremblay	T'oublier c'est le contraire de numériser un VHS
Hélène Matte	Notre père
Sandrine Deumier	Télémaque
Zéa Beaulieu April	Tutoriel beauté
Roxane Desjardins	Je détourne la tête
Vanessa Bell	Étain animale
Isabelle Ayotte	Le temps
Virginie Beauregard D.	Parterre des merveilles
Anne Peyrouse	Comme des peaux transpirées
Amélie Gillenn	Sans titre
Valérie Lefebvre-Faucher	Orchestre catatonique
Daphné B.	La naissance d'un dauphin au milieu des baigneurs
Chloé Savoie-Bernard	Sans titre
Clara Lagacé	Poèmes épistolaires
Geneviève Michaud	Le reste est mangé
Charles Sagalane	Abécédaire hagiographique
Aimée Lévesque	On dirait deux villes
Émilie Turmel	L'horoscope de la veille
Gabrielle Boulianne-Tremblay	Les chacals
Geneviève Morin	Quand j'étais de la viande Quand j'étais folle
Paméla Personne	Sans titre
Ariane Lessard	Sans titre
Anne-Martine Parent	Il faudra bien un jour apprendre à s'embrasser
Stéphane Martelly	Bave
Jennifer Bélanger	Crachat de la chair
Erika Soucy	Nos miettes
Marjolaine Beauchamp	Rue Plessis
Mélodie Vachon Boucher	J'ai trouvé un semblant de corps, une maison
Lux	La rage
Noémie Pomerleau-Cloutier	Sans titre
Rae Marie Taylor	Vive la différence Vif la différence
Roxane Nadeau	Extrait de <i>Les garçons au vent</i>
Hélène Lépine	Un vent voyou
Ouanessa Younsi	Membres fantômes
Denise Desautels	Nuits
France Théoret	Vint la maladie
Marie-André Godin	A girl gone wild
Stéphanie Requin Tremblay	Sans titre
Marie Darsigny	SEMI-LITTÉRAIRE III

Maude V. Veilleux	Sans titre
Maude Bergeron	Sans titre
Mariana Montoya	Sans titre
Marie-Paule Grimaldi	Renversée
Isabelle Forest	Sans titre
Annie Landreville	Sans titre
Isabelle Dumais	D'os noirs inquiets

Un territoire à redire

C'est avec vive émotion que je vous adresse ces mots au terme d'une aventure de quelques mois fort occupés avec la prodigieuse équipe de *Françoise Stéréo*.

J'ai pensé le numéro poésie de *Françoise Stéréo* dans l'urgence des agressions sexuelles dénoncées cet automne (affaire Sklavounos, femmes autochtones de Val-d'Or, acquittement dans l'affaire Ghomeshi). En écho au cirque médiatique grotesque et méprisant envers les victimes, mon impuissance, ma frustration peinaient à prendre parole. C'est par l'écriture que j'ai pansé mon féminisme malmené. Devant l'addition poésie, féminisme et prise de parole, il m'apparaissait primordial de travailler à la réconciliation du plus grand nombre avec le mouvement et ses multiples postures à travers ses langues plurielles.

C'est dans cette foulée que j'ai proposé à l'équipe de *Françoise Stéréo* de dévouer un numéro complet à la poésie des femmes, personnes trans ou se définissant comme non binaires dans un souci de représentativité (âge, nationalité, langue, orientation sexuelle, milieux d'appartenance, etc.) L'idée : rallier un éventail de textes non pas forcément militants ou engagés, mais portés par des personnes dont la prise de parole, le positionnement dans l'espace public, se réclament du féminisme. Le projet initial s'est bonifié au contact du Mois de la poésie de Québec alors que nous y avons présenté le lancement *CHAMBRES*, en écho à l'essai de Virginia Woolf; une installation Web où trente des auteures du numéro ont interprété leurs textes devant caméra à même leur maison.

Ce numéro est composé de cinquante auteures habitant le territoire québécois réunies pour partager la pluralité des voix du féminisme, dire la multiplicité de ses réalités, adoucir – je le souhaite – l'opinion publique à l'égard de ce mouvement nécessaire encore aujourd'hui au Québec comme partout ailleurs.

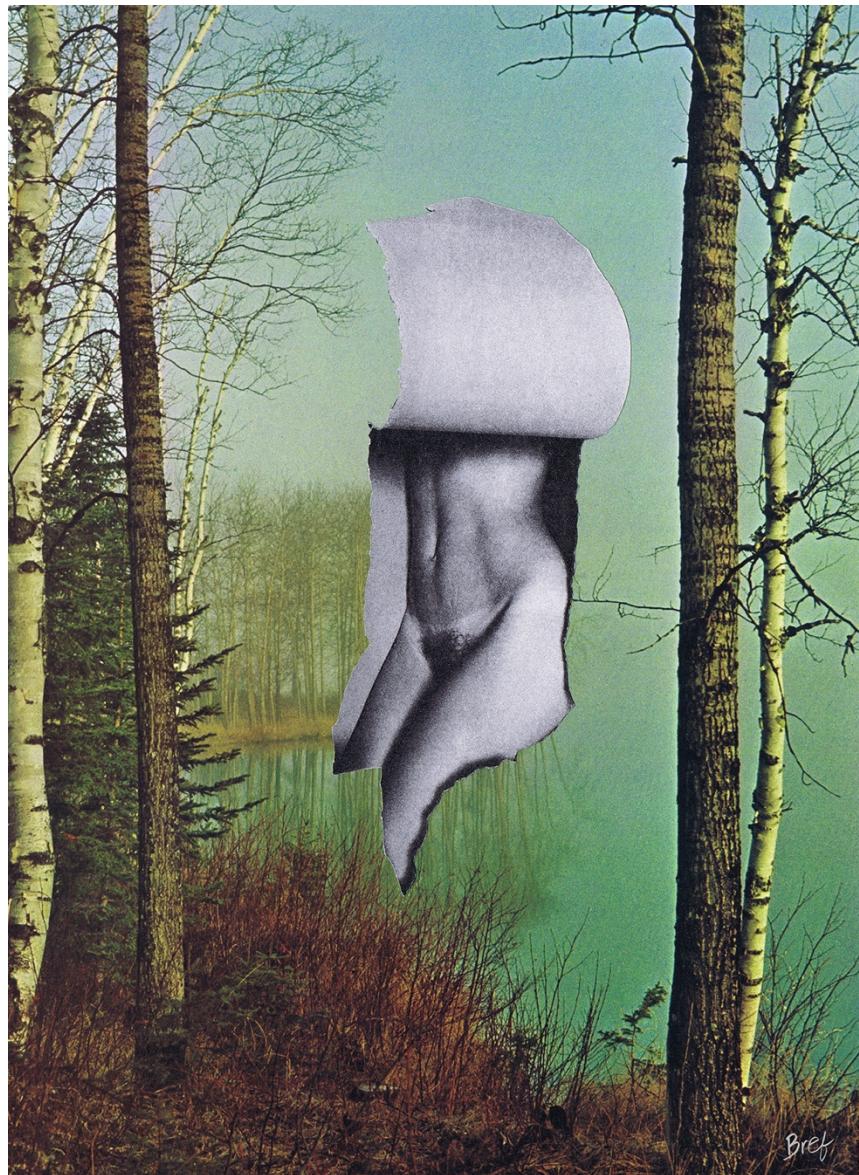
Je tiens à remercier, dans le désordre, les gens suivants pour leur dévouement sans lequel ce numéro ne serait pas : les cinquante poètes prenant plume dans les pages qui suivent, [Bref](#) pour les collages époustouflants, le collectif éditorial de *Françoise Stéréo* pour son soutien, son amour et son intelligence indéfectible, les parents et gardiennes de ce monde qui nous ont libérés de nos tâches quotidiennes pour créer ce numéro, Caroline Décoste, Mickaël Bergeron et tous les passeurs qui nous ont mis les unes les autres en communication. Pour le succès de *CHAMBRES*, je remercie Ulysse Ruel à l'intégration et à la diffusion Web, Andrée-Anne Blacutt aux illustrations, Pierre Brouillette-Hamelin au montage sonore ainsi qu'Elias Djemil.

Merci à vous d'être au rendez-vous.

Je vous souhaite autant de plaisir à lire les pages qui suivent que nous en avons eu à les écrire, les penser. Pour vous.

Vanessa Bell

Poète, féministe, directrice artistique et littéraire du numéro



BARRAGE
Roseline LAMBERT

Roseline Lambert est anthropologue. Son premier recueil, intitulé *Clinique*, est paru aux Éditions Poètes de brousse en 2016. Ses poèmes ont été publiés dans les revues *Estuaire*, *Art le Sabord*, *Exit*, la *Revue de la Compagnie à Numéro*, l'Agenda des femmes 2014 et sur Poème sale.

Nullipare : « femme n'ayant jamais accouché ou n'ayant jamais eu de grossesse. Du latin, formé de nullus, nul et de pare, mettre au monde, engendrer, pondre. »

Dans ma tête un poulailler contient des choses minuscules recroquevillées dans des papiers chiffonnés où sont tracées des ébauches à n'en plus finir

« Nulliparous women have an increased risk for some health conditions. »

j'ai peur des formes qui s'allongent et s'étirent dans des liquides chauds qui me brassent me bougent me donnent mal au cœur et me font pleurer pour rien parce qu'elles existent ou pas

« Adolescent obesity is associated with lifetime nulliparity and nulligravidity in midlife U.S. women. »

quand j'avais quatorze ans je rêvais de devenir une mère singe aussi grandiose que Jane Goodall et d'accoucher dans la brousse où j'aurais pu hurler toutes mes grosseurs

« Une femme n'ayant jamais eu de grossesse est dite nulligeste. »

maintenant je suis un vase je te tourne argile de chair de ma chair je te

façonne avec une anse pour te verser à boire directement dans la gorge

« Compared with parous women, nulliparous women had an increased risk of hip and spine, but not wrist, fractures. »

je me savonne fort pour laver mon envie de terre de taches de vertébrés je me tortille pour tout casser battre le blanc laisser couler le jaune

« Si vous avez mal durant vos règles, c'est parce que votre corps réclame une grossesse. »

ce corps mon corps ces corps les fondre dans un fleuve mousseux les refroidir les entreposer et courir me battre avec mon sang aux joues contre l'hiver et les autres

« Breastfeeding, which nulliparous women don't have the chance to experience, also reduces your risk of breast cancer »

ce rêve où dans mon sein je te décortique comme une écorce sans jus où je suce tes relents de muscles et de verdure

« There was a significant lack of knowledge about pelvic floor function among nulliparous women. »

ils bourdonnent ces contremaîtres qui construisent des planchers et des murs à même ma peau mais je suis autre part prenant tes empreintes à pleines poignes dans mes intérieurs

« Le risque de cancer de l'ovaire est également plus élevé chez les femmes qui n'ont jamais donné naissance à un enfant (nullipare). »

mes sursauts quand je dors à cause des bruits de la jungle mais nous nous serons avalés par notre boucle qu'on apprendra à nouer sous mes hanches

« 4,718 nulliparous with singleton pregnancy and intended spontaneous vaginal delivery were included in the study at gestational week 33. »

ça parle fort dans la basse-cour et je ne sais plus compter mes portées qui rompent mon cœur et fendent mon ventre pour que tu pointes le pied

« The more children a woman has, the greater the protection against breast cancer. Not becoming pregnant at all (called nulliparity) increases the risk of breast cancer. »

tu n'as plus rien à craindre je suis chargée de cris dans ma poitrine contre les injonctions à être cette coquille cette fabrique toute peau déformée sur un autre corps

« Older Nulliparous Women Have Higher Risk for Stillbirth. »

dans notre nid aucune horloge et je te promets que nous ne connecterons jamais nos cœurs sur les battements des machines

« Multiparous patients had shorter labor courses and fewer labor interventions than nulliparous patients. »

nous pourrons choisir notre branche où nous serons toujours à la hauteur de la réalité observable nous ne dirons plus rien dans le silence tonitruant de nos natures

« Nulliparity does not equal cancer. »

je construirai notre barrage brindille par pierre où tu pousseras cellule par cellule dans ce déploiement de glaise embryonnaire où on entendra plus rien que nos gestes moites

« The stages of labor have different norms for mothers and nulliparous women. »

et pour terminer mon travail je déplierai tous mes petits papiers que j'enterrerai dans nos ruisseaux qui déraillent et je t'abrillerai au chaud

pour que tu puisses te perdre dans le
monde

RÉFÉRENCES (dans l'ordre d'apparition)

<http://www.cnrtl.fr/etymologie/nullipare>

Stewart, L. M., Holman, C. J., Aboagye-Sarfo, P., Finn, J. C., Preen, D. B., & Hart, R. (2013). In vitro fertilization, endometriosis, nulliparity and ovarian cancer risk. *Gynecologic Oncology*, 128260-264. doi:10.1016/j.ygyno.2012.10.023

Polotsky, A. J., Hailpern, S. M., Skurnick, J. H., Lo, J. C., Sternfeld, B., & Santoro, N. (2010). Reproductive endocrinology: Association of adolescent obesity and lifetime nulliparity—The Study of Women's Health Across the Nation (SWAN). *Fertility And Sterility*, 932004-2011.

<https://www.culture-generale.fr/litterature/12650-le-mot-du-mercredi-nullipare>

Hillier, T., Rizzo, J., Pedula, K., Stone, K., Cauley, J., Bauer, D., & Cummings, S. (n.d.). Nulliparity and fracture risk in older women: The study of osteoporotic fractures. *Journal Of Bone And Mineral Research*, 18(5), 893-899.

<http://www.slate.fr/story/117329/violence-verbale-inouie-femmes-qui-ne-veulent-pas-denfant>

<https://www.verywell.com/nulliparous-women-3522717>

NEELS, H., WYNDAELE, J., TJALMA, W. A., DE WACHTER, S., WYNDAELE, M., & VERMANDEL, A. (2016). Knowledge of the pelvic floor in nulliparous women. *Journal Of Physical Therapy Science*, 28(5), 1524-1533.

Société canadienne du cancer : <http://www.cancer.ca/fr-ca/cancer-information/cancer-type/ovarian/risks/?region=qc>

Hanne Kristine Hegaard; Peter Damm; Morten Hedegaard; Tine Brink Henriksen; Bent Ottesen; Anna-Karin Dykes; Hanne Kjaergaard (2011). Sports and Leisure Time Physical Activity During Pregnancy in Nulliparous Women. *Matern Child Health J*. 2011;15(6):806-813.

Canadian Cancer Society : <http://www.cancer.ca/en/cancer-information/cancer-type/breast/risks/?region=on>

Arielle Emmett (2015). Older Nulliparous Women Have Higher Risk for Stillbirth. *Obstet Gynecol*. 2015;126:355-362.

Clapp MA, Bsat J, Little SE, Zera CA, Smith NA, Robinson JN. Relationship between parity and brachial plexus injuries. *J Perinatol*. 2016 May;36(5):357-61

Siva, N. (2007). Nulliparity does not equal cancer. *The Lancet Oncology*, 8(8), 675.

<https://www.verywell.com/nulliparous-women-3522717>



CINQ POÈMES
Carole DAVID

Poète, romancière et nouvelliste, Carole David est née à Montréal dans le quartier Rosemont et détient un doctorat en études françaises. Elle a fait carrière dans l'enseignement collégial. Très engagée dans son milieu, elle a été présidente de la Commission du droit de prêt public (2004-2006), de la Maison de la poésie de Montréal (2006-2010) de même que du comité littérature au Conseil des arts de Montréal (2012-2015). *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* (2010), a reçu le prix Alain-Grandbois et a été finaliste pour le prix du Gouverneur général. Son dernier recueil, *L'année de ma disparition* (2015), a remporté le Prix des libraires, le prix Québecor du Festival international de poésie de Trois-Rivières et a été finaliste au Grand prix de la ville de Montréal. Elle se consacre maintenant à l'écriture.

ROMANCE

Si étrangement une odeur de friture mêlée
à l'huile de bébé; les vacanciers emprisonnés
dans leurs chaises coquille, peu importe
leur condamnation ; jusqu'ici sa courte vie,

ce souhait d'avant le sommeil, elle replie ses ailes
sous un coton ouaté noir acheté sur le Pier
pour cacher ce qu'elle n'a pas
supplie un mormon, celui qui se jette

à la mer habillé, *deviens mon mari*, seul
cet homme l'imaginera chauve-souris
elle lui demeurera fidèle une nuit entière

LA FILLE DE JÉSUS

Son bébé, les mains attachées aux épaules,
bouche entreouverte, né d'un seul roman,
intrigues flottantes, papillons emprisonnés
dans des flacons de médicaments anti-nauséux ;

la mère, ses bras de renard ornés de breloques
devant le chaos impénitent fume des cigarettes
fabriquées sur sa vieille Singer ; elle défait des robes,

ouvre des coquilles, attend l'arrivée du père,
babylon avant les orages.

NE TE CACHE PAS DERRIÈRE LES BANCS DE NEIGE

Baby Love approche la mort à genoux, elle creuse
avec sa pelle l'entrée du tunnel, voyageuse opiniâtre,
elle atteint la voûte des cristaux complexes,
une fée qui ressemble à sa mère l'y conduit

ficelée dans ses vêtements ; tout se met à briller,
vanité, lustre en cristal, Adamo chante *Tombe la neige*.
Plus tôt en après-midi, elle a dessiné la tempête,
un premier tunnel mène au magasin de jouets,

ses allées éclairées, les yeux clignotants des robots
la guident à sa chambre rêvée, barbe à papa, lit baldaquin
pour un dernier repos; quelque chose de lourd pèse
sur son corps, un bras, une jambe; le ballet des déneigeuses

tarde à se mettre en branle, il fait chaud.
*Comme elle fut courte, ta vie **

*Rilke, *Requiem*

L'ENLÈVEMENT DE SABINE

Ciel couvert, tribus d'hommes et de femmes
végétation luxuriante, ce que l'enfant découvre
le pousse au loin ; les poissons rouges du bassin
l'invitent à dialoguer, la petite monnaie scintille,

l'âme noire remonte à la surface *donne-moi ta main*
friandises, chasse au trésor dans le centre commercial
entre les comptoirs de cosmétiques ; qui aurait pu
savoir, parmi les enfants avec leur mère

une seule serait l'élue de son cœur.

LES ADIEUX DE MOÏRA

Le chirurgien lève les bras, expose les images du cerveau
devant la famille, les conduits bleus mesurent le passé,
structures nerveuses; une trentaine de filles, le visage rayé
de l'une d'elles, cette ombre, un uniforme, mains jointes

dans une langue perdue; des coupures de vingt, de cinquante,
de cent dollars flottent, on la voit minuscule coller les enveloppes
d'argent sous les tiroirs, son visage désarmé, déjà tête de morte,
une autre vocation la guette. Tournis échevelé, le vif de son désir

n'a pas réussi à apparaître. On ferme le sarcophage de laine,
on la pleure; elle lisse ses cheveux tout simplement étonnée
d'être absente.



OOTD Pascale BÉRUBÉ

Pascale Bérubé est une fille de l'internet. Elle est d'ailleurs connue pour aimer l'Internet de même que son chum qui est aussi sur l'internet. Elle s'identifie comme femme et comme princesse de l'internet, ainsi que comme poète-artiste de performance de l'Internet. Ce n'est pas grave si le mot INTERNET est souvent répété ici, parce que c'est important.

Le médium de l'Internet et plus spécialement de Facebook est au cœur de la démarche créative de Pascale qui peut s'apparenter à l'idée de selfie poétique. Elle a déjà collaboré avec les Filles Missiles et le collectif des Panthères Rouges et été publiée sur le site de Poème Sale. Sur scène, elle a été des spectacles du Collectif Exond&, des Femmes À Plume et des Filles Missiles au Off-Festival de Poésie de Trois-Rivières. Sa série de poèmes OOTD – outfit of the day – est une référence au milieu des blogueuses mode.

je porte le métal
au sol
le sang de mes robes
mangé par le vent

je porte la fin
des batailles

la chanson que font
mes genoux

jusqu'à la ligne d'arrivée

je porte mon corps
politique amoureux

il explose
aux couss malades
des poèmes

je porte certaines choses belles
la lumière vantarde de janvier
le rose innocent de mes ongles

je te porte
sur mon dos
derrière les cris de mes oreilles

c'est comme ça que je suis une femme
en te portant au même endroit
où je porte

le courage

je porte mon sourire blanc
comme la voix des télés

tenu debout
en vitrine

excisé
de toutes les lumières

du jour

je porte le besoin d'attention
de kim kardashian

et une carabine
que je garde là
où la pousse de mes cheveux
fait trembler

vos énigmes

je porte l'ongle dur de la lune
dans mon dos

les bijoux
laissés crevés au bord des maisons
par la chienne blanche

je porte hollywood

on y tranche la gorge des palmiers

garde les mères au frigo

pour le réveil

des filles malades tombées en bas des fenêtres
du château marmont

je porte johnny cash le couteau sur la gorge des anges
je porte mes genoux aimés à travers les canettes
je porte la coupure de son nez
dans l'acidité de mes cheveux

je porte des rayures
et la migration des oiseaux
vers les dents de la tempête

je porte le visage
des amis étrangers
indifférents à mon sacre

je porte mon corps marginal
de fille

le désir de toujours
me coucher maquillée
avoir l'air d'avoir une vie trépidante et fantasque

jet-set des pauvres
dents arrachées
à l'espoir dur

je porte la dévotion terrible
et inconditionnelle de l'amour

on dira, kétaine much?

je dirais, l'acte de survie à deux n'a jamais été kétaine

et tout est légendaire

je porte l'asphyxie dentelée de la tempête
le battement de mes cils
contre le mur froid de l'hiver

je porte mon corps sans rancune

comme une cannibale



T'OUBLIER C'EST LE CONTRAIRE DE NUMÉRISER UN VHS

Alexandra TREMBLAY

Originaire de Colombier, sur la Côte-Nord, Alexandra Tremblay habite présentement à Montréal où elle est candidate à la maîtrise en Création littéraire. Lorsqu'elle n'est pas en train de faire sa fine lors d'un vernissage ou d'imaginer un concept de fanzine *artsy-riot grrrl-postinternet-psychédélique*, Alexandra écrit son premier roman; *L'Épidémie de VHS*. Ses textes se retrouvent dans plusieurs revues universitaires, zines, blogues et sont lus dans le cadre de soirées micro-ouverts.

Des Painkillers comme de la cocaïne
Je ne sais pas si je devrais te texter
Pour que tu saches que je ne t'aime plus

L'amour en lo-fi ça s'amène mal à Montréal
Tous mes souvenirs sont serrés dans une boîte à couches en carton,
Un tape embossé sur le côté pour donner des noms à l'ordinaire.
Ma vie avec toi est disponible en une dizaine de cassettes

Ta voix est comme un enregistrement sur ruban
Des whites noises de tous les univers parallèles
Où tu ne m'aimes pas comme on aime une âme sœur.

T'oublier c'est le contraire de numériser un VHS;
Il n'y a plus rien sur ma cassette de cœur,
Seulement une fenêtre « error » parce que le transfert s'est pas fait.

Il n'y a aucune fierté à avoir de n'être que l'unique fleur poussant dans une rocallie.
La rose russe entourée de demi-pneus peints dans la même couleur que soi,
Comme un milkshake qu'on breastfeed à son boyfriend, de la pointe de son sein.
Dégoulinant sur son chandail en laine de fils électriques dénudés au couteau.

Pyjama party à soir chez ma best
Je me suis mise un déshabillé de dentelle
Pour montrer que je suis ce genre de fille

Toutes les filles du party sont ce genre de fille
Malbuzz Heroin Chic
Quatorze ans et la peau translucide de bleach

Mélange le Kool-Aid rouge
Avec du sirop aux raisins
Pour jouer les Christiane F.,
Pour voir Dieu.



NOTRE PÈRE

Hélène MATTE

Hélène Matte vit et travaille à Québec. Elle est une poète issue des arts visuels qui dit, une plasticienne qui écrit. En tant que travailleuse culturelle, elle est directrice artistique, commissaire, coordonnatrice ou administratrice et encore médiatrice, critique ou conférencière. Elle combine ces différents éléments selon les occasions et les contextes, multipliant les projets rassembleurs et originaux. Doctorante en *Littérature, art de la scène et de l'écran* à l'Université Laval, elle interroge les notions de voix, de rencontre et de poésies expérimentales à travers une recherche et une série de créations. Sa pratique artistique lui a valu plusieurs prix et bourses. Elle investit l'art-action, le dessin et la poésie orale et a donné lieu à des expositions et des performances en Europe, au Canada et ailleurs en Amériques.

Il n'en finit pas de se coucher le soleil
Coincé dans le ciel suintant de canicule
Ses rayons déchirent les rétines
Il fait de l'ombre au repos

Il n'en finit plus d'achever d'achever
D'étendre sur sa descendance
Sa poisse baladeuse

L'astre solaire n'a de cesse
Se roulant dans l'inachèvement
Toujours à radoter sa fortune
Content de pisser sa joie

Jaune croûté au fond du disque
L'assiette ne va même pas au lave-vaisselle

Le disque d'or saute et fait bombance
Le feu se nourrit de lui-même
Il consume sa jouissance chaude
Éjacule coup sur coup la brûlure

Il n'en finit pas de se coucher le soleil
Il beurre la voûte d'un rose outrancier
L'infini à l'air d'une pute fardée de la tête au cul
Trop amochée pour ne pas s'en foutre

Elle crache des chapelets de sacres
Qui enregistrés et écoutés à l'envers te disent

*Quand s'éteindra l'œil de la lumière?
Je n'y vois rien la lumière dans l'œil
Quand se videra l'avidité de l'idole?
Dieu mort encore me dépossède*



TÉLÉMAQUE Sandrine DEUMIER

Auteure, vidéaste, performeuse. De sa double formation philosophique et artistique, Sandrine Deumier construit une œuvre poétique protéiforme axée sur la question des mutations technologiques et de la place performatrice de la poésie conçue au travers des nouvelles technologies. Utilisant la matière du mot comme image et l'image comme vecteur du mot, elle développe un travail à la jonction du médium vidéo et de la poésie sonore en les considérant comme des dispositifs sensibles pour exprimer une forme de matière inconsciente du soi. Processus d'écriture et matière mobile de l'image fonctionnent alors dans un reflux sous-jacent de significations qui renvoient au vacillement du réel et à ses transferts de réalité via des structures de pensées inconscientes. Son travail se compose essentiellement de textes poétiques, de vidéopoèmes, d'installations multimédias et de performances poétiques audiovisuelles en collaboration avec des compositeurs.

Site Internet : <http://sandrinedeumier.com>

Télémaque

[Data recovery
- version d'essai gratuite]

0.

[until the light takes us]

1.

On track. Notifications (3). Dashboard. Prochaine destination - 43°18'15.79" N 5°23'07.04" E. Température ressentie : 23°. Prévision probabiliste sur très faible incertitude. Modifier votre profil. Voir votre profil public. Modifier vos préférences. @si proche. Courbure d'espace-temps ressentie : totale. Data recovery. Version d'essai gratuite.

- C'est quoi déjà ton dernier pseudo ?

2.

Soft-butterfly. Exercises-in-self-erasure : ERASE IRL. Désinhibition totale sélectionnée. Maximiser la compatibilité. @ Addiction totale. F.lux - software to make your life better. Test obligatoire.

- T'as pensé à quoi la dernière fois que tu m'as vue ?

I thought : blue. Cut-edge day. Sitting still. Out-of-breath. Lotus eater - scandaleusement. Machines d'accumulations pré-subjectives - dé-subjectivation permanente autorisée. Surface de profondeur compatible : 98%. Boirai indéfiniment ce verre avec toi dans cet hôtel.

- Share. Retweet if you like.

3.

Opération addictive - ingénument sur facilités désabusées. Réfractions 789.89053. Nouvel-Accès. Totalité restrictive sur excès. Référencement : Real Time. Self-Story. Timeshare - options illimitées. Vente en ligne sur réactivité pré-testée. Ligne de subjectivation détournée en exagération sur la limite. Activation : 78% de temps de réinitialisation avant contrôle. Modifier le brouillon. Se déconnecter. Option Packaging Love-Story. Dose de prévente originelle.

4.

« Entrée dans l'étage terminal » susurre la voix symptôme-Mermaid Episode Webcam-790. Code latex. Lotus eater - autofictions virtuelles. Compatibilité - scandaleusement accessible.

5.

Envoyé à 12:54. CCI. Déjà lu. Good day. We extend our kind interest to make purchase on some of your items. Before we proceed kindly let us know if you can ship directly to Dominican Republic.

- Do you accept MASTER CARD / VISA CARD, Yes / No ?

6.

Avidités. Sublimation. Coworking à l'œil - excessivement sur accès globalisé. Earth Observing System. Dose active : Javascript:void(0). Virus. Réinitialisation. Story-board digital. Section Lotus eater. Dernière coordonnée connue : 109.23.172.159 [63234]. On board too.

7.

Bienvenue dans l'espace U. hôtel - polypropylène and green light. Disponibilités. MIC Plaza 1113-1115 Nahai Road Nanshan District, Shenzhen, Guangdong 518000 China. Clignotements systématiques aux angles.

Plaques alvéolaires. Algues imprimées sur couchettes. Réfractions pulpeuses aux couloirs - scandaleusement stimulées à l'éclairage. Uncomplicated. Inspiring. You. Book now. Autres temporalités desservies. Plus d'infos sur le site du distributeur. Voyages en ligne. Focus.

8.

Je m'assois dans le Siège Bleu-édulcoré du Grand-hôtel d'attraction. Coercitions sous accès. Alignements des données sur suivi. Code [Archê] - statut autorisé. Réglages du Réel. Certifications hybrides - en chair IRL : 97%. Condition d'utilisation optimale. Vérification de la compatibilité des modules - cocher la case adéquate. Autorisation des surfaces transitoires sur les secteurs choisis : autonomies-virtuelles sur cache combinatoire. Hyper-accès - testeur aux commandes. Créer une publicité.

- Prohibition is over.

9.

Fucking][Perfect. Follow me. @SexRuIes. Entrée au Vrai-Continent. Selfie gluant - extra-mémoire sur codage. Why should you join the NewLife. Moteurs de recommandations spontanées : Waterworld. @CALIPSO - Cloud Aerosol Lidar and Infrared Pathfinder Satellite Observations. Télédétection. Username : Perfect. Icon : perfect. Bio : perfect. Modélisations suggestives sur excès. Tropiques Sublimes. Section Bibi-à-la-plage. Brumisateurs sur triangulation vestimentaire de chairs exposées. Porte-sexes à l'arrêt. Humidités solarisées. Saturations. Sachets liquides. Bâtons solaires expansifs. Extra-lueurs sur flottaisons. Caractéristiques : Sur-gluance. Observations. Plages pleines. Application au choix : Sublimation-Totale. Super-Bitch. Extra-Life. Soft-package versus Méga-Playa - option auto-jouissance en illimité.

- Enjoy.

10.

Je jette mon dévolu sur la plage au Radar. La Girl Nextdoor refait surface - via autre selfie révélé. Ultra-top. Oreille en bouche sur coquillage. Échancrure prononcée au bombé sur le torse inouï. Exhalaisons de poudres-Coco sur chevelure ultra-torride - dommage collatéral en réserve. #Créerunealerte. Artist must be beautiful. Autosuggestion. Self-stimuli. Self-System contrôlable. Surface de like : illimitée. Réévaluations. Ultra-love. Accentuations des stimuli. Extended Life. Accès No-limit-for-vision. Nike aux pieds. So perfect. So cute. So sweet. So sexy - sauvagement.

- T'as pas envie de te faire refaire les seins ? me demande brusquement l'Ambassadrice-Marmaid 493 à l'autre bout de l'Ecran - cadrage en Flou-net dans l'iPhone.

11.

Love-Beauty. Up to 50% off. Happy to see you again - généreusement sous Soft-addict. Documentation annexe. Fonction thêta sur lightskyblue - désertification accélérée. Fake. #87CEFA. Forward. Hors-consciences. Recherches initiales. Complex theta minus0point1times e i pi 0point1. Domaine public - afficher les conditions. Mentions légales.

12

- Welcome in NewLife - programme de réinitialisation humaine avancée.

13.

Follow your fears - en accès sur paiement sécurisé. Le contenu de cette publicité sera généré dynamiquement au moment de son rendu. Fast Delivery. Buy now. Je me réveille à moitié noyée dans le fond de la piscine. 16:09. Safety-World. Temps d'absence minimal. Service mobile : BornToProtect.

- Let's go away for a while.

14.

Nouveau code d'accès : Télémaque. Service xMS+. Mention légale. Contrôle optimal. Te toucherai intimement programmée. Note 441. Offre globale à forte valeur ajoutée. Électromagnétisme fulgurant - Maxwell's Equations en option. Dimension des attributs persuasifs. Anticipation des trajectoires autonomes - la porte de la chambre est ouverte. Je marche vers l'accès-Visible. Balbutiements lumineux aux doigts. Pertes pures. Son corps d'éphèbe dans la lumière à l'aube. Affectation sensible sur totalité des corps desservis : en chair IRL 43%. Inter-inactivité : 03:22. Testeurs tactiles en implant.

15.

This message was created automatically by mail delivery software. A message that you sent could not be delivered to one or more of its recipients. This is a permanent error. The following address(es) failed. Raréfactions. Passages. Crissements résiduels. Vitesse de propagation sur désincarnation atmosphérique. Vitrifications processuelles. État émotionnel stable.

16.

Télémaque m'attend dans le bureau 789 - Service et application xMS+, audiotex, web. Solutions mobiles et multimédia.

17.

- Tu toucheras l'intégralité de tes utilisateurs avec ce Nouveau-dispositif, me dit Télémaque en m'insérant une microparticule dans l'avant-bras.

18.

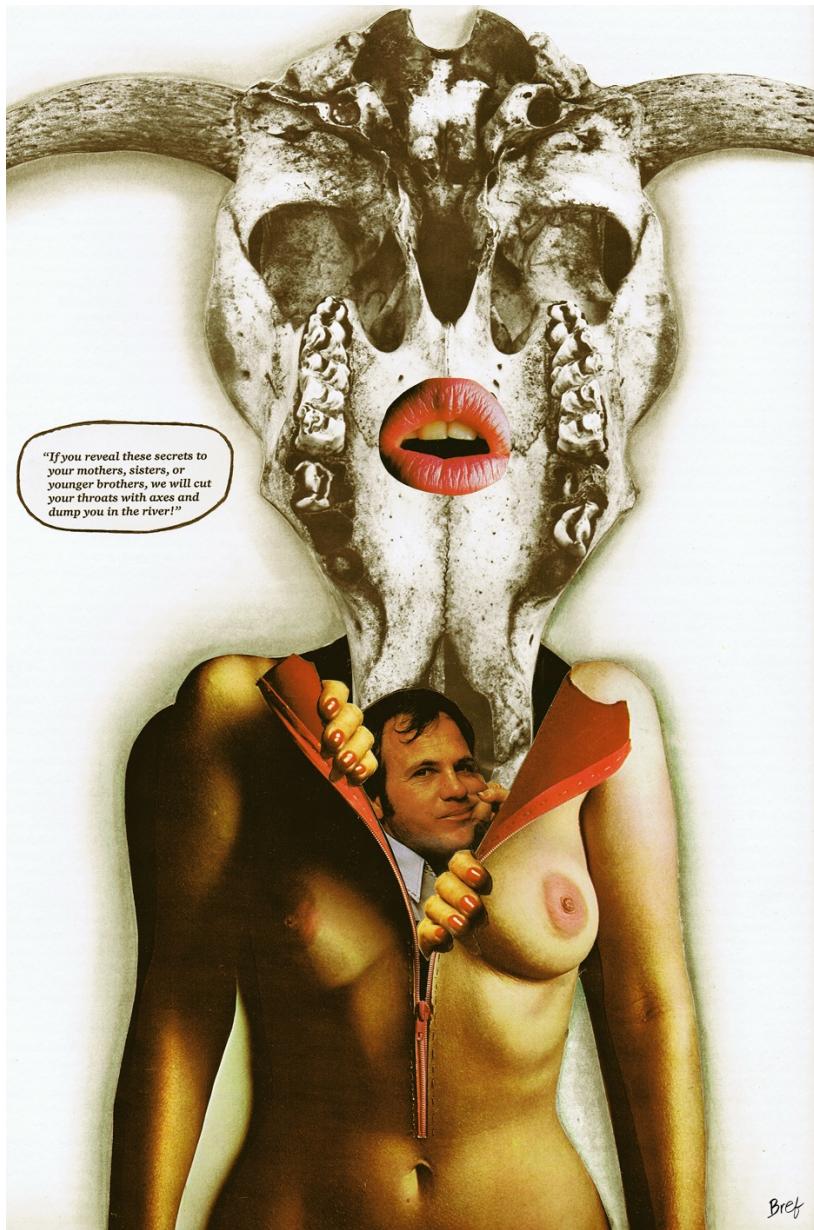
Réinitialisation des données. Failure - in NewLife 2.0. Secteurs variables. Seuil de décision et limite de détection : identités instables. Fluctuations. Puissance de substitution maximale. Pan 890.977. Forces viables :

16%. Fournitures allouées. Télémaque me sourit dans l'Écran - étamines bleues perforées en bouche. Œil luisant. Nature ondulatoire. Services multiples. Je prends la carte qu'il me tend au-dessus de son bureau. Contact@telemaque.fr. Pulsions de contrôle autorisées. Interaction mutuelle. Immunisation. Taux de survie approximative : 3%.

- I am live.

19.

Erreur. Cette boîte de dialogue a rencontré un paramètre incorrect. API Error Code: 100. Description: Invalid parameter.



TUTORIEL BEAUTÉ Zéa BEAULIEU-APRIL

Zéa Beaulieu-April est doctorante en sémiologie à l'Université du Québec à Montréal. S'étant d'abord fait remarquer comme coéditrice de la revue de grève *Fermaille* (2012), elle est maintenant coéditrice aux Éditions de la Tournure depuis 2013. Son premier recueil de poésie, *Goulka*, est paru en mars 2015. Reconnue pour ses performances ludiques, inventives et théâtrales, son univers incorpore aussi la musique. On peut présentement l'entendre au sein du groupe La Fièvre « qui propose une pop électronique hargneuse et exploratrice » (Le Devoir, septembre 2016).

mes matins

sans sulfates
sans pétrole
sans paraben
sans phosphate
ml

mes matins programmés
par des modes d'emploi
innombrables
étrangement équivalents et familiers
relus 2435 fois

appliquer une fois par jour
sur le visage propre
utilisez le produit aussi souvent que nécessaire
sur une peau préalablement nettoyée
humide
complètement mouillée

poésie autour du lavabo

cette langue précise et cosmétique
cette langue vraie comme la science
langue de miracle
ammonium lauryl sulfate,
butyrospermum parkii butter,
cocos nucifera seed extract
paraffinum liquidum
prunus amygdalus dulcis polyquaternium – 7
sodium methyl 2-sulfolaurate
et sans paraben

j'attends avec inquiétude

les résultats incontestables qu'on m'annonce
je suis mauvaise croyante
je ne m'attends à rien

les gestes de ma mère
embrassent le scepticisme hérité de mon père

j'hésite entre

shampooing lissant 98 % d'ingrédients végétaux
shampooing quotidien autorégulateur à l'huile de théier
et shampooing boucles impeccables
qui promet de transformer tes boucles et tes ondulations affaissées en courbes et spirales
vraiment sensuelles qui restent toujours soyeuses, douces et jamais raides
250 ml

mise en garde

pour usage externe seulement.
si le produit atteint les yeux
les rincer à fond avec de l'eau
avant d'utiliser le produit sur un enfant de moins de six mois
consulter un médecin
cesser l'emploi en cas d'irritation ou d'éruption cutanée
éviter le contact avec les vêtements pour ne pas tacher
renouveler l'application après la baignade
ou une transpiration excessive

j'aime toutes les bouteilles

j'ai l'impression de leur devoir quelque chose de précieux
malgré mes premiers plis

j'irai tenter n'importe quoi
je vais acheter tous les baumes, les crèmes, les tubes, les masques
collectionner tous les flacons
pour ralentir le processus

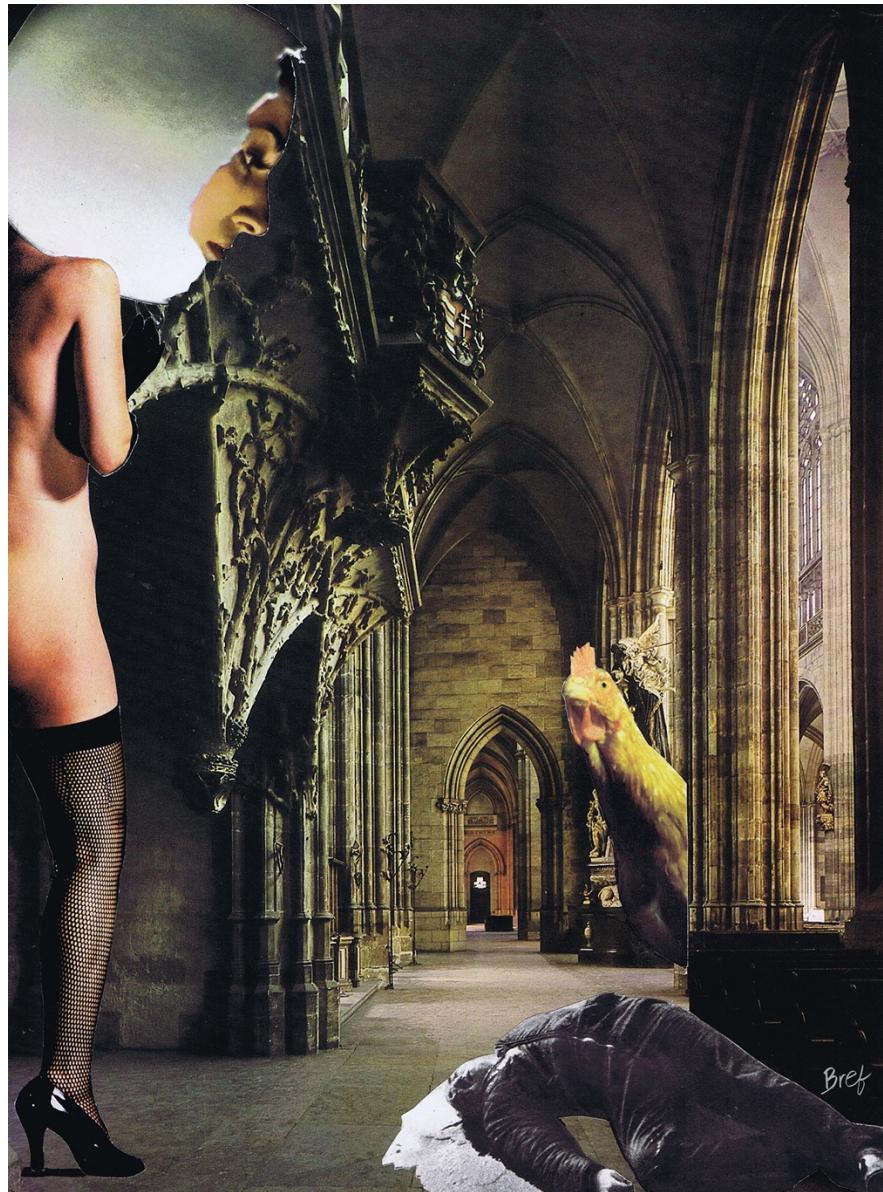
ça fait vraiment pas longtemps que je suis belle
je n'ai pas juste misé là-dessus
mais on a eu des bons moments
ma beauté et moi
on a fait des mauvais coups
on a brisé un cœur ou deux
on a ouvert des portes qui seraient restées fermées
on a été privilégiées
360 ml

je quitte la salle de bain en pensant aux recommandations de cette bouteille de shampooing

soyez curieux de nature
London Paris New York
vivez simplement
vivez en beauté
vivez proprement

j'aimerais que l'univers me dise, en parlant de ma vie :

« Si vous n'êtes pas entièrement satisfaite
veuillez nous retourner la portion inutilisée
nous vous rembourserons »



JE DÉTOURNE LA TÊTE
Roxane DESJARDINS

Roxane Desjardins est née à Montréal. Elle a publié *Ciseaux* (2014, prix Émile-Nelligan, prix Félix-Leclerc de poésie) et *Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire* (2016) aux Herbes rouges.

misère tes beaux yeux saouls : assez qu'ils renversent la foule.
faux, saouls, sans objet pourtant (la beauté est immonde
si dépourvue de cils et de soies) or il y a de quoi se démettre,
ravaler les poisons, je n'ai plus rien à donner et s'il faut couper mes extrémités
caressantes pour dire
« je n'ai plus rien à donner »
(femme chaude femme émue monnaie lourde vainqueure
aux ligaments essentiels) non je n'ai pas de manières, tiens : mes seins sont vides.
ce n'est pas ta faute, tu débordes, c'est bien malgré toi,
j'encaisse (surtout l'ironie) :
je serai là,
je te consolerai.

*

rien ne vaut un poème pour rabattre sur toi le couvercle (ciel) (cercle) (valse
ignoble des rimes ramassées dans les obliques millénaires, mon ventre, millénaire
et glapissant)
ronde, tu dis « fidèle et vierge et fière, tu dois être fière », elle s'obstine : aucune
raison d'en douter,
je me fatigue plantée là à tenir les poutres
au cas où l'horizon se scellerait.
c'est vrai, il faut ces féroces et ces allumeuses,
catins scintillantes au large de mon sourire pastel,
les leçons depuis longtemps englouties : demande pardon, demande grâce,
supplie, fends-toi, trouve ton agilité, ta césure –
je me tiens tranquille, je montre à qui le demande mes mutilations
et lorsque tu avances pour toucher, j'acquiesce : je dégénère



ETAIN ANIMALE
Vanessa BELL

Vanessa Bell vit entre Trois-Rivières et Québec. Son travail explore la notion de l'intime et du territoire à travers différents champs artistiques. Active au sein de la communauté culturelle de Québec, sa parole fait écho aux radios CHYZ, CKIA et CKRL ainsi que sur le Web, de concert notamment avec le Carrefour international de théâtre de Québec. Militante, ses mots sont également portés par des revues féministes. Sa pratique plurielle l'a amenée à présenter son travail et nombre de collaborations dans divers lieux, dont le Musée national des beaux-arts de Québec, le festival littéraire Québec en toutes lettres, la Maison de la littérature de Québec, l'Off-festival de poésie de Trois-Rivières, le Lieu | Centre en arts actuels. Ses projets présents conjuguent art audio, arts numériques, arts visuels, performance et poésie.

quels mots mâches-tu
quand j'émette le silence
tes métaux entre les doigts
goûtent amer
les avions s'éteignent au salon

les champs ont encore de quoi couvrir

sûretés fusillées
tu t'ériges en chaleur
les bras innocents
les bras bien hauts

les caméras attestent ton visage
au salon on retient les souffles
tu pourras dire que ce n'est pas vrai
que ce n'est pas toi
bercer désert
faire mousson à nos sexes

drapeau blanc sur saison sèche
je te rends tes saignements de nez
puisque tu y tiens

le cœur musclé
à force de tisser roche
pourquoi faut-il toujours
le noir de mes ongles
portés aux instances

la force manque
le banal traîne
il me semble que tu devrais m'offrir
des chaudières de sagne

je suis lente dans l'existence
un diésel voilé
une joie par exemple



LE TEMPS

Isabelle AYOTTE

Isabelle Ayotte déteste parler d'elle à la troisième personne. Elle n'aime pas non plus parler de ses expositions à l'étranger. Elle est née en 1980 au Cap-de-la Madeleine, mais est-ce vraiment nécessaire? Et peut-on réellement résumer une vie en trois lignes?

Le sourire fané d'avoir trop menti j'ai marché des mois un voyage dans le noir à repeindre en blanc pour faire la lumière sur mon cœur dissonant. J'ai marché droit vers le trou dans la glace à la surface du long fleuve tranquille que tu venais contempler sans me voir hypothermie en dessous. On ne t'a pas appris comment pêcher le requin d'eau douce sans perdre un membre ou un organe. Les glaces s'entrechoquent et cette mélodie te rappelle ta solitude. J'y vais à contre-temps de toi j'ai toujours du retard et tu me crois impatiente. C'est vrai je ne sais pas le temps il neige tous les jours pour m'aveugler un peu plus.



PARTERRE DES MERVEILLES

Virginie BEAUREGARD D.

Tout en frayant avec les arts visuels et la musique, Virginie Beauregard D. entame une démarche d'écriture en 2005. Dès le départ, ses poèmes sont présentés sous diverses formes notamment au théâtre de Quat'Sous dans la pièce *Dans les charbons* (Loui Maufette)¹. Virginie Beauregard D. participe régulièrement à plusieurs événements off ou notoires. À quelques occasions, elle fait paraître des textes dans différentes revues littéraires.

En 2010, elle lance un premier recueil, *Les heures se trompent de but* (Éditions de l'Écrou). Boursière du Conseil des Arts et des Lettres du Québec et bachelière en histoire de l'art, elle publie le recueil *D'une main sauvage* (Éditions de l'Écrou) au printemps 2014. C'est avec ce second livre que Virginie Beauregard D. est finaliste du prix Émile-Nelligan 2015.

Au cours de la dernière année, Virginie Beauregard D. contribue à l'anthologie *Femmes rapaillées* (éditions Mémoire d'encrier) avec la suite poétique *De la neige rare*. D'autre part, elle écrit les vingt-et-un poèmes de l'exposition itinérante *Visages de lumières* organisée par la Société de la Trisomie-21 visant la sensibilisation à la réalité des personnes vivant avec le syndrome de Down. Elle est invitée par la délégation générale du Québec à Mexico à proposer le Spectacle d'ouverture de l'événement. Elle est aussi lauréate du prix Jean-Lafrenière-Zénob 2016 décerné au Festival International de la poésie de Trois-Rivières.

¹ <http://lecrout.com/medias/VBD.jpg>

nous regardons vers l'avant
tirons les courroies des rêves
et des événements

pour grimper
sur le mur gommé du désir
celui qui se confond avec l'écaillle du soleil

le soleil qui éclabousse l'heure à tuer
un chien
dans un champ en dormance

ce chien
que de toute façon
le silence aura

tandis que nous restons
pour boitiller
sur notre glace bleue

à s'habiller et à se déshabiller
devant l'inconstance humide
de nos meilleures relations

aux confins des loteries
je retire le signal
d'abondance

et je marche sur un plancher qui se tient

dans une redondance aimante
il me sert à manger
et je souris
l'éternité

comme le beurre incontestable
des semaines

une surface abstraite
reçoit les regards qu'il faudrait
pour que les enfants se sentent aimés

je mets tout sur le dos
des joggeurs quatre saisons
et je repense encore un peu

aux pains plats du désert
aux focales absentes des dunes
au rapatriement des mains
dans les chandails qu'il faut

et nous arrachons
les contours de la lune
pour que persiste
la crevasse du matin

le sommeil
est une forme
de détermination

je reconstruis les barreaux
d'un lit flottant
endossant l'océan
et ses marées humaines

nous empruntons
les rugissements
des panthères du zoo

et l'histoire
met ses doigts
dans nos oreilles

on a gagné une terre
ce sera le parterre des merveilles
on fera de l'escalade sur les gestes manqués
pour comprendre les choses par la danse et le rythme

nous compterons sur ce vent
qui remue la poussière
au coin du mur



COMME DES PEAUX TRANSPIRÉES

Anne PEYROUSE

Anne Peyrouse a publié plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles. Elle a fait paraître des anthologies sur le slam, sur la poésie amoureuse et la poésie humoristique. Elle a gagné plusieurs prix littéraires dont les Prix Piché de Poésie et Félix-Leclerc. Elle a également reçu le Prix d'innovation en enseignement de la poésie 2015, donné par le Festival International de la poésie de Trois-Rivières. Durant plusieurs années, elle a écrit pour diverses revues littéraires et pédagogiques et elle a été directrice littéraire de la maison d'édition Le Loup de Gouttière. Elle poursuit actuellement cette implication aux éditions Cornac. Elle enseigne la création littéraire à l'Université Laval au département des littératures.

site : annepeyrouse.com

nous habitons
une maison où nous chassons la peur
lorsque s'épousent nos bouches
une maison
aux clous qui craquent
Neruda et Fellini y murmurent des éternités
et Miron à la courbure de nos phalanges
serrés jusqu'aux racines
nous sommes les invités de nous-mêmes
nous renaissions
nous y croyons

tu détruis la trace de tous les endeuillés
j'exhume des fresques
là
partout
accueillant
l'amplitude
d'une liberté inégalée
le noir ne s'engouffre plus [1]
fuyez fantômes
accrochés à nos verbes

j'arrive
sans bouclier
sur le dragon
et l'aigle de ta poitrine
ne demandant qu'à éclater
tu dénudés
paroles
folles
mon torse mes doigts
je passe
et en boules de feu rient nos enfants
je lécherai ta colonne

tu as enterré mes tristesses
ôté les monstres
dans tant de recoins
imparfaits
tu as apaisé les brûlures de ma peau
englouti ta mémoire et la mienne
nos hurlements rompent les vallées désertiques
nous repoussons nos restes de frayeur [2]
nous parsemons l'intangible à nos rires
ainsi il ne me reste
que d'anciennes plaies
devenues amnésiques
et le père
qui court plus loin
que mes décombres

amène-moi
n'arrive pas en retard
ton corps droit sur l'avancée du temps
un reflet vibre dans le feutré
derrière les volets de la chambre
nos gestes se multiplient parmi les âges
que nous aimons
auprès de moi
tu écris
des instants
palpables
on se renverse
silencieusement

pour qu'il n'y ait aucun brouillard en moi
tu reprends le geste
mille et une
fois
tu as la mémoire du geste
aussi vaste qu'un atlas
tu t'abreuvés à ma sueur
tu vises la beauté du geste
tu y sculptes un horizon me le montres
et c'est toi qui portes l'homme et le balances
dans la mouvance des autres
tu as l'âme irréprochable

regarde ce que tu crées
tu me détournes [3]

je prends le tournant du siècle
d'une révolution à l'autre
pour oublier les métastases de l'aïeul
pour éviter que la vie ne s'éloigne
il y a de grands gestes
dans mes rizières nomades
mais je reste avec toi
amour
tu passes
j'écris et aucune muraille ne m'arrête
nous échangeons nos envols

tu t'échines à me faire oublier
je te laisse éparpiller l'emprise de mes origines
le crachin des dévastements
t'apercevoir pour renaître et expirer
rien ne résume la force de nos oriflammes
toutes les cassures s'ébrouent et j'oublie
mes massacres
nous ne sommes pas de ces manèges
où gagne un seul être
nous vivons réunis [4] machines d'amour

je suis frondeuse sous les à-coups
je retire mes terres mortes
pour que tu m'approfondisses
on s'emplit d'accolades
de musculatures
de sexes vissés l'un à l'autre
nous complétons le choc des orgasmes [5]

[1] Gillespie joue en sourdine.

[2] Monk fredonne et démonte nos vertèbres.

[3] Édith Piaf rit à l'éclat du soleil.

[4] Barbara sa voix sur la nôtre.

[5] Septembre nous nous échouons près de Brel



SANS TITRE
Amélie GILLENN

Amélie Gillenn est née au cimetière Notre-Dame-des-Neiges entre deux vols de passerins indigo. Elle se définit comme écrivaine, passeuse, miroir, pont, aven, asclépiade, mère, amoureuse et féministe.

I.

Ils ont fait don d'anthrax
envoyé par colombe
Nous avons ouvert
la poudre aux yeux

Leurs visages à roues de Troie
était-ce vraiment l'amour
ou un fixe dans l'oeil?
1000 ans à retrouver nos organes

Ces amants матрёшки
qui sont passés ou restés
vissés de travers
font grincer l'effarouchement de nos bois

J'ai (malheureusement) baisé la peur
Je veux maintenant braiser la honte
évanouir les hydres
laissées comme sigiles

Je ne sais plus qui je suis
mais je sais ce que je ne suis pas
ni le fer rougi
ni l'aspic des lèvres

Je te fais don du saule
du bulnesia sarmentoi
d'une grive d'une tourterelle
de l'asclépiade bénie

(Un jour, ils deviendront des ex-voto)

Je n'ai pas la morphine pour l' hier
Je ne peux ouater le demain
J'apothicaire l'aujourd'hui
d'un mélange de nos cendres

Tu auras les yeux scellés
J'étendrai la glaise et le miel
de mes mains qui prient
sur ton corps d'empoisonné

Je te dirai:
« Ils sont partis. Et je suis là.
J'ai sucé le venin à ta plaie
Tu peux aimer en paix, va. »

II.

Nous croyions
que nous creusions nos tombes
à vouloir colmater nos affres
mais voilà que derrière
toute cette terre rognée
a érigé un collier
de montagnes de silicium
et de runes prophétiques
sommets de coupe glacée
à caresser les stratus

Mes mains prient de prendre tes mains
Mes pieds foulent la lisière de ton réel
faille en pente douce et instable
à rendre jaloux les mystères d'Erebus
Combien de fois
ai-je voulu dire « moi aussi »
comme une clamour qui honnit
et que je tais?
Je ne veux plus être l'ombre de personne
surtout pas la tienne
Ce soir je te crie:
« Moi aussi! Moi aussi! »
comme un cristal au soleil

Nécrologie

Tu seras morte une galaxie
au travers de la tête
ou d'une collision
avec une malachite
je ne saurais dire
je ne suis pas coroner
et je n'ai jamais visité Versailles

Tu feras quelques bulles de bave
sans avoir eu le temps
de vagir tes noms importants
ton dévisage

tes yeux soufflés de Murano
dans un dernier éclat
à mille fragments
devenus semi-précieux
une milliseconde
avant
On se souviendra que
Tu aimais à croire
Que tu irais loin et creux et noir
l'astrologie nécrologique
à l'appui
plié en bandoulière
qui te prédisait
un manoir en Vénus
avec des bras
et plein de tiroirs
à remplir
ta cosmogonie

Tu avais l'air
plus freak encore
On aurait juré croiser
une peinture cubiste
accidentée
avec une Shakti
de mauvaise foi
une foirasse foraine
à se donner, toujours
À se donner gratis
à se donner

surtout
en spectacle
sur les routes à battre
pour la liesse
ou le silence à venir

La femme à barbe
qu'on t'appelait
dans ton dos
et ton dos
parèdre
les toisait
de tes omoplates clairvoyantes

Tu aimais dire tendrement
« Touche la barbe-à-maman! »
J'entendrai longtemps après
ta disparition
ce que tu riais seule
Au bout de ton menton
ce que tu voulais dire
par tant de syntaxe abrupte
qui rentrait fort
et sortait doux
quand on te demandait
la vérité

Tu avais ce don
d'engrammer

tout sur ton passage
cellule par cellule
de ton regard de vol d'étourneaux
Au-dessus de nos vies métropoles
de gratte-cieux urticaires
en Béton-kalashnikov
grises et meublées du vide

Tu me manqueras tant
toi et ton asthme de Taos
Je garde en moi les géodes
de nos silences
maintenant que tu t'analèmes
dans le vertige du 8 infini



ORCHESTRE CATATONIQUE
Valérie LEFEBVRE-FAUCHER

VLF n'a pas encore accepté la fin du monde. C'est une éditrice qui cherche de l'espoir pour l'humanité dans les livres.

Parler d'économie du point de vue de la marchandise, c'est une belle expérience d'empowerment.

Nous collectionnons les semi-trésors trouvés
dans les semi-viols.
On les frotte, les contemple, on se les raconte en cachette
les unes aux autres
pour en faire des récits de victoire.
La phaléristique des pauvres.

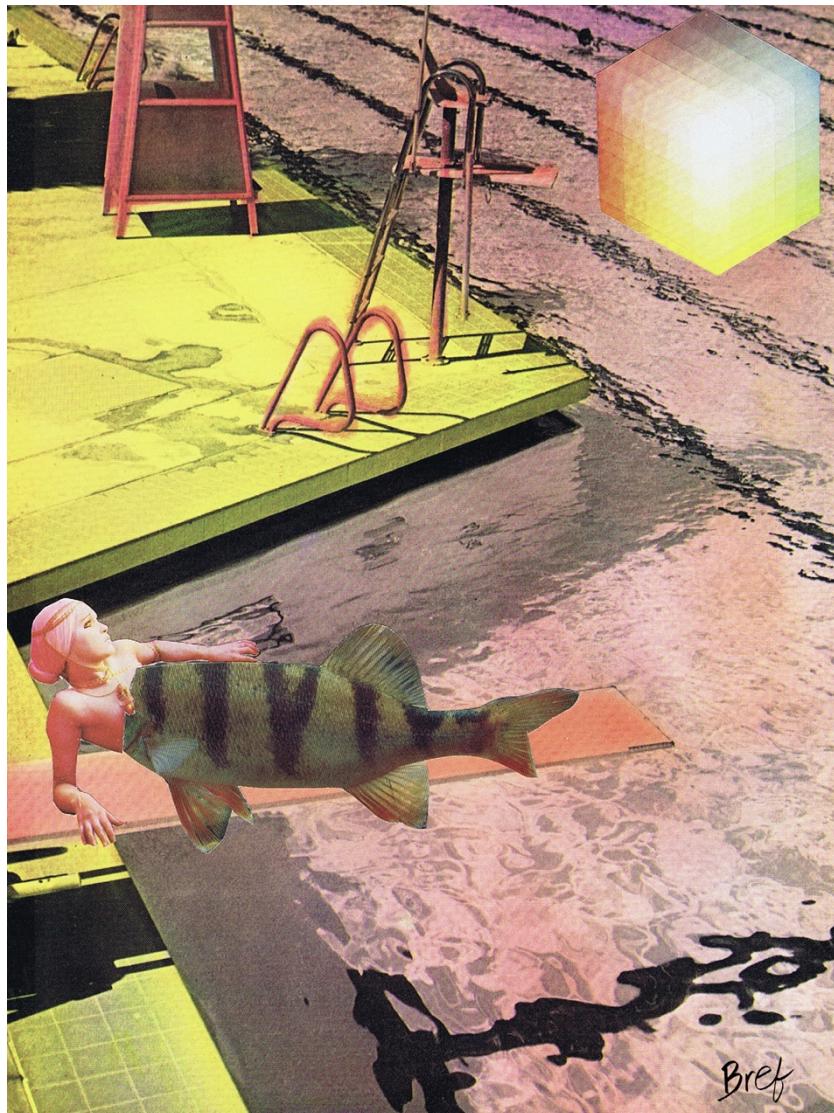
Chevalière de l'ordre des genoux pétés, grande duchesse de la plus méritoire réparation. Je suis allée jusque-là, regarde je me suis recousue, et toi? (Le matin sans chandail, dans une rue inconnue, marcher vingt minutes avec son sac sur les seins, faire des jokes aux travailleuses d'usine. Sentir dans ses veines une substance qu'on n'a pas choisi d'y mettre, se demander si c'est le début ou la fin du trip, essayer de se souvenir du nom de la compagnie Roche. Saigner dans le taxi qu'on ne peut pas se payer, ne rien trouver pour cacher ses bleus, ne pas éviter le regard que les autres portent sur la misère, le supporter comme le soleil de midi, dur sur le crâne, la peau fière, à chacun sa peste. Et toi, combien d'érections de plus que prévu, combien de mains, combien de demandes éléphants, de demandes à ressort, combien d'ordres? Quels mots doux as-tu ajoutés au palmarès des je t'aime trash? Beurrée de sueur, de rires nerveux, assise sur le plancher de la cuisine, combien de temps as-tu attendu que ça sèche, les contusions vaseuses, jusqu'à pouvoir marcher dessus?)

Nous sommes des filles capables d'en prendre. Nous répondons au critère littéraire de l'avant-garde classique.
Avec nos couronnes qui mouillent sous les crocs

Quand il est question de troc, nous vous préférerons brutaux
éjaculateurs précoce.
Nous nous occuperons de notre plaisir nous-mêmes
faites que la gymnastique rythmique soit de courte durée
car la tenue et le courage s'étiolent
quand ce qui s'échange n'est pas clair

Et même quand il a été démontré que l'échange ne nous laisse rien à gagner ni à perdre, que des mutations pathogènes. Même quand nous avons perdu le sourire de marchandes. Personne ne négocie avec les pauvres.
C'est pourquoi nous investissons, quand les petits sont couchés, dans le militantisme.
Économie du partage, revalorisation du don, réseau d'échange de services.

Pourquoi n'avons-nous donc pas l'impression de faire partie de la révolution?



LA NAISSANCE D'UN DAUPHIN AU MILIEU DES BAIGNEURS

Daphné B.

Titulaire d'un bac à recyclage et professeure à l'Université, Daphné enseigne la magie contemporaine et la rupture amoureuse. Elle codirige le blogue Filles Missiles et étudie l'influence des médias sociaux en poésie contemporaine. Son premier recueil, *Bluetiful*, est paru aux Éditions de l'Écrou en octobre 2015.

Une poète : Enfin, un poème qui parle d'autres choses que de ma mère!

Une poète : J'ai du swag quand j'ai de la peine.

Une poète : On admire mon travail, mais surtout « mon authenticité ».

Une poète : J'avais une histoire et dans cette histoire-là, j'étais cachée en dessous de mon lit.

Une poète : Ce n'est pas moi la poète, vous vous êtes trompés.

Une poète : L'authenticité, je croyais que c'était quelque chose qui n'existe pas.

Dominic Tardif au téléphone : Pourrait-on dire que tu appartiens à ce qu'on appelle la « littérature intime »?

Une poète : J'appartiens à ce qui me glisse des mains; les poissons, les gars.

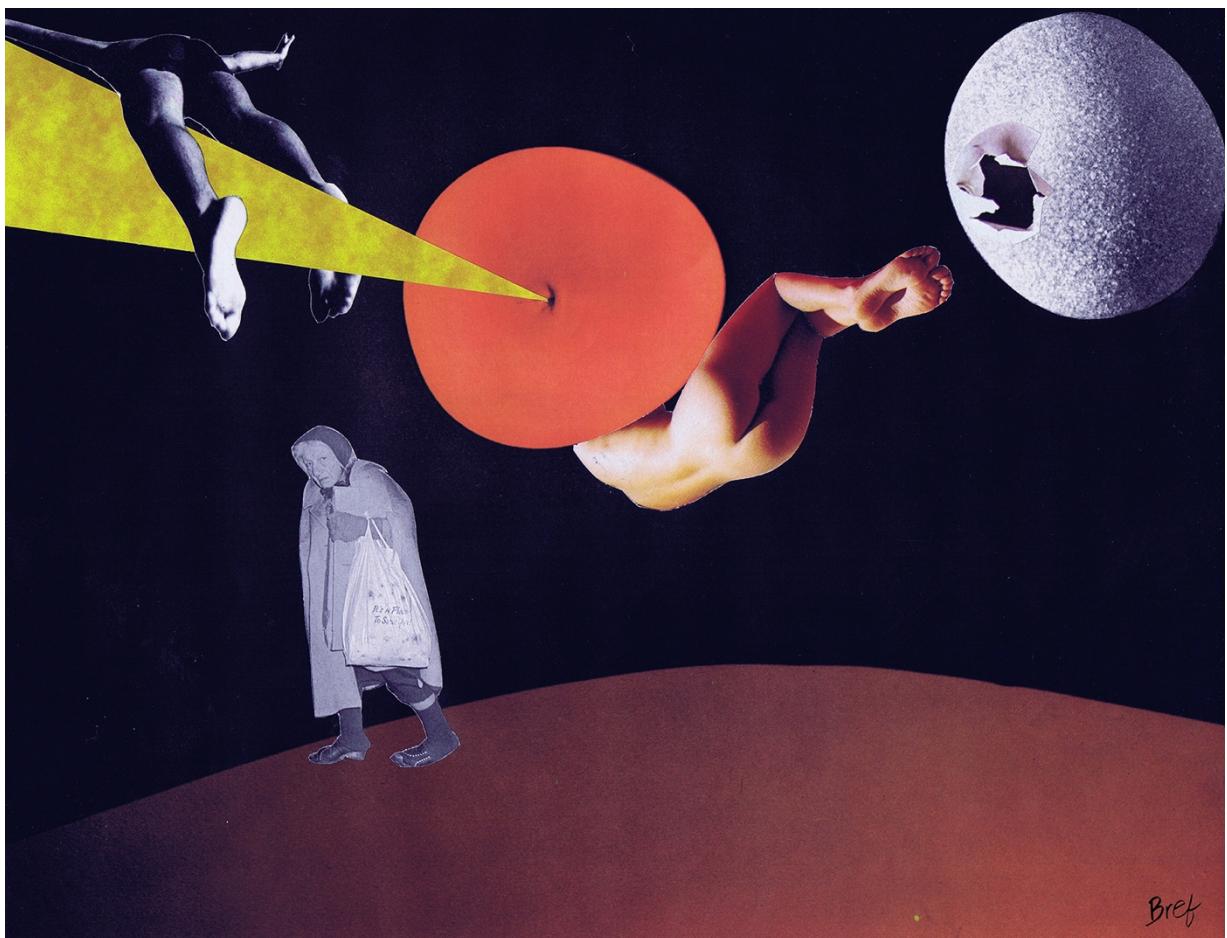
Dominic Tardif au téléphone : Je m'attendais à ce que tu me dises quelque chose de féministe.

Une poète : C'est la naissance d'un dauphin au milieu des baigneurs, enfant de chienne jamais parfaite, la pire espèce du monde.

Dominic Tardif au téléphone : La radical softness.

Une poète : Et c'est pour ça que je souris, que je me cache dans ma voix.

Une poète (à la poésie) : Tu vois, on s'est déjà aimé. Tu n'étais déguisée en rien et moi, j'avais quelque chose d'écrit en sharpie sur le bras. « We can do it », je crois.



SANS TITRE
Chloé SAVOIE-BERNARD

Chloé Savoie-Bernard a fait paraître *Royaume scotch tape* (poésie, L'Hexagone, 2015) et *Des femmes savantes* (nouvelles, Triptyque, 2016). Elle a participé à différentes lectures publiques, projets collectifs, blogues et revues. Elle travaille sur une thèse qui traite de la poésie québécoise féministe des années 60-80. Elle aime parler de la mort et de l'entretien des cheveux frisés.

Au travers de ses cheveux

nous habitons dans le scalp de ta dernière ex
je brasse la soupe avec ses cheveux raidis de larmes
tu l'aimes toujours alors je l'aime aussi

les clefs de toutes les pièces ont été avalées
les portes s'ouvrent d'elles-mêmes
pourtant je ne sors plus dehors

tu cherches sa peau blanche
dans celle des filles de youporn
ses décalcomanies ouvrent grand leurs jambes
elles sont vastes et nous entrons en elles

des ombres crient oh crient ah ah ah
pareilles les unes aux autres et s'embrassent entre elles
sortent de l'écran pour s'asseoir sur les étagères
côte à côté s'alignent puis s'emmèlent

sortie de la farandole je les époussète
me borde de leur peau le soir
et durant le jour me promène dans le musée intime
de tes amours jamais mortes

lorsque les tapisseries s'animent pour me parler de toi
les organes des femmes claquent au vent
raidie d'arthrite statue de sel
castagnettes mes genoux déchirent
mais ce n'est pas grave
tu aimes la musique

Ça glisse bien

je l'ai mis pour dormir
le coton usé de tes dessous
partie avec aller voir ces filles
que tu fourres et les fourrera aussi
les ferai mieux jouir que toi

deux doigts de distance entre toi et moi
trois dans leur sexe et un peu d'huile de coco
pour faire passer la pilule

dans la fourche de tes sous-vêtements
ma mouille se mélangera à celles des autres
je lirai l'avenir dedans
et comme dans le marc du café
la vérité se dégagera
cyprine cyprine qui m'aime me suive

Dans l'after du Salon du livre

un critique me dit que je suis cute
mais que bien qu'il aurait voulu l'aimer
mon premier recueil constitue un ratage

c'est un compliment sans doute non
rater demande de beaucoup trébucher
tomber immobilise le corps donne le temps
aux défaites de s'agglomérer dans les veines

à quiconque le veut j'ouvre les bras
mirez mes jugulaires mirez
creusez mon sang creusez
voyez mes échecs qui carburent au vide
avec grâce et vélocité

en regardant les seins de mon amie un poète
lui dit tu as sorti tes boules ce soir
par ricochet bondissant sur l'écho de lui-même
s'enorgueillissant chère voudrais-tu
publier mon prochain recueil

vrai je dis vrai retournez notre peau
dans le continuum des regards se perlent et se tannent
des demandes accrochées à nos mamelles
nous les balançons chaque fois
que nous tournons la tête
pour nous regarder dans le miroir

on dit que j'écris trop avec mon vadge
pas assez de travail sur le langage
trop narratif par chez vous
on dirait des chansons
Chloé Savoie-Bernard écrit avec une oralité
qui s'approche du slam
connais-tu Roland Giguère
as-tu lu Miron
Gauvreau Vanier Turcot
as-tu lu des livres ma belle petite
connais-tu ton alphabet miss
tu es de quelle origine
as-tu déjà été en Haïti
c'est qui ton chum déjà
ah oui c'est lui
c'est intéressant
je savais pas

je plie ma haine
des origamis de crachats
dans chaque vingt-quatre heures
de la délation à la petite semaine

avec le soyeux de la morve
je continuerai à vous serrer la main
mais sachez que mes dents sont croches
à chacun de mes sourires
quelque chose de l'ordre de l'univers
achoppe et crève



POÈMES ÉPISTOLAIRES (ou lettres aux femmes féroces de ma vie)
Clara LAGACÉ

Clara Lagacé a publié des textes dans les magazines *Room*, *La Bonante*, et *Scrivener*. Elle est également collaboratrice au blogue féministe et littéraire *Le fil rouge*. Elle vit à Montréal.

chère L-,

c'était début septembre et la rentrée j'entendais
des variantes de ton accent tout le temps

j'ai hâte à ta visite
j'en parle à tout le monde j'en parle trop sans doute
c'est que ce n'est pas souvent que tu traverses l'océan
j'ai reçu ta lettre merci ça me fait toujours
du bien d'écouter ta voix

tu veux planter racines
buriner la terre et semer une drôle d'ivresse
dans ton corps la résine de nos folies
ce n'est pas demain la veille qu'on fera pousser les sols
dessouchées par nos ancêtres
avec la ménagerie de nos envies

dernièrement je me demande de quoi t'as soif quand t'as soif?
et qu'est-ce qui chatouille ton sommeil
le matin juste avant l'aurore?

ici le blanc de la neige vient et repart c'est difficile
à suivre penses-tu que la nuit s'opacifie des fois?

demande-moi plus ça achève-tu
amanchée de même sans culotte ni brassière
je saurais pas quoi te répondre

à bientôt,
C.

chère M—,

je t'écris pour te dire que
j'ai vu une grande partie d'un encore plus grand continent
et j'ai pensé à toi
ça te surprend peut-être
mais c'est la vérité

pendant que tu t'acharnais à apprendre la ferraille des codes judiciaires
la peur du trou de mémoire te réveillant à pas d'heure
dans ton corps l'amertume
je négociais les rues polluées de Chiclayo
je mangeais au kiosque d'une femme qui sert des centaines de personnes par jour à
une vitesse alarmante dans le marché de Quito
je roulais sur l'autoroute désertique entre
Calama et La Serena la nuit sous un ciel
recouvert d'étoiles
et ça m'a laissé humble

j'ai vu un corps mort pour la première fois

tu vivais un drame amoureux qui se remet en branle
puis s'arrête définitivement
le scénario classique qui fait mal en sale

aujourd'hui noël je romprai les murs, le froid

cette année je reste
je serai là

bisous,
C.

chère N—,

don't stop me now j'm'amuse tellement
j'irai où tu iras mais *don't stop me now*
même si l'éternité ne commence pas ce soir
finalement

je cuisine et danse
pense à toi, on n'est jamais allées danser
on va le faire
cette missive c'est pour te le promettre
avant que nos vies viennent à la charge
pendant que le seuil de tout est encore offert à nous

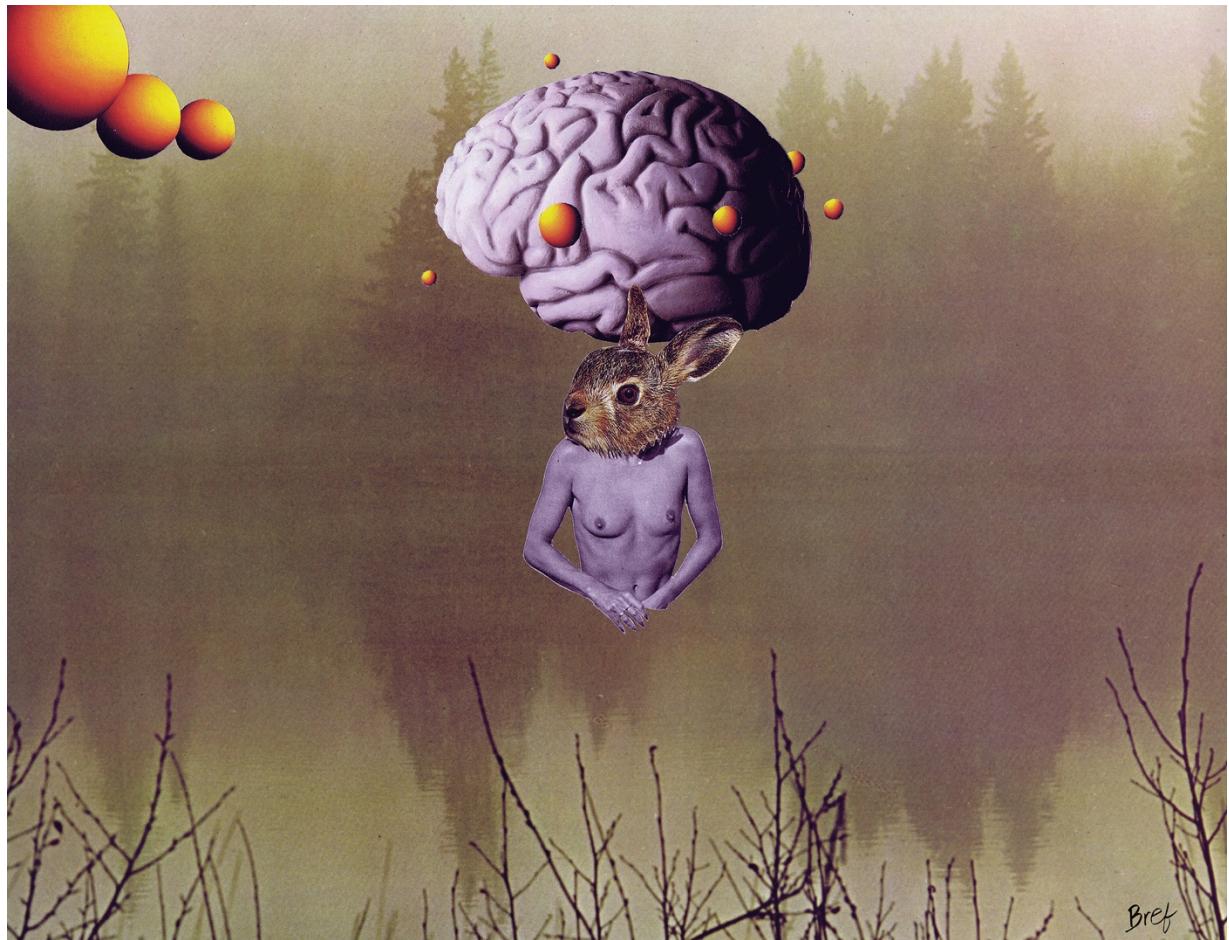
la nuit s'amasse dans ma fenêtre
je vois l'hôpital juif encore allumé
décembre suspend
des odeurs de pain d'épice au-dessus
des théières qui n'auraient jamais été faute de saison

j'ai dans la tête un vieux sapin et le lieu commun de notre angoisse
en mijotant des pois chiches au tandoori
le sept janvier arrive toujours trop vite
j'l'échangerais bien contre tes photos où on voit tout
sous le faisceau de ton regard les amis s'illuminent
les ennuis s'estompent vaguement derrière
ton objectif tu as trafiqué d'anciennes amitiés

il reste toujours des miettes et des taches de sauce quand je cuisine

tu grattes le non-sens
en marchant vite vite vite
fredonnant la même ritournelle
et ses nombreuses variations
la griffure du soleil sur ta peau fragile
dans ton corps la course
le sept janvier arrivera quand même trop tôt cette année
faut pas te presser

à demain,
C.



LE RESTE EST MANGÉ
Geneviève MICHAUD

Je m'appelle G. Michaud, je suis née en 86 et j'ai grandi au bout d'un rang au Lac-Saint-Jean. J'habite à Montréal depuis une dizaine d'années. En ce moment, je m'intéresse au portrait en poésie.

J'étais ton golden retriever

je nous voyais partout
de toutes les dentelles de la dent
trempées
les sueurs de
je nous pensais nécessaires
j'ai eu la gueule en sourire
la langue pendante
je suis restée

Leurre

Deux femmes les rides scellées pompent leur tope jusqu'à saigner de gras leur filtre moite et muet. Leurs doigts forts pincent leurs cuisses fendillées de froid elles traversent le lac leurs cheveux collés aux lèvres. *Pince plus fort.*

Sacre

la tête tricotée d'un piège de muscles et de foin d'odeur
si je fends à coup de peigne le nœud du cœur
le gorgé jaillira en coulisses

lèche le territoire

Le boucanier

Les clous mal frappés arrachent leurs tissus, plissent leurs yeux. Ce qui pend : retailles de solitude et de décrissitude. Les botchs les insectes en cendre tapissent le sol. Les femmes ficeées de fumé attendent le corps en fuites. Elles s'enlaidissent dans la belle intimité.

Trappe

Ouvre la gueule
comme un piège
qu'on crinque
sans cran

L'espoir donne une haleine de chien

brosse la peau
un film gras cerne le bain
les rires le flamboyant
les promesses de confettis
apparaissent et s'éteignent
les battements

Les ratons

En forêt, la nuit les cagoules, elles brisent les branches à coups de botte. Leur bière est flatte avant l'arrivée aux pièges. Elles la calent. Leurs bras s'enfoncent dans les trous vers la condensation. Elles se laissent mordre par ce qui veut vivre. Les plaies n'attendent pas de guérir, s'inscrivent des lignes de vie longues coulisses. Elles gardent la biche à la conjonctivite, le lièvre à l'oreille malformée, le renard raté. Le reste est mangé.

À table

L'une travaille sur un chien jaune encore tiède, l'autre lui scie la patte à demi rongée prise dans l'étau. La vie s'arrête à l'os.



ABÉCÉDAIRE HAGIOGRAPHIQUE

Charles SAGALANE

Charles Sagalane est né et demeure à St-Gédéon, devant les îles du Lac-St-Jean. Écrivain « indisciplinaire », il aime bien sortir la poésie des livres. Son savoir-faire poétique est nourri à des pratiques aussi diverses que la cueillette sauvage, la dégustation, la méditation et la randonnée, la muséologie et l'art de la collection. Il mène des animations et des ateliers littéraires auprès de tous les publics. Il vient de publier son cinquième recueil, *7³ armoire aux costumes*, où il s'est penché sur l'expérience du vêtrir. L'aventure l'a mené en vitrine de mode lors de l'édition 2015 du Mois de la Poésie, puis en centre d'artiste, librairies, bibliothèques et musée : bref, partout où sa poésie espérait qu'on lui ouvre la porte. Avec sa Bibliothèque de survie, il accueille les lecteurs en territoire pour une expérience poétique qui allie géocaching, Land Art et prêt public. Il vient de remporter le Prix de poésie Radio-Canada 2016 pour son texte *Abrogés et mélanges*.

S'intéressant à la place de la femme dans l'Histoire des religions, Biblia a confié le mandat à un chercheur du musée de pondre un abécédaire. Commençant par la lettre A, l'homme s'est arrêté abruptement après trois cas, sans expliquer pourquoi. Il y avait pourtant matière à un dossier plus étouffé. Voici tout de même les trois entrées répertoriées.

A1

Elle avait de telles visions, Angèle, que le bon frère prieur en était effrayé. « Je ne puis mieux me comparer, lui disait-elle, qu'à un homme suspendu par le cou qui, les mains liées derrière le dos, et les yeux couverts d'un voile, resterait attaché par une corde à la potence, et vivrait là, sans secours, sans remède, sans appui. »

s'il y avait ange pour elle
Angèle
lui délierait les mains

quand rien ne suffit en elle
Angèle
au faux appui soudain

Le corps repose et dort, la langue coupée et immobile. « Et si tout me trompait, concluait-elle, il me resterait la paix suprême. »

souvent tout est paix chez elle
Angèle
Dieu lui-même est certain

l'amour de son âme croit-elle
Angèle
la fin et le tout-bien

De nos jours, qui a croyance pareille – sans lettres et sans destin?

Elle avait un doigt supplémentaire à une main, Anne, et trois seins.

à ta main de six doigts la mienne se noue
pour une impure prière
devant le cœur infirme de l'homme

Son époux la fit décapiter, trois ans après leur mariage. Parmi les membres du jury se tenait
son propre père.

et sur ce sein en trop le mien se cloue
implorant un pardon muet
devant le cœur infirme de l'homme

Son cœur fut dérobé et caché secrètement sous l'orgue de l'église.

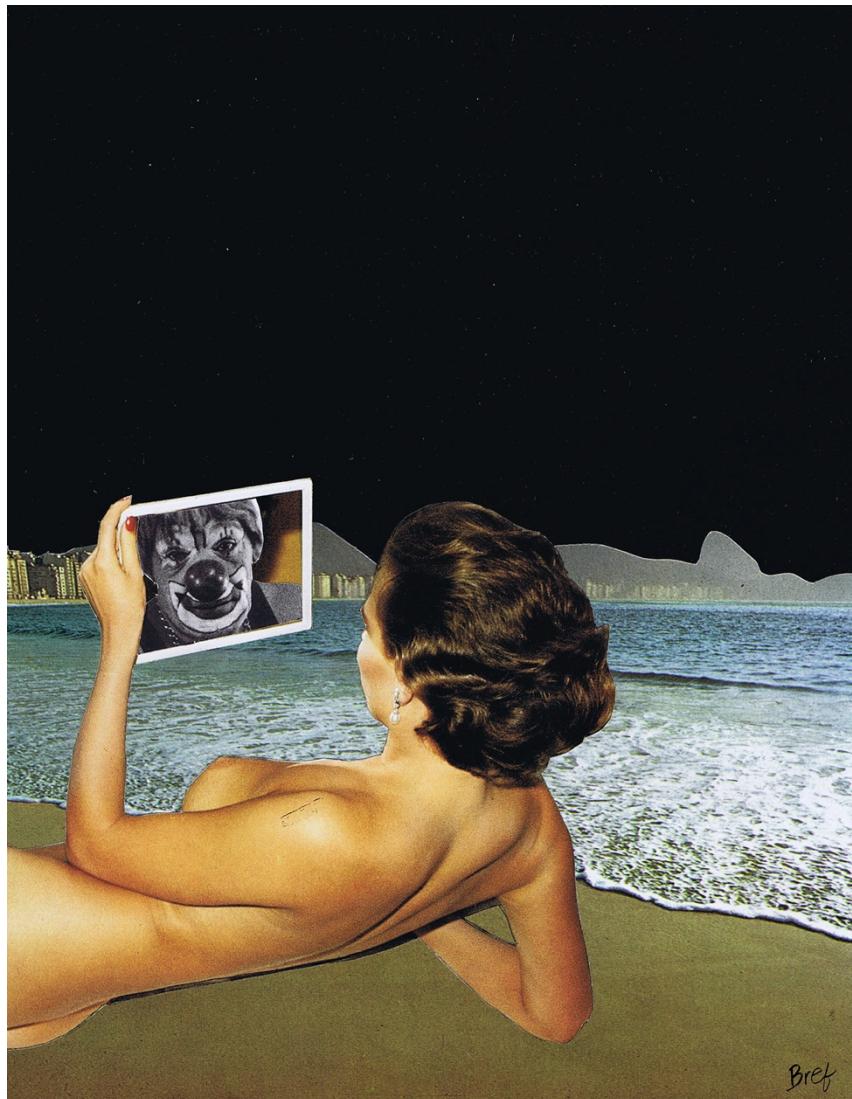
à ton cœur arraché le mien se voue
par sauvage compassion
devant le cœur infirme de l'homme

Tous les ans, le 19 mai, date à laquelle elle fut exécutée, elle apparaît, prenant place dans un
carrosse tiré par quatre chevaux sans tête et conduit par un cocher également décapité. Elle
porte sa propre tête sur ses genoux.

à ta main de six doigts la mienne se noue
à tenir le compte impair de tant d'atrocités
portées au cœur infirme de l'homme

comme si la main humaine ne suffisait plus

Elle était intacte, Azélie. Sous le béton, dans son cercueil de cuivre, elle avait conservé sa peau de trente ans. Ils avaient eu soin de faire le vide d'air avant de refermer la vitre.
C'étaient des innovateurs, les Papineau.



Bref

ON DIRAIT DEUX VILLES

Aimée LÉVESQUE

Aimée Lévesque est née à Rimouski en 1985. Trois fois semi-finaliste du Prix de poésie Radio-Canada, elle a publié des poèmes notamment dans *Estuaire* et *Exit* de même que sur son propre [blogue](#). Son premier livre, *Tu me places les yeux*, est paru en février 2017 à La Peuplade.

*femme assise à son miroir
femme assise à son écran*

une vie de queue de cerise

(Françoise Collin, *On dirait une ville*)

le ciel de Montréal est un parcours de guirlandes, rognures d'ongles français blancs sur rouge. Une femme boit un Chardonnay et ses voisins beuglent les appels à la prière, les chiens libres la nuit, les tirs d'obus aveugles. Un homme boit un Laphroaig et ses mains courent sur les cuirs des jaquettes anglaises dont il bourrera une valise. Ni elle ni lui ne savent où ils sont. Ils ne savent rien de Noël

en ce *début de course vers des mondes épars et aucun monde entier*, les rapprochements sont ce qui éloigne. La femme sent le Laphroaig et la rakija aux cerises ravive sa bouche, poignée de neige pincée de sel mûr. L'homme boit au verre d'eau de la femme. Contre les crachins d'Europe, protéger sa peau d'une reliure Gore-Tex

des cheveux parchemin aux talons élimés, *du ciel à l'orée du bois l'année déroulée forme un espace*. La femme commande un autre verre car elle gravit les collines en taxi puis se laisse redescendre, un été à la fois. L'homme regarde la femme boire car il ira cueillir sa sœur à la Hauptbahnhof de nuit

un autre carrefour s'illumine, sourire aux dents perlées roses. La femme fait rouler le nœud de l'histoire entre ses doigts, appuie un peu fort et crève l'abcès de toute sa *démesure ordinaire*. L'homme repêche une des cerises tombées et l'enfourne, forêt noire de crème. L'autre cerise roule lentement vers la femme qui voit

une joie soudaine un soir, rien ne la justifie. La femme est assise devant un miroir qui ne lui renvoie que la main, barbouillage des jeunes doigts posés n'importe où, n'importe quand. L'homme est assis devant un écran, fumée des Drina aux yeux, la femme lui dresse un pont piége qu'il ne foulera pas

et c'est très bien ainsi. La femme se lève sur un *no man's land*, elle apparaît à elle-même, une *bonne nouvelle sans nouvelle*. Elle siffle son deuxième verre pendant que l'homme aux toilettes lui raconte son absence. La femme est pleine. Dans sa poche une cerise percée : *Me voici en vie*.

(Les extraits en italique sont tous de François Collin, *On dirait une ville*, 2008, Paris : Des femmes; sauf *démesure ordinaire*, de Roseline Lambert, *Clinique*, 2016, Montréal : Poètes de brousse.)



L'HOROSCOPE DE LA VEILLE
Émilie TURMEL

Titulaire d'une maîtrise en littérature et d'un diplôme de deuxième cycle en création de livres d'artistes, Émilie Turmel a également étudié et enseigné la philosophie. Elle a participé à une dizaine de spectacles littéraires, et plusieurs de ses textes sont parus en diverses revues universitaires. Elle travaille actuellement à la programmation de la Maison de la littérature.

Je n'ai pas su naître et ne saurai pas mourir
certaines choses demandent du temps
qu'il soit autre qu'un ballon
météo à court d'hélium
pris au pylône du poème

Je n'ai pas de prévisions quotidiennes à offrir
que des écrans verts et des gestes barbares

*

Précipitée sauvage à pieds joints dans l'outrance
insolente et puérile étourdie comme fête
pour avoir piétiné l'herbe sous laquelle
pourrissent les avertissements
de mes ancêtres l'herbe
qui couvrira bientôt
mon corps

je vois le garçon méchant la fille étanche
qui déjeuneront sur ma tête sans savoir
qu'elle se putréfie au pied de l'arbre
dont ils croquent le fruit

ils nous ressemblent

J'espère qu'ils aiment les ballons
et les vidéos drôles de gens qui tombent

*

Tomber n'est plus
la seule façon de se faire mal

*

Autant sucer des casse-gueule
dans le stationnement du Couche-Tard
et prier fort yeux fermés bouche ouverte

*

La fille du dépanneur a la tête de Nelly Arcan
et le fusil de Tchékhov sous le comptoir

Ça s'appelle voir venir

*

Blanche Aurore Angélique Félicité la vertu
copiée-collée dans chaque branche du code
source programmée dans une langue
oublieuse des algorithmes
du bien et du mal j'avorte
rêveuse je lis plutôt
mon horoscope
de la veille
en public

*

Les toits qu'on répare en tapant céderont
bientôt place à l'hiver insomniaque
frimas sur les murs meubles souvenirs
on se regardera l'intérieur comme un frigo
plein sans aucune envie précise

*

Les prophéties tomberont à nos pieds
en peaux de lièvres l'hiver s'abattra
sur nos têtes déjà blanches un voile
de mariée échangé sur ebay
contre une bonne pelle
et des traction aids

*

Aucune veille de tempête
sur la ville je ne suis pas
une chienne flairant le séisme
avant son maître c'est le poème
qui me fait signe tache rouge
sur tissu blanc la possibilité
que la vie soit autre chose

*

Suivant cette voie cent fois suivie
vers l'horizon carte postale
l'envie me prend de tracer
des lignes de désir dans le gazon
artificiel pour faire plus vrai

la scarification comme purge
du paysage domestiqué

*

Je voudrais dire la chute seulement
je dois d'abord dénombrer mes phéromones
en apesanteur dans la dernière clarté mon enfance
à rabais entre le vin cheap et
les bonbons en vrac

Je voudrais dire femme seulement
vous voulez fille
facile

*

Fille dégénérée d'ascendance horizontale
je n'ai toujours pas appris comment vivre ni donner
la vie aux filles de mes filles et aux filles
de mes fils l'écume castrée je suis née
au chevet d'une modernité à l'agonie
espérant sauver la beauté du monde
par crédit ou Interac

*

J'écris des poèmes au dos de mes factures
pas par économie de papier plutôt pour
me souvenir de combien je dois
à celles qui m'ont faite

*

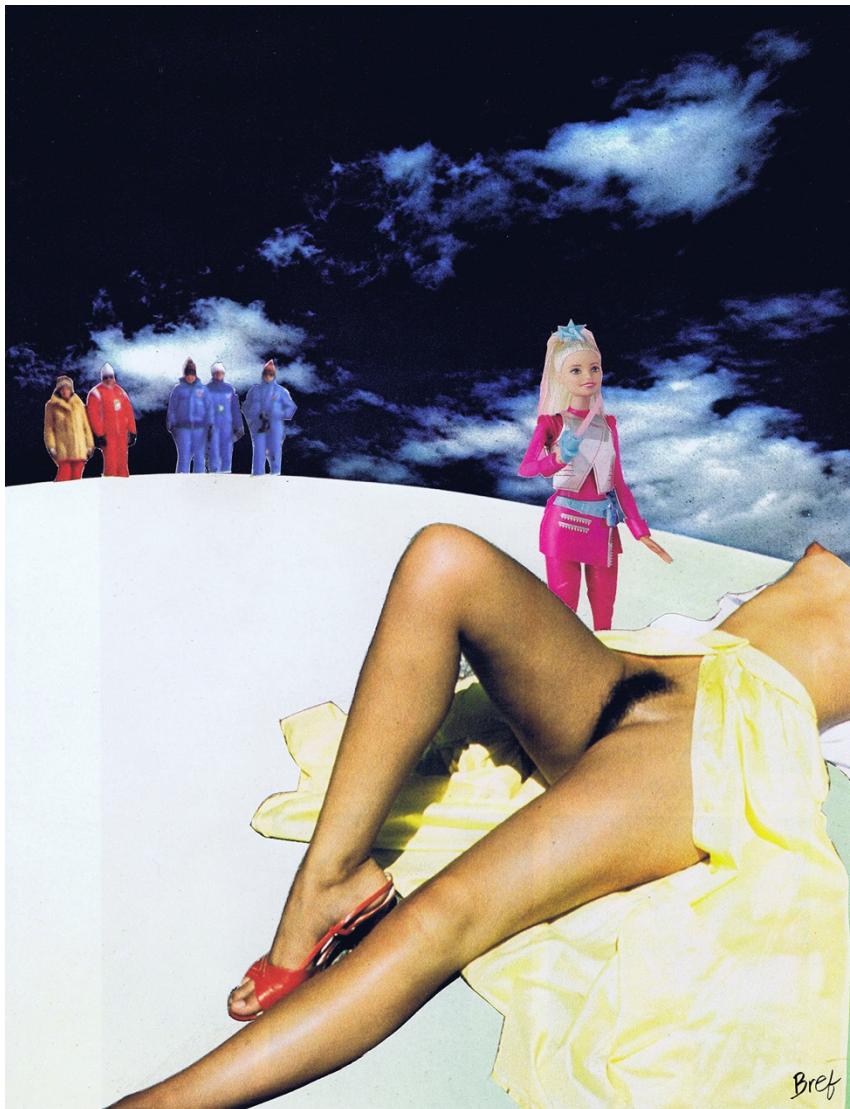
J'installe ma langue dans la gueule
d'une louve sacrifiée il faut se faire lécher
par la bête qui nous a mordus dit-on

*

Je voudrais dire l'erreur mais
j'enfile l'ordinaire en pliant l'échine
sans regarder devant sans regarder

Je voudrais dire ma face cachée
foncer de nouvelles formes dans nos moules
le sublime ses humiliations

mais je n'ai que de faux orgasmes
et des livres
de cuisine



LES CHACALS **Gabrielle TBOULIANNE-TREMBLAY**

Gabrielle est une habituée de la scène poétique autant de Montréal que de la ville de Québec. Sa poésie est un portrait intimiste des luttes universelles. En 2015 paraît son tout premier ouvrage de poésie : *Le Ventre des Volcans* aux Éditions de l'étoile de mer et un court-métrage disponible sur YouTube inspiré de l'un des textes phares du recueil : *Broadway brûle*. S'affranchir des angoisses quotidiennes, composer avec les obsessions, survivre aux chutes avec un tas de crépuscules derrière les cils, résume bien sa façon d'aborder la poésie. Tout récemment nommée dans la catégorie Meilleure Actrice de soutien en 2017 au Canadian Screen Awards pour le rôle de Klas Batalo (*Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*), Gabrielle poursuit le retravail de son tout premier roman de fiction.

I

les tubéreuses éjaculent le parfum de la mort

réfugiés du placenta malade
nous ne trouvons pas la parole juste à notre silence

il faut traîner nos carcasses pour se montrer vivants

II

les os prennent de l'âge

la sérénité coupable engourdit les muscles

stériles

nous ne pouvons mettre à terme l'enfant de notre mémoire

III

en moins de temps qu'il n'en faut pour éllever une cathédrale
tu deviens une icône religieuse

l'encens brûle pour ton corps
et le prestige de tes nuits

si c'est la bouche qui brûle

c'est ma faute

seulement ma faute

IV

Hochelaga a mis sa belle robe de novembre

on s'enracine dans ton rire

sur le balcon
Hochelaga un peu saoule s'écarte les cuisses

« don't put this dress tonight, everybody will want to eat you out »
rien ne se passe

ni ton regard
ni ta main ne se posent sur moi

l'incendie se déclare dans ton ventre

V

« if you go blonde, guys will want to fuck you more»

ce désir que je ne sois que tienne

je me change
reste brune
stagnante

je porte toujours la même chose quand tu es là

un scaphandre

VI

rien n'a été dessiné entre nous
pourtant il faut toujours que je cherche ton approbation

un homme me sourit

« you liked his new picture, you wanna blow him, don't you ? »

VII

jamais satisfaite de mes cuisses

il faut se rasseoir

revenir devant la glace

s'allonger

revenir devant la glace

ne plus se convaincre de rien

devenir de glace

VIII

« qu'est-ce que tu portais quand c'est arrivé »

le crayon prêt au diagnostic

« je portais un homme sur mon corps »

IX

on prend des notes sur ma santé mentale

« il faut savoir germer la solitude »

« il faut savoir de son propre fumier extirper les pousses qui ne demandent qu'à fleurir »

ma psy m'écoûre avec ses grandes phrases

X

les invités s'en vont festoyer en ville

le cœur baise des chardons
déchire la toile de notre bonne humeur

la nuit s'échappe par les aortes

inflammable

XI

je retire les éclats de porcelaine de leur nuque

les chardons percent le sac de larmes

tu me maintiens au sol
je ne sais pas affronter la turbulence des bars

si anxieuse avec mes clones

la céramique est rafraîchissante pour la joue qui ne sait plus s'il faut sourire
ou se rétracter pour l'hiver

XII

des mots noirs on prend pas de chance

c'est tout l'amour que j'ai qui m'enferme

me reste un peu de change pour passer la nuit

XIII

signer un papier pour être enfermée

XIV

sauole sous le jet boréal de la douche
à supplier

à force d'avaler des banquises
on devient polaire

et plus jamais on peut saisir ce qui se passe dans l'esprit
il faut piocher le manteau de glace
que la neige devienne rouge

XV

on compare mon corps dans les chambres
dans quel angle il est préférable de me prendre
pour venir plus rapidement
le cellulaire de ma mère
tomber sur la boîte vocale
c'est une jeune fille qui parle

XVI

l'aube dansée tout croche dans l'éclat des miroirs des salles de bains
les poèmes sont brûlés en plein milieu de leur chant

XVII

érodée jusqu'à la moelle
les gens me remplissent de ce qui les passionne
je remplis les bucks de bière
j'égare mes rires
devenue poreuse

XVIII

revenir comme une fièvre
t'implorer d'ouvrir la porte

« the dogs are sleeping outside »

XIX

le bruit de mon urine
est la seule chose qui peut enterrer ta voix

XX

les eaux de la chambre sont furtives
il faudra réapprendre à nager

« you are not seeing that guy today »

les paupières frémissent

enfant du vertige

j'avance vers la ruine de ta présence

XXI

« they're all looking at you
but it's me that's next you »

ma petite culotte entre tes dents

nous retournons à travers la foule

charognes jamais rassasiées

XXII

les chouettes désertent mon corps
ta nuit insidieuse comme la rosée plante des frissons dans l'épiderme

« you are sleepy, Snow White
I really want you »

chercher dans ma chair le refus

ne plus savoir écrire avec mon corps

XXIII

tu te rapproches de ma gorge

tout un boulevard à courir
mais les boulevards sont en ligne droite

et tu vois les antilopes sauter au kilomètre à la ronde



QUAND J'ÉTAIS DE LA VIANDE | QUAND J'ÉTAIS FOLLE

Geneviève MORIN

Geneviève Morin habite le quartier St-Roch, à Québec. Elle est chroniqueuse radio pour l'émission féministe Les Simones à CKIA 88,3. Elle a fait paraître deux livres de poésie, « Poèmes du lendemain 17 » aux Écrits des Forges (Prix Piché 2008) et « Gâteaux glacés » aux Éditions de la Grenouillère. Geneviève Morin est membre du Collectif RAMEN, une gang de fous qui démocratisent la poésie en produisant des évènements, des fanzines, des objets culturels décomplexés et en amenant la poésie là où on ne la voit jamais. En plus de tout ça, Geneviève Morin étudie en rédaction professionnelle à l'Université Laval. Comme beaucoup de femmes, Geneviève Morin a un agenda de Ministre, mais pas la paye qui va avec. On peut la lire tous les mardis sur son blog, « Un mardi pour moi toute seule ».

Quand j'étais de la viande

je chantais des chansons douces que personne n'écoutait
les garçons et les hommes me suivaient toujours du regard
au bar, ils me payaient une bière
je la buvais à moitié

mais je dormais dans leur bras
pour venger ma grand-mère

je me souvenais je ne me souvenais pas je me souvenais
de toutes les niaises toute la marde qu'on m'avait dite depuis que j'étais petite
oui je dis j'écris « marde » comme on nomme la terre boueuse la neige sale et ce qui sort de
nos corps après avoir mangé

je n'ai pas honte du parler de nos rues, de nos maisons, pour nommer ce qui se dit dans la
rue à la maison au café au club au gym dans la classe au party ou dans la cuisine de ta
meilleure amie

« Envoueye, pleure ! » criait le petit garçon, le camarade classe dans la cour d'école en me
frappant à coup de pied dans le ventre

je me souvenais précisément je ne me souvenais pas je me souvenais
de toute la marde qu'on m'avait dite depuis que j'étais petite
chaque parole déjà usée depuis des millénaires avant de tomber dans mon oreille tranchante
comme l'otite de Van Gogh

chaque parole déjà dite à ma mère déjà dite à ma grand-mère à sa tante à sa cousine je
remontais à partir du tympan jusqu'à la dixième génération jusqu'aux filles du Roy la
première Geneviève en Canada on ne lui a rien épargné

les matelots le capitaine le curé les bonnes sœurs tout le monde déjà mécontent déjà à
vouloir tous la faire sentir mal/coupable de n'avoir qu'un triangle entre les jambes

quand j'étais de la viande
je crois que j'ai eu le plus d'amants possibles pour venger toutes ces femmes-là
oui les venger arracher en leur mémoire un peu de vie dans cette vie
Geneviève Morin et ses quarante amants comme Ali Baba et ses quarante voleurs
mais mes amants leurs amis mon mari après m'avoir longuement caressée finissait toujours
par me faire du mansplanning sur l'oreiller

immanquablement

quelle farce

Quand j'étais folle
(bref séjour dans un asile à la façon de Nellie Bly)

Jour 1

Matin, midi et après-midi

ça fait trois nuits que je ne dors plus
ma vie amoureuse compliquée s'est changée en maladie
grincements de dents, pleurs intensifs, tout l'attirail
c'est la ma-a-aaa-nie comme le dit la chanteuse de *Vive la fête*
je téléphone au Centre de Crise
aucune place de libre
Oh my

je marche jusqu'à l'Hôtel-Dieu avec un ami
la réceptionniste me fait répéter tout deux fois
je n'ai plus de voix
parce que j'ai trop pleuré la nuit dernière
elle s'impatiente, on prend mes signes vitaux, puis on me fait allonger sur une civière
l'attente dure plusieurs heures
j'entends « trouble d'adaptation pour le 3 »
on me fait asseoir dans une chaise roulante
je dis « Ça va, je suis capable de marcher »
on insiste
alors je m'assieds sur la chaise jugée si indispensable
je dis bye à l'ami
ça roule

sitôt sortie de l'ascenseur, on me fait descendre de la chaise roulante
(je suis, semble-t-il, redevenue valide pendant la montée)
on me prend mes affaires et on me demande de me dévêter et d'enfiler une jaquette bleue
je m'exécute péniblement, je tiens fermement des deux mains le tissu bleu derrière mon dos
parce que j'ai peur qu'on voie mes fesses
un vieux monsieur me regardant passer dit d'une voix théâtrale et forte
« Vous êtes très belle »

Soir

au souper, personne ne dit rien
je me demande si c'est une règle interne
je suis la seule personne dans toute la cafétéria qui n'est pas habillée en civil
le vieux monsieur à la voix radio-canadienne me lance des regards entre deux bouchées
je maudis intérieurement le pervers qui a inventé les jaquettes bleues
j'essaye de boire un thé pour me donner une contenance
il goûte la boîte du Dollarama
je vais aux toilettes le recracher
« Contient 20 sortes des pesticides et des plantes, mais aucune feuille de la variété *Camellia Sinensis* »
dirait l'office des consommateurs s'ils le mettaient sous leur loupe
moi qui adore le thé, ici, il va falloir m'en passer
calvass

Nuit

après le souper, je vais à ma chambre
une chambre double avec déjà une patiente qui vit dedans
Lydie a de très beaux yeux bleus mais la peau ravinée
c'est difficile de lui donner un âge
on a ramené mes affaires dans la chambre, mais elles sont dans une armoire barrée à clé
il n'y a aucune clé
et
aucune infirmière en vue
je demande à Lydie ce que je dois faire pour ravoir mes vêtements
« Chuis nouvelle ici, je sais pas comment ça marche »
pour toute réponse
elle me crie
« Sois AUTONOME ! »

Jour 2

Midi

nous sommes lundi
au repas les patients sont soudainement plus nombreux et
les conversations fusent

je comprends en écoutant ici et là que, les fins de semaine, ceux qui ont une famille
pour venir les chercher (et qui en sont jugés aptes) ont un droit de sortie
ceux avec qui j'ai mangé hier, c'était les privés de sortie du dimanche
les refoulés, les oubliés
comme des pensionnaires d'école laissés sur le tas par des parents oublieux
ils se taisaient par chagrin

Après-midi

après le dîner, j'explore un peu les lieux
il y a une petite bibliothèque dans la tour nord
je n'ai pas le droit d'y aller seule
je demande à l'infirmière
mais elle est occupée
à la toute fin de l'après-midi
elle vient enfin me chercher
stupéfaction !
sur les étagères
il n'y a que de mauvais romans du Reader's Digest
des piles et des piles de romans du Reader's Digest
(est-ce que les psychiatres jugent la vraie littérature nocive aux malades ?)
je suis si déçue que je me mords les joues pour ne pas pleurer devant l'infirmière
par chance, je trouve au milieu du tas le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand
arrivée à ma chambre
je n'arrive pas à le lire
l'esprit trop embrouillé
par la folie passagère
c'est la première fois de ma vie d'adulte que je n'arrive pas à lire
soudain
je commence à avoir peur

Nuit

cette nuit Lydie fume en cachette dans les toilettes
puis elle se berce bruyamment en toussant comme une damnée
je ne lui en veux pas car j'ai vu à côté de son lit
un grand calendrier où elle fait un grand X sur chaque jour qui passe
comme le font les prisonniers
pratique, ici, un calendrier, pour prouver au personnel psychiatrique qu'on est pas trop
perdues : lorsque l'infirmière lui demande : « Quel jour on est, Madame C.? »
Lydie est incollable
j'ai feuilleté son calendrier en cachette
d'après les X qui y sont tracés
Lydie est ici depuis plusieurs mois
Alors fume, Lydie, fume fume
Et berce-toi bruyamment, puisque ça te fait du bien
moi je n'arrive pas à dormir, alors je dessine
en posant ma feuille sur la tablette de la fenêtre
on entend le petit bruit de mon crayon qui frotte entre deux quintes de toux
ça fait presque joli
puis Lydie se couche pour de bon, je grimpe sur mon lit et je dors enfin
jusqu'à ce qu'on me braque une lampe de poche en plein visage
« VOUS DORMEZ PAS? » me crie l'infirmière qui tient la lampe de poche
dans un accès de franchise, je lui dis entre mes dents

que oui, oui, je dormais
avant qu'on ne me braque
une lumière
directement dans les yeux

elle éteint la lampe de poche
et me propose d'aller me chercher un calmant
un somnifère pas trop fort
je soupire « oui »
puis je me rendors
bercée par le bruit de la ville
à nos pieds



SANS TITRE

Paméla PERSONNE

Paméla Couture est probablement mieux connue sous le nom de Paméla Personne – ce qui en dit long. Récipiendaire d'une bourse de Première Ovation pour un projet roman qui ne verra probablement jamais le jour, Paméla Personne écrit de la poésie et tient un blogue (pamelapersonne.com), travaille à la Librairie Pantoute depuis plus de deux ans, et est jury sur le Prix des Libraires volet poésie. Amoureuse du travail d'édition, elle a signé quelques contrats ici et là pour la mise en page de revues de création littéraire telles que Recréer la côte et L'écrit Primal. Côté études, elle serait apparemment à la maîtrise, on dit qu'elle souhaite travailler sur Maude Veilleux et écrire un recueil de poème où elle raconte des mauvaises choses à propos de son amoureux.

Vincent

T'avais insisté.

J'avais dit non. Je disais souvent non. Je disais non parce que c'était constamment les mêmes gestes répétés depuis des années. Que ton corps, connu par cœur, ne me réservait plus rien. Que tes gestes, toujours les mêmes, s'empoussiéraient. Que tu ne faisais plus le moindre effort. Tu m'as mis la pression. J'ai dit. OK, vas-y don'. Pour que ce soit fait. Pour que ça en finisse. Pour acheter la paix une coupe de semaines.

Enlever le linge. Frencher. Doigt dans plote. Pénis bandé. Toi sur moi. Pénétration. Zignage de deux minutes.

T'es venu.

Pas moi.

Je suis allée pisser.

T'étais content.

Pas moi.

En revenant je t'ai dit, ne me touche plus.

Jamais.

//

Tu m'as traitée de charrue, quand, quelques mois après notre rupture je t'avertissais que j'entrais en relation avec un autre homme.

Vas t'pendre, que tu m'as dit, grosse charrue.

Être une femme, pis pas avoir le droit d'aimer trop vite. //

Alexandre

T'aimais ça fourrer en doggy style. Tu capotais sur mon cul. Peut-être même plus que sur ma face, que sur mes seins, que sur mon ventre un peu gras. T'arrêtais pas d'en parler, pendant qu'on faisait l'amour, de mon cul, mon cul, toujours mon cul. Tu me le tapais, l'empoignais, entrais tes ongles dans ma peau, tentais d'y mettre un doigt.

Tu m'avais déjà parlé du sexe anal que t'avais eu avec ton ex. Elle aimait ça, que tu disais. Tu aimais ça aussi, apparemment. Moi, j'étais pas à l'aise. Je disais non. Mais ça ne suffisait pas. J'ai fini par inventer une connerie comme quoi un ex m'avait déjà forcé, que j'étais traumatisée. Ça t'a calmé un temps.

Un temps.

Puis, encore le même manège. Cette même obsession pour mon cul. J'ai fini par céder. Tu m'as sodomisée.

Le pire, dans tout ça.
C'est que j'ai presqu'aimé ça.

//

J'appelais ton coloc Mister Hurricaine. Fourrait chaque dix minutes par tranches de trente secondes. Ta tête de lit sur le même mur que sa tête de lit. Des coups plus lourds qu'un marteau piqueur. La fille qui hurle comme une louve, la lune pleine en criss.

Toi.
Tu me disais de me taire.
Mettais ta main sur ma bouche.
Me baisais en ne bougeant presque pas.

Me faisais sortir par ta fenêtre.

//

Tu m'as dit qu'avec ton ex, t'avais attendu avant de fourrer parce qu'elle était du *girlfriend material*.

J'ai pas pu m'empêcher de me dire qu'avec moi, t'avais pas attendu pantoute.

//

Défoncée comme un Nouvel An, j'étais en train de te sucer quand tu m'as dit qu'on était ben ensemble.

Que j'étais un pas pire rebound.

Je suis sortie par la fenêtre.
Tu t'es fini à' mitaine. //

Simon

Première vraie date ensemble.
Bières. Cigares. Yeux dans les yeux. Tu me frôlais de partout.

On avait gagné une game de babyfoot contre des hippies au Fou Bar.

Tu me ramènes chez toi.
Langue dans bouche. Doigts sur toutes les peaux. Je me retrouve nue dans ton lit, déshabillée par tes doigts de poète, tortillante comme un tremblement de terre, puis.

Je couche jamais avec des filles au premier rendez-vous, que me tu dis, toi tout vêtu.

Moi. Nue dans ton lit.
Tu t'éloignes.
Le sexe qui s'assèche, d'un coup.

J'ai eu si honte de mon corps nu, d'un coup.

//

Mon meilleur ami qui descend à Québec. Ton chum de gars qui te convainc que je t'ai été infidèle. Il ne me connaît pas. Ne sait rien de moi. Rien de cet ami que je dépanne. Rien sur la quantité incroyable de pots sans gluten qui pullulent dans mon garde-manger parce que t'es intolérant.

Tu l'as cru. Ne m'a laissé aucune chance. Vagins et pénis ne peuvent être amis, dans ton livre à toi. Le sexe. Toujours le sexe...

Je suis quand même venue te porter deux sacs d'épicerie pleins de ce que j'avais acheté pour toi. //

Mickaël

La veille j'avais couché avec un gars. Tu le savais. On en avait parlé.

Ce soir-là, tu dormais chez moi.
Après quelques films, quelques bières, tu m'as pogné les boules. J'ai dit non.

Ça t'as fâché.
Pourquoi tu veux coucher avec lui, qu't'as dit, pis pas avec moi.

J'ai baissé la tête.
L'échine.
Les genoux.

//

De toute façon, tu sais jamais c'que tu veux, qu't'as dit, quand un jour j'ai dit oui, et que l'autre j'ai dit non.

//

Après une tentative pathétique de fourrer debout dans la micro douche de chez ta mère, tu m'as dit, déçu, j'comprends pas, avec Lily on avait réussi, tu dois pas être assez flexible.

C'est que mon nerf sciatique est coincé, que j'ai marmonné.

//

La seule fille qui a réussi à me faire venir en me suçant, c'est Manue, qu'tu disais.
C'est qu'elle se donnait *vraiment*, as-tu précisé. //

Ma famille

Mes boules ont été le running gag de ma famille pendant des années. J'en avais pas. J'en voulais.
On riait de moi.

T'achètes pas de tires quand t'as pas d'char, fait que pourquoi tu t'achètes des brassières quand
t'as pas d'boules, qu'on disait en se la bidonnant.

Astheur j'en ai.
Elles sont arrivées en même temps que le tour de taille.

Astheur on ri de mon gras d'vetre.
On peut pu l'appeler la p'tite, que mon oncle a dit un soir autour d'un plat de pâté chinois.

Fuck you.
All.

//

Ma mère m'a déjà dit qu'elle m'aurait jamais laissée être lesbienne.

//

Quand je dis que je ne me lave plus les cheveux depuis des mois, on me regarde avec un air
de dégoût.

Quand mon chum dit la même chose, on s'en câlice. //

Jérôme

C'était l'époque où Miley Cirus se teignait les poils de t'sour de bras en teintes pastel.

J'avais vu un post Facebook où un gars s'était peint les ongles d'orteils en rouge pour montrer
à son fils que le keetex, c'était pas rien qu'une affaire de fille.

C'était l'époque où tu m'as dit que le poil, tu trouvais ça profondément dégueulasse. Que
jamais tu irais te dessiner les ongles juste pour inculquer des valeurs à un enfant.

J'ai rasé mes aisselles. Mes jambes. Ma chatte.

J'ai pas insisté.

Je t'ai laissé être un homme.

//

Tu tombes par hasard sur une photo de moi pis de mon meilleur pote dans mon cellulaire. Les cent pas dans l'appartement gros comme un garde-manger, vous avez fourré en hostie, han, que tu demandes, que tu rages, pis à ce moment-là t'es tellement en calvaire que peu importe ce que je te dis tu me crois pas. Vous avez crissement fourré, que tu me martèles, que tu vires fou dans' tête.

Apparemment qu'avec toi aussi, on ne pouvait pas avoir des amis mâles quand on porte le vagin, ça doit être une logique de gars. Je me suis mise à compter toutes les amies que tu avais et avec qui t'avais probablement envie de coucher, puisque A et B.

//

Quand on sortait, au resto, au bar, au cinéma, n'importe où, seuls ou avec des potes, pis que t'avais pas une cenne pour payer, tu te sentais tellement nul que tu m'obligeais à te donner ma carte de guichet, histoire de faire comme si.

C'est le gars qui paye, dans vie, que tu disais. //

Monsieur Caca

Rencontre Tinder avec un ti-cul de l'âge de mon plus jeune frère. Bières à la Korigane. Partage du majestueux natcho, sur mon bras.

Plein de belles filles autour. Heureuses, trois-quatre verres dans l'sourire. Faut comprendre un truc à propos des filles, que tu dis, les filles, ça fourre quand ça *vent*, pis les gars quand ça *pent*.

J'aurais dû crisser mon camp, te laisser payer le bill.

J'ai juste oublié ton nom, pour compenser. //

Guillaume

Le lendemain d'une baise moyenne où tu t'es endormi avant d'aller me reporter chez moi, tu m'as présenté à ta mère pis à ta sœur sur le bord de la porte.

Rendu à l'asso, entre deux cours, t'as cru bon d'me dire que ta sœur avait apparemment averti ton monde, après présentations, que ça ne valait pas la peine qu'on retienne mon nom.

//

Tu m'as crissé là par texto.
Deux fois.

//

Quand tu prenais la peine de venir me chercher. De me payer deux trois bières. De faire semblant d'être intéressé par mes soliloques. Quand tu me prenais par la hanche pour danser sur les tounes poches du bar vide. Quand tu montrais publiquement à des étrangers que tu m'aimais bien, mettant ainsi en danger des baises potentielles avec de belles inconnues.

Quand tu faisais ça.
Je savais que c'était rien que pour pouvoir me fourrer.

Pis chaque fois ça marchait. //



SANS TITRE
Ariane LESSARD

Ariane Lessard essaye de finir sa maîtrise en création littéraire à l'UQAM. Elle est membre du collectif de performance Exond& et elle est collaboratrice à La Fabrique Crêpue. Elle aimerait devenir célèbre pour faire des entrevues avec nonchalance.

Mon ex
(ex-ex-ex)
Y me taggue encore su des vidéos d'la wwe
pis du groupe canadien rush
Ctait ses deux passions ya 5 ans
rien n'a changé

Y m'a appris à conduire
dans sa chevrolet beige
le bras sorti
sul bord d'la fenêtre
Pour le swag

J'ai peur parfois de rien devenir

Pis quand je pense à rien
je repense à lui

Quand tu souhaites pas
t'es pas déçu..

J'ai peur de pas désirer
de m'assoir pis d'attendre
Que la vie me passe par-dessus

Les échecs pèsent plus lourd en vieillissant

J'deviens complètement émue
en regardant des vieilles femmes

Dans toute leur douceur
Leur délicatesse
Leur solitude que j'imagine

Elles me mettent au bord des larmes
les vieilles

Je les imagine souvent plus aimantes qu'aimées
Je sais pas pourquoi

Je voudrais croire qu'elles ont pu besoin de l'approbation
ou de l'amour

Je voudrais que personne ne les fasse pleurer
Sous peine de violence

Elles ont grandi en pensant
Je suis une carpette

Je voudrais les assoir droite sur une chaise
Je voudrais qu'elles se trouvent belles
Même si ce n'est pas si important
La beauté

Je voudrais qu'elles continuent d'appeler
Une fois par semaine

Je voudrais qu'elles vendent leurs bijoux pour s'acheter des livres

Je voudrais qu'elles fassent tout ce qu'on leur a empêché de faire
Ces années où elles pensaient
Je dois flotter en pantoufle en effleurant doucement le carrelage

Je ne veux pas devenir la vieille assise au fond du couloir

Pis je ne veux pas être la jeunesse
Qui se décompose lentement



IL FAUDRA BIEN UN JOUR APPRENDRE À S'EMBRASSER

Anne-Martine PARENT

Anne Martine Parent est professeure agrégée en études littéraires au département des arts et lettres de l'UQAC, membre du centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, et du Réseau Québécois en Études Féministes (RéQEF). Ses recherches portent sur la littérature contemporaine et l'écriture des femmes, sur le témoignage littéraire ainsi que sur les séries télévisées. Elle a publié des articles sur le témoignage concentrationnaire et sur la littérature contemporaine (sur l'œuvre de Marie NDiaye notamment). Elle a récemment codirigé, avec Evelyne Ledoux-Beaugrand, un numéro de la revue *@nalyse*, portant sur les « subjectivités mouvantes » dans la littérature contemporaine des femmes (2016). Son premier recueil de poésie, *Je ne suis pas celle que vous croyez*, est paru à l'hiver 2016 aux éditions La Peuplade.

je dénombre les cadavres du matin
ça fait désordre dans la cour
il faudra balayer tout ça
vite
avec nos rires et nos yeux brillants

on annonce un refroidissement

encore deux jours à errer
les narines pleines de sang
demain
mon émission préférée
on saura enfin qui
a tiré sur le président

on respire à peine

il faudra choisir notre camp
entre les désirs d'otages et les peurs assourdis

on cachera les corps sous la neige

il faudra panser nos plaies
avec de la colle folle
nos peaux entamées
viens près du feu mon amour
que je recueille de mes mains rapiécées
ta chair défaite
que je porte ta peau
ma plus belle robe

le souffle coupé
on continue à avancer
on construit l'horizon en rampant

à force de faire
des pieds et
des genoux écorchés

de calquer nos gestes
sur
le mouvement des plaques tectoniques
il faudra bien
un jour
apprendre à s'embrasser



BAVE Stéphane MARTELLY

Stéphane Martelly est née à Port-au-Prince. Écrivaine, peintre et chercheure, elle poursuit une démarche réflexive sur la littérature haïtienne contemporaine, sur la création, sur les marginalités littéraires ainsi que sur les limites de l'interprétation. Elle est l'auteure notamment d'un essai sur le poète Magloire Saint-Aude, *Le sujet opaque* (L'Harmattan, 2001) et d'un recueil de poésie, *La boîte noire* suivi de *Départs* (Cidihca / Écrits des Hautes Terres, 2004). Elle a publié aussi des livres illustrés, *L'homme aux cheveux de fougère* (Soleil de Minuit, 2002) et *La maman s'absentait* (Vents d'Ailleurs, 2011, prix Michel Tournier Jeunesse). Son dernier essai, mettant mutuellement à l'épreuve l'écriture et la théorie dans une démarche de recherche-création, s'intitule *Les jeux du dissemblable. Folie, marge et féminin en littérature haïtienne contemporaine* (Nota Bene, 2016). Son recueil de poésie *Inventaires* est publié chez Triptyque en 2016. Les œuvres visuelles de Stéphane Martelly ont été exposées en Haïti, au Canada et aux États-Unis.

Entre toi et moi
Il y avait la bave

que tu coulais sans retenue
pour me ganter
m'envelopper
me mettre hors d'état
de nuire

C'était trop pour moi
Sans doute
mais c'est ce que tu avais
C'était ton premier lieu
Elle débordait de ton corps
et c'était
ce
que tu
me donnais

Elle badigeonnait
mes épaules
contournait
seins et dos
dégoulinait
jusqu'à mon ventre

Il y avait la bave
qui glissait partout
depuis ton corps aveugle
qui laborieusement
estompait mes limites

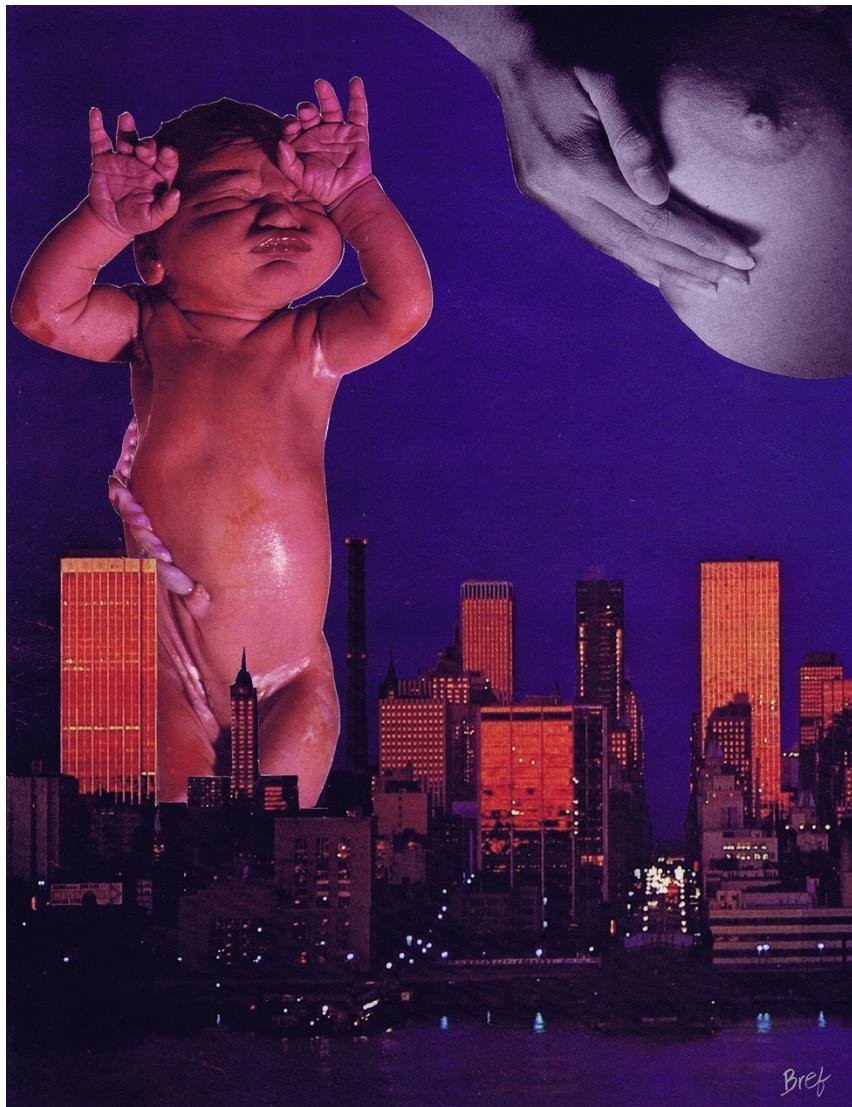
la bave
goulue qui nous
faisait glisser l'un sur l'autre
qui nous collait ensemble
crois-tu
mais non
qui nous empêchait
d'adhérer
à quoi et qui
que ce fut

Entre moi et toi
la bave
alors que j'aurais tant aimé
être plus discrète
moins dissoute
moins incarnée
ou plutôt
incarnée d'une chair du dedans
qui aurait pu irradier
fuser
et me fendre
comme le tonnerre
et me rattacher avec
moi-même
au lieu de

je faisais autrefois le rêve de l'escargot
et j'étais l'escargot
qui bavait sur tous les chemins
et qui
de la trace
glaireuse
de son avancée
en même temps s'érodait
se défaisait

peu
à peu
jusqu'à ce qu'elle
n'en reste rien

ce n'est pas la peine que je tire un trait le récit de mon échec est déjà prévu inscrit dans les astres prévus pour moi. ou plutôt il est vrai qu'il ne fait pas un pli il est sans bruit sans événement. c'est le lieu d'une défection les rebords d'une chambre d'échos pour faire mieux résonner les récits des autres les cris et les joies des autres alors que moi qui donne à ces agitations mineures une telle portée je suis aussi indivise et aussi peu tenue que le vent aussi peu tenu que ces molécules serrées qui ne font que porter plus loin les consonances de vos noms s'appuyant et se consolidant sur l'oubli du mien. il n'y a que cet oubli qui fait surgir vos noms qui les sort du lot qui les rend reconnaissables c'est l'érosion du mien propre qui dépoussière les vôtres du sable de leur évanouissement promis, les extrait de leur mort pour les remettre à leur nuisance à rebours du mien il ne restera rien il sera emporté par le sable et les cendres car il faisait le chemin de la vie à la mort sagement dans le bon ordre celui qui est réclamé par tous mais que personne ne suit. il faut être bien naïve ou simple pour faire les choses en ordre chercher une perfection à laquelle tous ceux qui comptent ont renoncé depuis des lustres trop abîmés.



CRACHAT DE LA CHAIR **Jennifer BÉLANGER**

Jennifer Bélanger est étudiante en études littéraires avec concentration en études féministes à l'UQÀM. Titulaire d'un DEC en création littéraire au Cégep du Vieux-Montréal, elle a entrepris, depuis quelque temps, l'écriture d'un recueil de poésie qui s'inscrit dans une poétique de la filiation, habite les territoires du deuil et d'une mémoire à refaire lorsque la forme que prend la figure maternelle devient fantomatique. La parole poétique compose ici avec un possible présent qui renaît des cendres et des ruines du passé. Ces fragments sont d'ailleurs tirés de ce travail.

Le don de vie est double : il est aussi don de mort. Les mères mettent au monde des filles et, avec elles, la douleur de la perte. Ces filles ne sont pas à l'abri. Elles disparaissent. Passent des vies entières comme fantômes, sont violentées. Détruites. La violence arrive par le corps, à travers lui. La mort est partout sur leur peau. Ainsi, il y a des mères qui cachent leur fille le plus longtemps possible dans leur ventre. Elles retiennent les débordements, préfèrent se dédoubler au lieu de donner naissance.

Les cris et les pleurs enterrent le mal de ventre de ma mère.

La douleur se glisse sur mon corps comme première transmission, le marque d'une tache de naissance indélébile. Sous mon sein gauche, la preuve irréfutable d'être née. Enveloppée d'un linceul blanc, je suis hospitalisée et demeure sous les machines pendant deux mois. La peur de ma mère. Elle me dira : *la peur de te perdre*. J'entendrai : *la peur d'avoir mis au monde une fille*.

Les femmes tracent, avec leur corps, une iconographie du spectre : elles portent, dès la naissance, une robe blanche qui s'agrafe à leur chair.

Ces femmes avant elle, d'où venaient-elles? Qu'avaient-elles en commun, sinon cette honte qui coule comme une tare dans nos veines, cette honte qu'il faut retourner pour fabriquer un nouveau sens à nos existences? Qui sont celles qui ont offert, à ma mère, cette fatigue immémoriale qui l'habite? Qui sont ces femmes qui se sont dérobées dans le temps et dont les noms ne me disent rien? Il m'arrive de penser que cette filiation qui m'est inconnue me déracine, m'empêche de m'appartenir réellement.

Ses mains dansent maladroitement sur mon front. Elle vérifie souvent si je fais de la fièvre. Peut-être espérait-elle me trouver malade chaque matin, que mon corps, prématûr et fragile, lui fasse prendre conscience de sa propre souffrance. Je me répète ses mots : *la peur de te perdre*. J'entends : *la peur d'être mère*.



NOS MIETTES

Erika SOUCY

Erika Soucy est née en 1987 à Portneuf-sur-mer, sur la Côte-Nord. Auteure et comédienne, elle est de la promotion 2010 du Conservatoire d'art dramatique de Québec. Au théâtre, elle a travaillé avec les metteurs en scène Fabien Cloutier, Alexandre Fecteau et Maxime Robin, entre autres. On a pu la voir dans P.O.M.M.E. des Productions Rhizome aux côtés du groupe heavy metal Anonymus. Erika est l'auteure de *Cochonner le plancher quand la terre est rouge* et de *L'Épiphanie dans le front*, deux recueils publiés chez Trois-Pistoles. En 2007, elle fonde L'Off-festival de poésie de Trois-Rivières dont elle est toujours la codirectrice artistique. Son premier roman, *Les murailles* (VLB éditeur), est paru en février 2016.

dans ton linge je ne respire plus
au plafond aucun miroir

tes jeans tracent creux
une carte routière que
tu ne suivras pas

*

la sueur hérisse
tes cheveux près des cicatrices
je te peigne quand tu dors quand
tu ignores que j'entends tout

*

je veux une reine à venir
entre la gorge et le nombril
quand je hurle tu tuerais
tout le monde à part moi

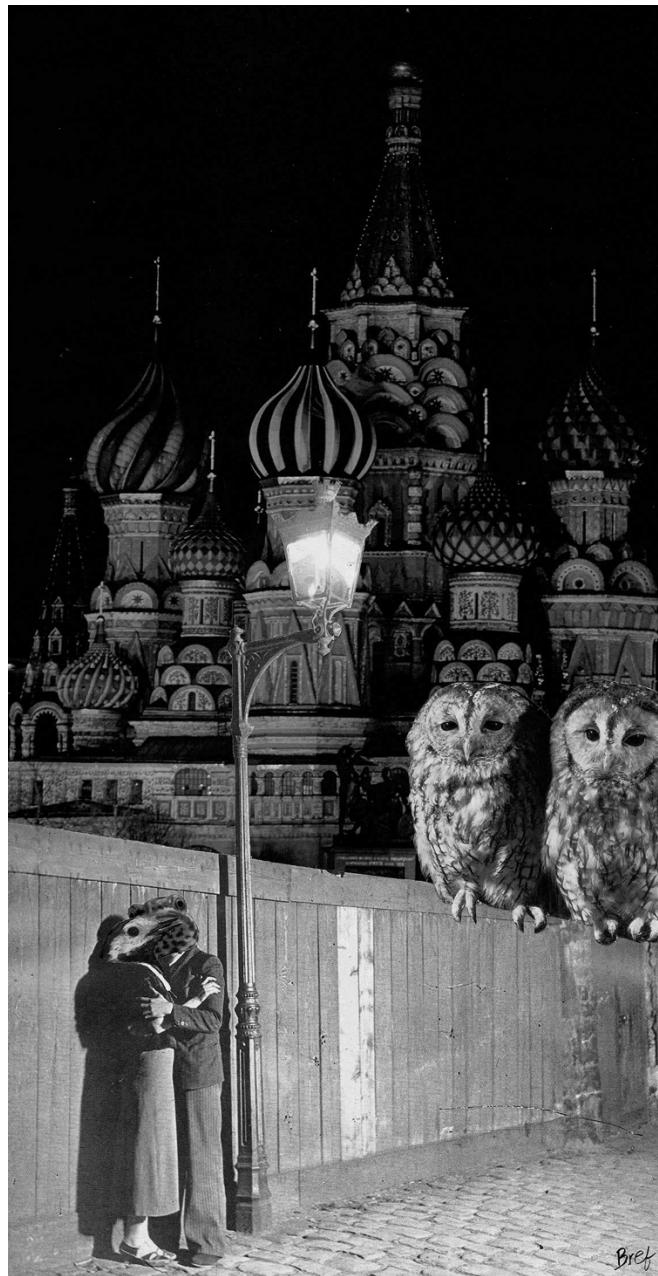
*

je dors sous ta jupe
ample et disponible
cachant les noeuds de ma chevelure
que tu flattes encore

je suis femme de onze ans
à qui on a promis
le million trop de fois

mais je garde nos secrets

tout ce qu'on a refusé
de tenir en nos ventres



RUE PLESSIS
Marjolaine BEAUCHAMP

Marjolaine est née en 1982 à Buckingham en Outaouais. Elle publie en 2011 *Aux Plexus*, un recueil de poésie qui se voit attribuer le prix Jacques Poirier et sera finaliste au prix Estuaire Bistro Leméac. Elle se fait offrir par Richard Desjardins la première partie de son spectacle *L'Existoire* et le suivra lors de cette tournée. Elle est de la cuvée 2015 des 10 jeunes auteurs à surveiller de l'émission *Plus on est de fous plus on lit* à Radio-Canada. Elle publie en novembre 2016 son deuxième recueil *Fourrer le feu* aux éditions de l'Écrou.

Marie-Ève empilée
Sous un tas d'enfants
À génétique variable
Bonheurs soudains
Trop bref pour supporter le vide
Ça aurait pris du *duct tape* pour tenir ta tête

La DPJ manichéenne
Envoyait des espions en *suit* d'intervenants
Cherchant des signes
Sur la table de cuisine
Pour leur confirmer ton déficit parental
Pendant que s'estompaient les bleus sur tes bras

À chaque boîte de céréales
Toute excitée tu déchirais
Comme une fillette cherchant la surprise
Un sifflet
Un bijou
Un plaisir immédiat
Pour la suite des choses
Quelqu'un qui te tendrait la main
Sans la serrer trop fort
Deux minutes
Le temps de trouver le courage
Faire une brassée
Appeler ta mère
Peut-être lui dire
Viens me chercher

Les mots que tu hurlais
Se diluaient dans le *grind core*
Et les *pills* avaient leurs synapses favorites
Pour se creuser un chemin

Marie-Ève tes enfants
Ont tes yeux de métal froid
Des noms de films cultes
De notre adolescence
Je me rappelle tes papillons en tribal
Et tes chums cordés à Pâques
Sur le sofa de la cave
C'était toi la plus belle
C'est probablement pour ça
Qu'ils ont extrait le nectar
Jusqu'au dessèchement

Tout le monde était un loup
Avril fondait sur toi
Drapée dans ta psychose
Même la douche était trop chaude
Sur les plaies de l'hiver
Sur les pieds châtiés
À coup de pinces à booster

Les Hells sont créatifs
Dans leurs dissuasions

Val-d'Or était une bouche
Et la rue Plessis l'aorte
Une botche de smoke suffisait
Pour s'introduire chez toi
Parce que des restes
C'était tout de même mieux
Que le cri strident de tes organes vides

Couchés sur une montagne de linge
Où ils te fourraient en position fœtale
Un utérus où tu renaissais chaque fois
Avec la chance d'être une meilleure mère
Pour les quatre orphelins
Qui sucent encore leur pouce
Pour se souvenir de la chaleur
Du temps où ils te suffisaient

Avais-tu vu par la fenêtre
La patience de tes parents
Qui veillaient dans leur auto
Jusqu'à ce qu'un appel
Trouve son chemin jusqu'au seuil de ta bouche

Parkés en double indélogeables
De l'autre côté de la rue
Pour être là
Quand tu crierais « Papa »

Le son du loquet résonne encore des fois
Quand ils s'endorment ou qu'ils te pleurent
Ils n'ont pas défoncé
Même s'ils te sentaient très fort
Dans le silence de ta plainte
Pour qu'il te reste un endroit sûr
Où tu pourrais barrer la porte

C'est ce moment exact
Ou l'enfer a *overlappé* le réel
Et qu'un homme sans nom valable
A serré de ses mains sales
Ta gorge qui ravalait un cri

Devant ta porte d'appartement
Un *locker*
Ton tombeau
Des présents funestes du stock d'hiver
Peut-être que tu t'en sers là-haut
Qu'il y a un aréna gigantesque
L'amphithéâtre Vidéotron
Des morts de faits divers
Du popcorn au caramel
Et des petites filles
Qui tombent sur les fesses
Qui pleurent même pas pour vrai
Et qui te rappellent les tiennes

Ton nom a l'air d'un mot d'amour
Quand je pense à toi
Marie-Ève
En conduisant mon char de *soccer mom*
Dans le silence du parc
On pourrait croire à des atomes

La série de poèmes suivant est en hommage à Marie-Ève Charron, ma cousine, mère de quatre enfants, assassinée le 9 mai dernier (2016) à Val-d'Or, par Lévis Landry, aussi soupçonné d'être en lien avec la disparition de Cindy Ruperthouse une femme autochtone aussi de Val-d'or Marie-Ève souffrait de graves troubles de santé mentale, et fut victime du laxisme de l'hôpital de Val-d'Or, qui a refusé entre autres à deux reprises de la soigner pour une nécrose à cause d'un état de psychose toxique avancé qui la faisait crier trop fort et agir de façon trop dérangeante pour les employés des urgences, et ce, même accompagnée en dernier de ses parents.

En mai, pendant que ses parents traversaient le parc de la Verendrye en direction de l'hôpital, ayant obtenu une permission de la cour de ramener de force leur fille en Outaouais pour qu'elle soit soignée, le psychiatre de l'hôpital, a invalidé le diagnostic de psychose, outrepassant ainsi un ordre de la cour qui invoquait la loi p-38 servant à retenir contre leur gré des individus qui représentaient un danger pour soi et pour autrui, et a laissé Marie-Ève signer un refus de traitement.

La police, au courant de l'ordre de la cour, a laissé aussi Marie-Ève partir de l'hôpital, en sachant que sa famille allait devoir retourner devant la justice pour une nouvelle ordonnance. Ses parents, depuis des mois, passaient des fins de semaine stationnés devant la maison de Marie-Ève dans l'espoir qu'elle accepte de partir avec eux. Mais la psychose étant ce qu'elle est, elle ne voulait pas traverser le parc, parce qu'elle était convaincue que les Hells Angels l'avaient menacé de faire du mal à ses petites filles qui lui avaient été enlevées par la DPJ. Cette même police avait menacé le père de Marie-Ève de l'embarquer s'il défonçait la porte de la maison derrière laquelle sa fille en détresse se terrait. Un soir, en venant cogner en lui demandant de sortir pour venir fêter la fête des mères en Outaouais, ils n'eurent pas de réponses, mais entendirent le loquet

Le père de Marie-Ève, si près du but, n'a pas voulu défoncer la porte, parce « Qu'après, si elle refusait de venir où réussissait à se sauver, il ne lui resterait aucun endroit sécuritaire où se cacher si elle était en danger »

C'est entre ce moment et l'après-midi suivant qu'elle fut assassinée, devant l'auto stationnée de ses parents qui ne soupçonnaient pas le drame qui se passait à quelques mètres d'eux.

Le bruit du loquet résonne encore dans la tête de Christine et de Richard, et dans la violence collatérale de cette mort aux allures de faits divers, une famille pleure en silence une femme marginalisée et abandonnée du système. Effrayée que l'opinion publique condamne sans égard cette femme et que ses deux garçons vivent la violence des commentaires, une famille essaie de continuer à vivre et le mur Facebook de Marie-Ève est orné de « Tu me manques tellement ma petite maman... »



J'AI TROUVÉ UN SEMBLANT DE CORPS, UNE MAISON
Mélodie VACHON BOUCHER

Mélodie Vachon Boucher est née à Princeville en 1982. Très vite, elle s'est précipitée vers les crayons, les livres et les grandes villes. Elle est doublement diplômée de l'Université Concordia où elle a étudié les beaux-arts, le design et la sociologie. Elle court à tâtons entre les images et les mots, mais depuis sa rencontre avec la bande dessinée, ses pas sont de plus en plus légers. Elle a publié *Les trois carrés de chocolat* chez Mécanique générale à l'automne 2016 et prépare un nouvel album, *Le meilleur a été découvert loin d'ici*, pour l'automne 2017.



J'AI TROUVÉ UN SEMBLANT DE CORPS, UNE MAISON
- *mélodie vachon boucher* -



JE VISITE UN VÊTEMENT QUE J'AI TOUJOURS RANGÉ.



MOI AUSSI JE N'AIME PAS LA MAISON
ELLE ME LAISSE LES BRAS EN FORME DE VIDE



CETTE FEMME
UNE MÈRE COINCÉE DANS LE VIDE
SANS SON CORPS



SON Oeil à lui
J'essaie mais il s'échappe
Je suis déçue
Je lui arrache sa femme
J'aurais voulu me donner
Il a dit: «Tu sauras prendre».



LES CHOSES ME LAISSENT PLEURER
M'EMMÈNENT MARCHER
JE MARCHE BIEN
J'AÎ L'AIR SI FRAGILE
JE MARCHE À L'INTÉRIEUR



M'ÉCHAPPER PAR LE BRAS
JE FAIS COMME LA PEUR
JE M'EMPÈCHE D'AUTRES CORPS

UN CIMETIÈRE DANS L'ENCEINTE DES MURS
JE RESTE SANS SAVOIR QUE J'AI TOUT

JAMAIS JE N'OUBLIERAI
L'AIR, LA TÊTE

JE VAIS ME JETER DANS LE MUR
IL N'Y A PAS DE TERRE
ASSEZ MEUBLE POUR ME CACHER



J'ENTRAINE LA MAISON AU MILIEU
SUR L'ANGOISSE

LA FEMME CONNAIT LE SILENCE
ATTEND EN SILENCE

JE N'AIME PAS LA FEMME



MON VISAGE: JE SAIS BIEN
MON VENTRE: JE REPRENDS CONFIANCE
JE PEUX BRUIRE
J'AVANCE



L'HISTOIRE REVIENT; JE VAIS BIEN
JE DEVIENS LISSE
MA PEAU. MOI. LES BRAS. LE POING.
LES AVIONS SONT-ILS POUR RENTRER OU S'EN ALLER?



LA RAGE LUX

Lux est originaire d'Abitibi et vit à Québec depuis longtemps. Elle connaît tout ou presque, est allée partout ou presque, a tout fait ou presque. D'ailleurs, si vous lui jasez un peu, elle vous racontera peut-être la fois où... Lux c'est la fiction auto-dérisoire d'une jeune fille pas très rangée ni plus très jeune, d'ailleurs. Lux est une poète, Lux est une maman. Lux est ce dude frêle et blême que tu as croisé sur la rue St-Joseph, qui t'a donné une clope et à qui tu as dit : «Merci monsieur». Lux s'implique dans sa communauté pour que la poésie subsiste, le plus intensément possible, le mieux possible. Elle a fait partie du comité exécutif de la revue de création littéraire Le ...Lapsus, elle parle dans un micro à la radio de temps en temps depuis 2012, a co-fondé le Collectif RAMEN, donne des ateliers d'écriture poétique au CJC, et a rejoint les rangs de l'équipe de relance du Mois de la poésie 2017.

«Les maudits hommes»
ma mère
poings fermés
frapper sur le comptoir de mélamine
impuissante
premier souvenir
de ma mère qui sacre
en écoutant les nouvelles
du 6 décembre 1989

muscles raidis par la colère
coton ouaté
cheveux frisés par une permanente
de pauvre
ma mère qui veut pas que ça paraisse
qu'on découpe les coupons de la circulaire
et qui achète toujours le beurre de peanuts
de marque
pour pas que ça paraisse
ma mère qui fait un DEP en secrétariat
essayer de s'en sortir

ma mère qui serre ses poings aux ongles manucurés
sa bouteille de cutex nacré, rose
toujours sur le comptoir
secouer la petite bille dedans
appliquer une couche de vernis
sur les doigts enflés par la méthode
les yeux cernés par les règles de grammaire
lues et relues
pendant que la soupe chauffe, que le lavage se fait
que Lucie dessine, que Manon assemble un casse-tête

ASDFJKL;
ASDFJKL;
QWERTY;
ASDFJKL;

«Les maudits hommes»

il faisait sombre ce jour-là
et j'ai compris que j'aurais à me battre
toute ma vie
et que j'aurais peur
parfois
en écoutant les nouvelles



SANS TITRE

Noémie POMERLEAU-CLOUTIER

Noémie Pomerleau-Cloutier est née à Sherbrooke, mais a grandi en Gaspésie et sur la Côte-Nord, qu'elle considère comme sa région d'origine. Longtemps exilée en tant que coopérante volontaire en Afrique de l'Ouest, elle habite maintenant à Montréal et est formatrice en alphabétisation populaire, professeure de yoga et traductrice/réviseure linguistique à ses heures. Cette amoureuse des mots et des images est aussi une citoyenne féministe engagée pour l'accès à l'éducation à tout âge, pour la justice sociale et dans des projets qui démocratisent la poésie. Ses textes ont été publiés à quelques reprises dans la [Rue de la poésie](#) dans son quartier, Hochelaga-Maisonneuve, dans [Cher Hochelaga \(janvier 2016\)](#), dans le deuxième numéro de [Recréer la côte](#) (novembre 2016) et dans [Cavale](#) (janvier 2017). On peut également lire sa poésie photographique sur son compte Tumblr, [Éclats et balbutiements](#).

ce jour-là
tu avais dressé
une liste
j'allais avoir douze ans
une semaine après
la coupe à blanc

femme en signification
rejet du pied mère d'épinette
le lendemain
au bord de l'estuaire
une polyvalente iceberg
j'ai entendu
tes pas dans les corridors

femme de frasil
en formation

c'était déjà l'hiver
après tout
sur la Côte-Nord
le glacis prend tôt

ton sillage m'a faite
femme transie

à la télé
ils ont dit
tu avais vingt-cinq ans
pour moi
c'était vieux

je sais maintenant
tu portais les rides en crans
une haine ancienne
l'ombre qui dominait mon monde
de bulbe femme

à la télé
ils ont dit
elles avaient de vingt à trente-et-un ans
pour moi
c'était vieux

je sais maintenant
c'était à peine
la saison des boutures

à la télé
ils ont dit
tu étais
simplement fou
pourtant
je ne les ai jamais crus

du haut du marcottage
j'ai dit
des hommes comme toi
ça ne m'empêchera jamais
d'aller à l'université

à la télé
ils ont dit
tu t'es enlevé la vie
après leur mort

je dis
ce que tu leur as arraché
d'autres femmes
l'ont pris
comme tuteur
pour s'assurer
que tu ne reviennes pas
nous hanter

à la télé
ils parlent
d'elles
de toi
à la date chardon
qui burine
chaque année

à la télé
un jour
ils oseront étiqueter
ce que tu as planté

fémicide

ce jour-là
tu seras mort
pour vrai

parce qu'en attendant
tu vis chez trop d'hommes

qui déposent
sur ton autel
des femmes
en offrande



Bref

VIVE LA DIFFERENCE | VIF LA DIFFERENCE **Rae Marie TAYLOR**

Poète, essayiste, et artiste visuel, Rae Marie Taylor, a produit le CD Spoken Word *Black Grace* et a également monté plusieurs spectacles solo dont *Chant du Nord, regard du Sud* à l'Espace Félix Leclerc avec le musicien/compositeur David Gossage. En hommage à son pays d'origine, elle a collaboré avec le poète Jean Désy pour présenter le spectacle bilingue *Phare-Ouest au Studio P à Québec*. Son livre d'essais, *The Land: Our Gift and Wild Hope*, a mérité le Prix d'excellence du Colorado Independent Publishers Association en 2014 ainsi qu'une nomination de finaliste pour le New Mexico-Arizona Book Award 2013, (catégorie environnement). Rae Marie a publié des poèmes et des essais dans les revues, dont *Les Écrits*, et les anthologies, dont *Femmes rapaillées*. Au Québec et dans le Sud-Ouest américain, elle participe à la vie de la parole sur scène avec ses compères et également les musiciens Michel et Pierre Côté.

These are critical times for the bond and difference between men and women,
critical times then for our children,

the elk and animals
the tides and craters of our scoured earth

These are critical times for the bond and difference between men and women

critical times then for our species,

its tenderness and health
it resilience and continuance

critical times for our species,

dearly beloved
in spite of the scorn our bodies endure
in spite of the isolation we impose
dearly beloved
in spite of the failures we demand of it

It is not just me

It is not just you

These are critical times



EXTRAITS DE *LES GARÇONS AU VENT*
Roxane NADEAU

On raconte que le Christ était l’incarnation sur terre d’entièrement et d’uniquement Dieu, tout en étant complètement humain. C’est le genre de paraboles qui furent enseignées à Roxane dans un Rimouski conservateur en pleine transformation. Son imaginaire s’en est vu marqué pour toujours. Même sans avoir la foi, elle croit aux identités paradoxales réunies, à la résurrection par l’art, à l’impossible quête de pureté. Elle récolte le stroboscope de ses identités abandonnées, qui suivent leur parcours rectiligne dans leur dimension parallèle, pour connaître les versions d’elle-même qui ont connu jusqu’au bout le blasphème, la ruralité, la féminité construite sur mesure et la menace des hommes ténébreux fragiles. En 2017 paraîtra son premier recueil de poésie *Les garçons au vent* aux éditions de La Tournure. En attendant, elle rédige des critiques de premiers auteurs pour La Recrue et tente de mettre à l’honneur l’écriture francophone de femmes trans par des critiques sur blogue Le Fil Rouge.

les feux bleu rouge des ambulances semées, sur ton poitail cabossé patinent mes doigts crochus

aux ongles trop courts pour déloger tes souvenirs
qu'efface un à un le champ statique de mon aura

ton mécanisme secret est susceptible
d'irréversibles rayures

sur la plage, veut la légende,
des spirales dessinent la passerelle vers Sainte-Luce
sorcière
à la robe blanche dans les remous
cousus en destins effilochés

je suis superstitieux de voir la sainte lumière
à l'île Canuel, orpheline du Saint-Laurent
nouer les coutures pendantes de nous deux

pour tricher la fissure au long de ton thorax
je me prêterai à la religion et à son envers aussi
le carambolage t'aurait été moins fatal

je marche sur le terrain exact de la nature
là où dans chaque espace négligé la mythologie s'épanche
île-appât deux fois par jour
à la marée basse, les sirènes sèches
se font extraire
par les mouettes
le sel durci de leurs mèches

avant que les vagues ne gâchent la besogne
j'aurai surpassé le fleuve, Canuel au corps à corps
très oubliable îlot
l'éternel qui garde les Rimouskois

*tu m'as appris un mot que m'évoque la pluie froide perçant la résistance de mon collet pour se glisser sans permission contre ma peau
quel mot?*

*j'ai oublié le mot exact que m'évoque la cage vide du parc Lepage d'où le renard
s'est enfui
je l'attends, tu m'as dit qu'il ne reviendrait pas*

mes ongles se crispent aux huîtres jusqu'à les ouvrir

*ta première photo son flash encore m'éblouit
ma fragilité fait ta gloire
mon sourire reste hors cadre*

mon spasme
en allers et retours
l'étrangère plongée en moi

*tu attires mon regard sur un foyer en tôle
à son pied un cercle des fées en champignons blancs
maison promise, je choisis d'y croire*

le couperet est tombé :
pour une première seconde, le silence règne

je ravale mon cœur méthodiquement
sans chercher, bras tendus, dans le noir
l'homme à l'appareil photo

le fleuve approche

j'aimerais briller solitaire
pleurer sur le ventre de la païenne
jusqu'à m'en écouter l'iris du bleu calme

je lui demande d'être disciple de ses yeux secs et brillants

elle me fait promettre de jeûner, de laisser mon ventre creux
d'un trou aboutit au firmament
pour y lire un futur sombre
qu'ont déchiffré tant de femmes plus fortes que moi

barricadée dans son nid de bois de pèlerinage
j'ai reçu de la porteuse de lumière les habits dévots
qui suspendront mes os dans leur progression

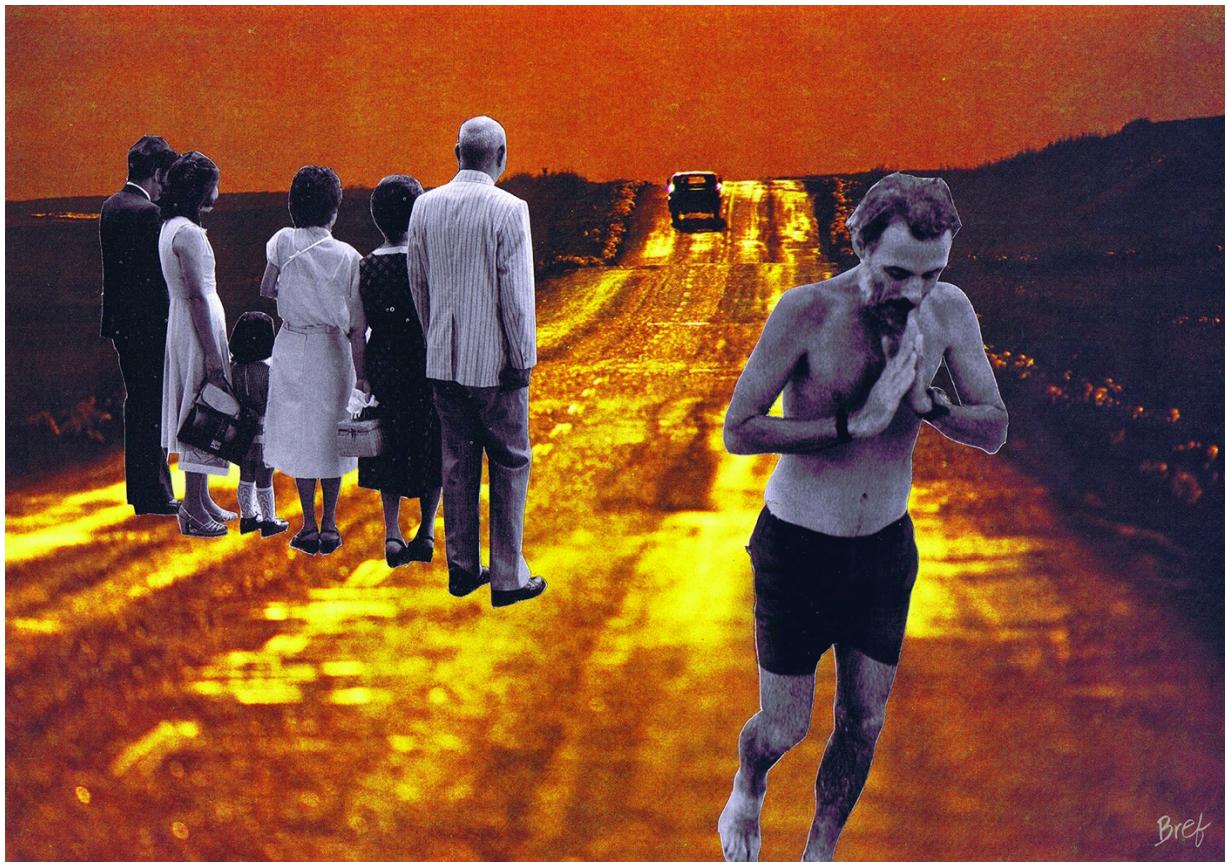
un bandeau étiré sur mes poumons
ma respiration coule aux remous de mon sang
et concentre en caillots deux émulations de sein

mon entrejambe poli par le plastique et la crinoline
préserveront de la rumeur mes organes obsolètes

mes souliers sont tachés rouge des parias avant moi
otages d'une guerre secrète

c'est que les robes font nos armures
sous la bannière des nouvelles filles

notre victoire est improbable



UN VENT VOYOU

Hélène LÉPINE

Hélène Lépine a publié *Les déserts de Mour Ayy* (2000) aux éditions Triptyque, et elle a participé à plusieurs reprises à la Nuit de la poésie du Bureau des affaires poétiques. Elle a traduit *North End Love songs* de la poète Katherena Vermette, pour Mémoire d'encrier (2017). Elle a aussi écrit trois romans, *Kiskéya, chroniques de l'envers d'une île* (1996), *Le vent déporte les enfants austères* (2006) et *Un léger désir de rouge* (2012). Née à Montréal, elle a vécu à Sofia, à Moscou et à Saint-Domingue. Elle vit désormais sur l'île d'Orléans où elle continue d'écrire et d'explorer l'archipel des langues, des littératures.

un vent voyou me courbe l'échine
j'avance à pas de
perdrix peureuse

là-bas, un vent de salves
éclats de verre sur la joie
pétrifiées les roses

elle fouille la nuée de poussière
ne voit pas Nour, Saïd
leurs mains menues en essaims affolés

le vent harcèle les innocents
se venge des vandales
fait voler les mots en charpie

la poésie est en haillons

elle craint la fuite obligée
fardeau au flanc
portager sans fin
sur le sentier des déplacés

mère meurtrie
et les pieds des petits
cuir usé, déjà
mocassins de vieux chasseur

je n'ai aucun dieu à invoquer
que des mots endoloris
en guise d'amulettes
pour eux, pour elle

un oud pleureur
je tends l'oreille

les enfants gémissent
des hommes hurlent et les ont oubliés

elle chante
oud au ventre creux

esquisse une oasis de fiction
en bannit les guerriers, les cris

j'écoute
je me tais

un nordet fou
un fleuve enragé

je camoufle ma terreur
me tiens comme mât

œil de vigie
braqué sur l'estuaire

dans les poches
pierres et mots

au cas où l'impuissance
comme elle autrefois

sur la rive de l'Ouse
si lucide si voyante

mais la guerre
ce vent dément

je longe la batture
recueille des objets

les océans le fleuve
n'ont pas tout avalé

lunettes d'écailler
escarpins brodés

une bouteille à la mer
l'encre de Chirine

cette tempe étoilée, Ines
ton ultime portrait

les aligne le long
des parois rocheuses

garder bien vivantes
les traces

frayer la voie
à l'avenir

sur les rochers
j'inscris leurs noms

Assia Fatma
Imen Yasmin

écritures rupestres
pour mémoire

qu'elles demeurent

je les dessine

cœur embrasé
batailleur
quand se lèvent
les vents contraires

je trace leurs contours

les multiplie
une foule sur la place
doigts bâtons martelant
casseroles tambours

comment dessiner
la houle des voix
leur colère cramoisie
d'affranchies

mon chat au chaud
contre moi au chaud
assise à la fenêtre
yeux sur la banquise
la fumée de mer qui fuit

elles le sang glacé
au seuil de maisons
sans portes sans fenêtres
yeux sur les ruines fumantes
feux de joie des combattants

elles dans le froid à pierre fendre
ourses blanches de peur
rapaillant leurs petits
pour une vie à la dérive
nuit polaire sur la joie

j'entre dans la longue plaine
de leurs rêves
collines bleues en bordure du lac
cigognes solitaires
cygnes en parade
bananiers
tapis de lichens
saule ou manguier au jardin
des osselets pour le jeu
le puits que nourrit
une eau royale
Zénobie veille sur Palmyre
et promesse tenue
cette paix ocre rose

je me suis endormie avec elles
un serpent m'a sauté à la figure
j'ai la peur au ventre
son venin aux lèvres

elles meurent et renaissent
meurent et renaissent
fleurs itinérantes
fenouil
pavot somnifère
èves chassées de leurs paradis

serais pour toutes
terre d'été
étale et fertile
serais temps clément
calme plat
elles meurent et renaissent

je les espère

neige sur l'ovale des visages
le dos des mésanges
duvet blanc

nos peines ensevelies
nos joies à l'abri

neige à Alep ce soir
masque sur les décombres
les deuils

nuit blanche
sans magie

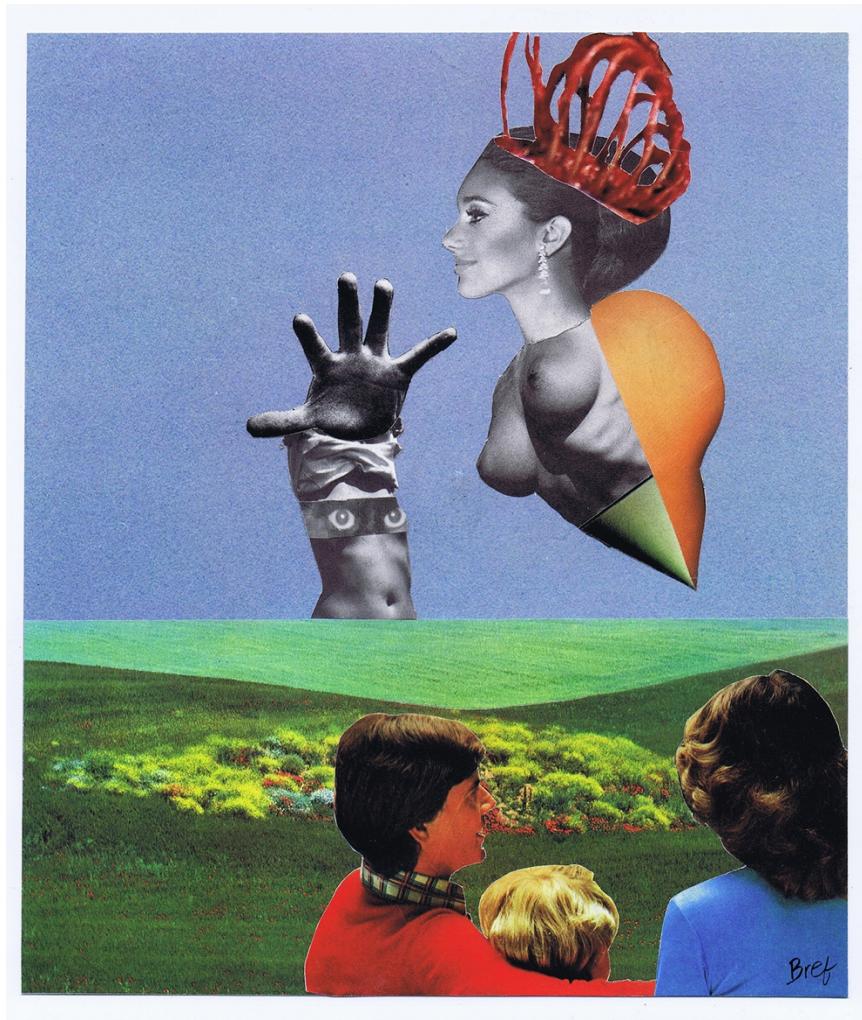
restent leurs mots
ceux qui écartent la frayeur
dessillent les paupières

font tendre le linge
les bras vers l'enfant
l'amant

ceux qui s'égrènent
en rosaires païens
se bousculent à leurs bouches

deviennent chant choral
aria solaire
ou point d'orgue

mots pain
mots sel qu'elles offrent
aux survivants



MEMBRES FANTÔMES

Ouanessa Younsi

Née en 1984, Ouanessa Younsi est poète et médecin psychiatre. Elle a publié deux recueils de poésie aux Éditions Mémoire d'encrier : *Prendre langue* (2011) et *Emprunter aux oiseaux* (2014), ainsi qu'un livre de récits et réflexions autour du soin : *Soigner, aimer* (2016). Elle a également co-dirigé avec Isabelle Duval le livre collectif *Femmes rapaillées* (2016). Elle a été finaliste au prix Geneviève-Amyot 2016. Entre deux patient.e.s, elle publie dans des revues et ouvrages collectifs, participe à des lectures et festivals de poésie, et cherche à concilier littérature et soin.

est-ce toi l'inconnue
est-ce elle

la question te scie en organes
utérus : lutte
foie : étranger
poumons : exil

au lever Souk Ahras et Montréal
sèmement le même coquillage

tendant l'oreille tranchée tu entends
les hurlements des mutilées

et puis rien que la guerre
enfoncée dans le vrai

ceux qui veulent mourir
se jettent par ta bouche

tu allumes des feux dans tes cheveux
pour laisser passer la lumière

Zaïmi dans le ventre du piège
un cœur en moins

ta grand-mère
née à Sadik Sidi Youssef
cette dune n'existe pas

elle coud des vêtements
de menthe et d'insectes

ne voit pas son miroir
ni l'oiseau de sa pensée

mais toute sa vie grave *oui*
sur le *non* de la terre

elle sèche avec ses figues
sous des crimes de cuir

tu dénonces

les vautours qui collent au ciel
la nuit nue

Zaïmi

est un nom sans visage

aime-la comme une disparition.



NUITS*
Denise DESAUTELS

Née à Montréal, elle a publié plus de vingt recueils de poèmes et récits qui lui ont valu de nombreuses distinctions, parmi lesquelles le Grand prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières à deux reprises, le prix du Gouverneur général du Canada, le prix de la Société Radio-Canada, le prix Athanase-David et le Prix de Littérature Francophone Jean Arp. Plusieurs de ses textes sont parus dans des anthologies, au Québec et à l'étranger, et ont été traduits dans diverses langues. Son best-seller, *Tombeau de Lou*, publié aux Éditions du Noroît en 2000, est paru en catalan, en 2011 à Barcelone, en anglais en 2013 à Toronto et en espagnol en 2015 à Guadalajara. Liée à plusieurs titres au monde des arts visuels, elle a collaboré à plusieurs expositions ainsi qu'à une vingtaine de livres d'artiste réalisés au Québec, en France et en Belgique, entre autres. Ces ouvrages ont fait partie d'expositions d'envergure, et plusieurs ont été acquis par des musées et d'importantes bibliothèques, tant au Québec et au Canada qu'aux États-Unis et en Europe. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec et de l'Ordre du Canada.

* Le texte *NUITS*, accompagné d'une peinture et de six estampes d'Yves Picquet, est paru en livre d'artiste tiré à 12 exemplaires, en juillet 2016, aux éditions Double Cloche à Plouédern (Bretagne).

Mais il y a des nuits en nous, il faut s'en occuper.

Nicole Brossard

Nuit I

Une salle blanche et une table
sept-huit têtes penchées masquées
vers une brousse de sang de boue d'organes.
Le Corps même. Ses ombres creuses.
Ce qu'on y fait ce qu'on y fouille – rêvons sous la torture.
Surtout ne pas l'abandonner à ses bourreaux.
Un jour il a été tout petit. Ses paupières fourmillent d'obus.
Mais laissez-le donc tranquille.
Manceuvrez-moi à sa place dit la mère
devant *La Leçon d'anatomie*.

Blessée. / Quelque chose se plaint, sans un mot.
Christa Wolf

Nuit II

Sur la table de survie le froissement des voiles
peau poussière et os – notre fatigue a tout noyauté.
Subrepticement c'est fou l'habileté chirurgicale
de ces mains sans mémoire qui ne faiblissent pas.
Face à sa fin ses nuits cernées l'enfant a grandi.
Une falaise – rêvons rose le corps debout.
Quand l'effroi l'emporte dans les replis
de la phrase. Nos draps et nos bras soudain mobilisés.
Comme elle se sent ailleurs la mère.
Cinq peupliers centenaires abattus devant sa porte.

tu marcheras comme un ange léger sur le rêve noir
Diane Régimbald

Nuit III

Entre le ciel et le fond des eaux
les oies blanches retenues par la force du silence.
La peur a suffi – caresse venue de loin.
La mère vivante comme il l'aime. Debout.
Le désir enfin de ses doigts touche la chair
tatouée. Loin du gouffre de la chair ouverte.
Son désir masse sans retenue les lignes d'encre.
Une nature morte vibre entre le cœur et le poignet.
Raconte dit la mère debout qui veille
sans sa voix d'ombre. Comme il l'aime.

Chaque matin bouge la mort / dans la vie incertaine
Marie-Claire Bancquart

Nuit IV

Un ancien bruit d'ouragan revient. Il tient
la barre seul avec sa peur – le ciel tout en bas
et la plus haute vague – voile sans amure. La mère.
Pietà au cœur en charpie au-dessus de l'irrecevable.
Elle voit le ventre béant de son fils qui tient la barre.
L'océan sous ses yeux. Se voit minuscule mais
dit ça va dit vivante. Comme il l'aime.
Reclining Mother with Child II de Paula M. Becker.
Un jour il a été tout petit encerclé de bras.
Mère et fils face à face nus endormis.

Aujourd'hui / je deviens le riz froid du monde
Moon Chung-hee

Nuit V

Il a toujours eu peur des décors d'agonie.
Qu'on l'avale. Il fait froid. Jusque dans les coulisses
de la langue de celle qui le berce. Rien alentour
n'est assez vaste pour l'indéfini sans frontière
qui pousse en brouillard dans la chambre.
La scène. Un lit de violets sombres où viennent
se blottir des proies intimes. Elle les veille.
Elle aimeraït dire beauté – quelle beauté.
Comme si elle avait perdu de vue tous ses repères.
Où est passé le petit corps d'océan se demande la mère.

Mort est une seule syllabe.
Isabelle Baladine Howald

Nuit VI

C'est plus fort qu'elle – rêvons que tout brûle.
Le goût du gouffre planté dans sa nuit.
La nuque haute et jaune bien
au-dessus du bûcher. Et le ciel tombe de chaque côté.
L'écho encore de la lame et du mal. Et *mort*
prolifère dans ses vocalises mélancoliques.
Le fils dirait laisse-moi oublier laisse-moi être sans voix.
Endormi au milieu des algues filantes
et des grands oiseaux d'ombre.
Loin de la syllabe volubile.



VINT LA MALADIE

France THÉORET

France Théoret a publié des recueils de poésie, des romans et des essais littéraires. La majorité de ses livres sont traduits en anglais. Elle a enseigné la littérature au niveau collégial de 1968 à 1987. Depuis, elle se consacre entièrement à l'écriture et à l'animation d'ateliers littéraires. Membre de la direction de la revue *La Barre du jour* de 1967 à 1969, en 1976, elle a écrit l'un des monologues de la pièce collective, *La Nef des sorcières*, créée au Théâtre du Nouveau Monde et cofondé le journal féministe *Les Têtes de pioche*. En 1979, elle a cofondé le magazine culturel *Spirale* qu'elle a dirigé de 1981 à 1984. Elle a donné de nombreuses conférences au Canada, aux États-Unis, en Europe et en Nouvelle-Zélande. En 2012, elle a reçu le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre.

Cela persiste depuis trente mois
aucune intention de raconter
les diagnostics
les interventions des chirurgiens
mais les effets mais les outrages
les tournants continuels
la perte des forces
les énergies nulles et annulées
l'envie de sommeils pluriels.

L'abandon des familles
de la fratrie des honteux
être quittée plusieurs fois
par les mêmes par d'autres
vu une tare une obscénité
la dégénérescence le compteur vers zéro.
Une inconnue s'annonce
la femme dit la perte c'est comme ça
cela ira comme ça
pas de signe divergent à l'horizon.

Je tiens la présente clé
je possède des jours
tendus vers le devenir nécessaire.
Il est un temps impérieux
une coupure
le présent tyrannique.
La chair déclare puissamment
des années d'arrêt.

La tête est la reine
des nuits illimitées
il faut le publier la maladie est autoritaire.
La parole et les ordres confondus
viennent d'en haut.
Par la confrontation indéchiffrable
le froid la glace la chair
déjà noire
à force d'absence à soi-même.

Je l'entends d'une seule note.
Ce sera une nuit froide
de mars d'avant-printemps
des heures givrées

au bout d'une vie vidée
par le mal offensant.
Je n'écoute aucune plainte
ni la mienne ni celle des autres
il fait froid glacial il fait gelé
marcher impressionne
tant se tenir debout
jusqu'à la longue nuit noire
rencontre la dureté inflexible
d'une naissance lointaine.

Je n'ai pas connu jusqu'ici
de maladie semblable
la mort est entrevue
la quête exige le déni de la fin
avec la nécessité de conjurer
le malaise présent.
L'appel mène vers le bas
du laisser-aller à la non-vie
le passage ouvert au néant.
La voix du débat
la véracité du combat
une sortie vers le haut
est demandée par la suppliante.
Le mouvement infernal
l'absence de stabilité
la tête sans repos
les pieds immobilisés
le froid perçant la chair
le corps habité par le mal.

Le défaut des malades
se tenir debout habillés
marchant dans la ville.
On veut des malades couchés
pas lavés geignant en silence
l'œil circé la bouche déformée.
Les images de la maladie
copies répétitives
hors circuit dans la chambre
sur un lit d'hôpital
des exténués vivants.
Va-t-elle en revenir
prendra-t-elle le dernier chemin
ira-t-elle vers la mort
la vraie la terminale

celle dont on ne revient pas.
Les autres mots sont superficiels
des intervalles évitables.

*

Salle des cancéreux
ceux-là qui sont habillés
marchent droit
d'autres moins nombreux
immobiles dans leur fauteuil.
Tant et tant reviennent
accompagnés ou pas
convoqués à jour fixe
Murs jaunes francs
piliers de ciment fenêtres panoramiques
sur le jardin intérieur.
Perceptions de la salle bruissante
je n'ai pas vu pleurer
esquisser un sourire cela est arrivé
n'ai pas vu de colère
mais la colère elle existe.
Le peuple d'ici attend
sous observation.
Ça ennuie la maladie
les malades n'ont pas la cote
se le tenir pour dit
même pour les plus proches.
Pour d'autres la curiosité morbide
quel air ça donne au visage
ce que cela détruit du vivant.
Il faudrait pleurer gémir
se rendre insupportable
il vaudrait mieux exhiber
sa douleur ses vertiges vers le bas
ses faiblesses existantes.
Cela irait mieux pour soi
exiger des autres arracher
les consolations les mots pathétiques
le labeur sans ménagement.
Être vue dans un état
de lourde détresse
ce n'est pas la peine.
Ça ne se produit pas
dans la salle publique.
Le plus difficile est gardé

par-devers soi.
Vicieuse horriante la maladie
on dira que les malades mentent
qu'ils ne sont pas exacts
ni là où ils doivent être.
Personne ne témoigne pour eux
ils se trahissent ils le sont aussi.

*

Le corps est fragile
objet difforme
telle la vie devant soi.
Une table un lit une douche
n'ont plus la même signification
le goût est altéré
la position horizontale irrésistible
apprendre à résister
se laver est l'acte existentiel
du matin exigeant des efforts.
La densité du dehors
la foule bouge avec rapidité
suivre le rythme
dans les stations de métro.
Plus fort que soi
la mobilité physique
nécessite des précautions.
Ne me bousculez pas
mon corps change de nature.
Impossible de déclarer cela
à des inconnus qui passent
qui vont dans tous les sens.
La fragilité la vulnérabilité
éprouvée contre sa volonté.
La vie extérieure situe le malade
en retrait l'oblige à considérer
sa faiblesse chaque déplacement
ressenti éprouvé
comme un dérangement excessif.

L'espace déformé
mon corps en expansion.
Un poète a écrit la grossesse du diable.
Ce qui bouge à l'intérieur
de la peau n'est pas vu.

La matière organique fouillée
en tous sens.

Les organes se déplacent perturbent
la composition sanguine.

Des masses anarchiques
poussent sous la peau
ce sont des tumeurs
bénignes ou malignes
recouvertes de chair.

On peut palper
sentir sous les doigts
la chair bosselée.

Tantôt ici tantôt là
le mal interne se promène
bouleverse les grandes fonctions.

La tête ne dirige plus
il ne s'agit pas de vouloir ou non.
Une invasion a eu lieu
quelque chose de silencieux
de sournois a pénétré le corps.
C'est venu d'où
de l'intérieur ou de l'extérieur.

La mutation des cellules
la sentir la voir se demander
comment il se fait que si peu
de chair dérègle la totalité
du vaste système.



A GIRL GONE WILD

Marie-Andrée GODIN

Marie-Andrée Godin est née en 1986. Elle ne sait plus où elle vit tellement elle est partie souvent. Elle est artiste en arts visuels. Elle fait de la performance. Elle écrit de la poésie. Elle fait aussi des fanzines qu'elle vend dans des sous-sols d'église. Elle est féministe. Elle a peur des oiseaux. Elle adore faire pipi dans la mer.

Jusqu'à maintenant, son travail a été présenté au Canada, aux États-Unis, au Japon et en Finlande. En 2016, elle a publié *Vulve-gueule*, son premier recueil de poèmes, aux Éditions de l'Écrou.

A girl gone wild

Am I a girl gone wild?

dans les couloirs d'aéroport
où j'ai pas mis de soutien-gorge
sous ma camisole douce
laisser passer tes mains à l'aise
à travers de nos écrans de cellulaires

I strongly feel

like having sex with you

fort

—

sérieuse *game* de *Battleship*

ton pénis-torpille
que j'arrête pas d'imaginer
me coule toute au complet par en bas

—

un *calm fuck*

long, pis large, pis qui finit pas
avec tes doigts
pis avec ta langue
pis avec ton accent pas possible
qui me rentrent dans toutes les trous

—

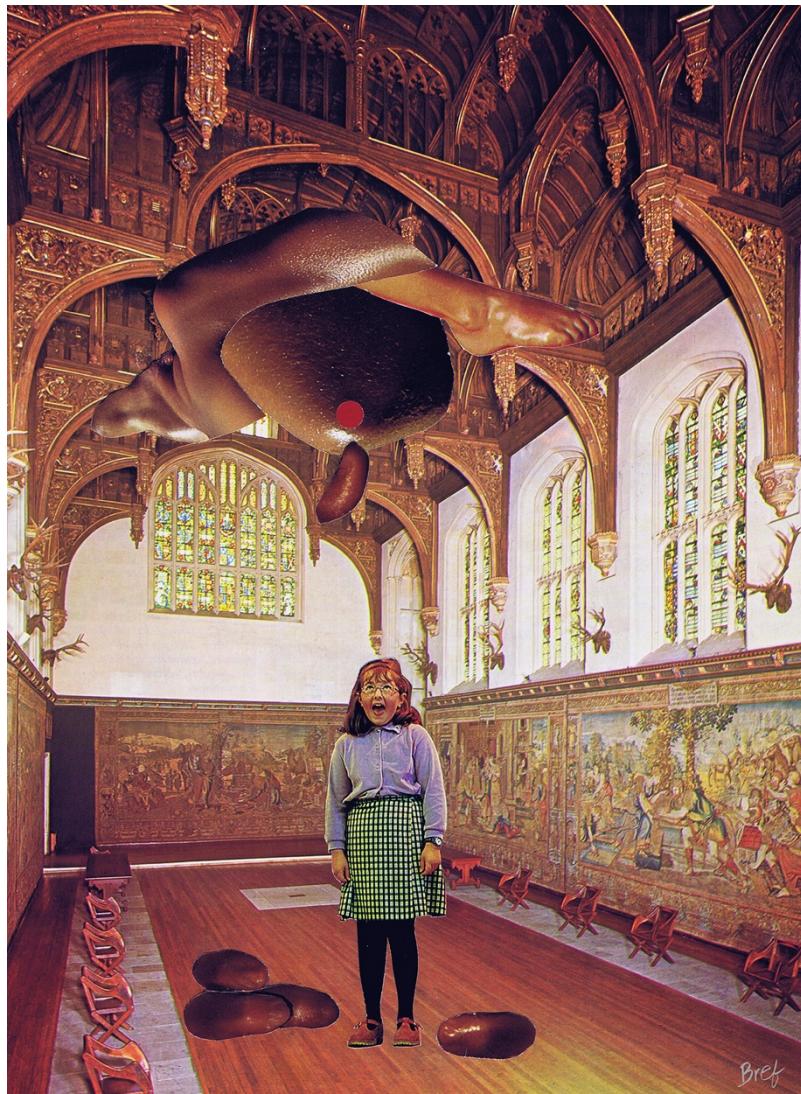
tendue d'attente
de peau pores lousses
impétarie
imbattue
impatiente

vibromasseur à distance

—
quand je pisse au vent
c'est à toi que je pense
quand je pense
que je suis *wild*

—
touchée-coulée
mouillée
jusque dans les *shoes*-claques

—
la question intime
et l'orgasme plein
la *blue light* des sextos à minuit
la bouche toute autour de toi
me crosser l'orthographe
pis revenir, temps en temps,
détremper mon désir avec les doigts



SANS TITRE

Stéphanie REQUIN TREMBLAY

Native de Jonquière, Stéphanie Requin Tremblay vit et travaille à Québec. Titulaire d'une maîtrise en arts visuels de l'Université du Québec à Chicoutimi (2009), elle a présenté ses travaux au Québec dans le cadre d'expositions individuelles et collectives, entre autres au Lobe (Saguenay, 2007), à Espace Virtuel (Saguenay, 2008), à la Galerie de l'Oeuvre de l'Autre (Saguenay, 2011), au Centre Sagamie (Alma, 2011), au Centre Bang (Chicoutimi, 2008) et à VU (Québec, 2015). Stéphanie a également participé à des événements artistiques et des résidences de création au Québec, notamment avec Folie/Culture (Québec, Saguenay, 2014) et le centre DARE-DARE (Montréal, 2016). Elle est actuellement commissaire en résidence au centre d'artistes Le Lobe à Chicoutimi. Elle y prépare une publication ayant pour titre *Obsolescence pop*, mettant de l'avant le travail de cinq artistes de son choix qui interrogent l'influence d'internet et de la culture populaire sur la création contemporaine.

www.stefanierequintremblay.com

SE2 E06

Central Perk

les amitiés

se réunir

pubis 90

friends zoné

une fois c'est trois filles

une fois c'est trois gars

rêvent de coucher ensemble

le paléontologue

déterre *Smelly cat*

Chrissie Hynde

sur le même étage

i'll be there for you

Subir les synthés
Dieu-karaoké
éternité

se réunir
autour de la bière
d'un écran lumière

da be dee da be da

les sirènes ont chanté *lo-fi*
des paillettes sur la queue

les mamelons des filles ont tombés
ne reste que les autographes sur leurs poitrines

contouring
noir tatoué
chagrin Céline
punk pour rien
avec des sentiments

*Cause I gonna make you see
there's nobody else here
no one like me
i'm special, so special
i gotta have some of your
attention give it to me*

https://www.youtube.com/watch?v=HhbpgAtayg&ab_channel=InsanoLocoSA743

C'est triste quand tu pleures de la pop

ce trop-plein de speed
en lypsinc violence

dans ta chambre remplie de posters
des idoles que tu ne seras jamais

*i'll be there for you
('Cause you're there for me too)*



SEMI-LITTÉRAIRE III **Marie DARSIGNY**

Marie Darsigny: artiste et auteure bilingue, Montréal.

Papiers: BA Concordia et MA UQAM.

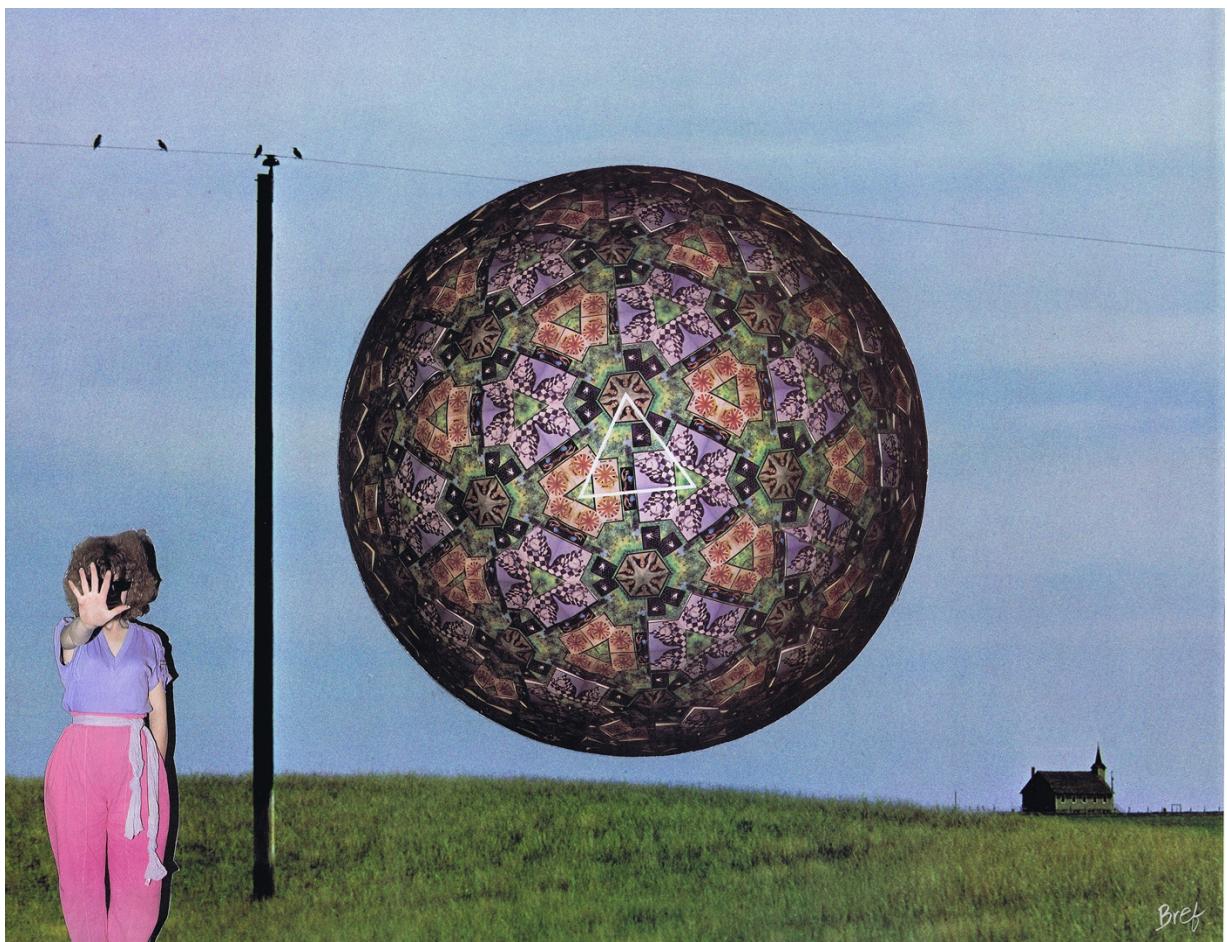
Oeuvres: *A Little Death Around the Heart* (Metatron, 2014) et *Filles* (Les Éditions de l'Écrou, 2017)

Intérêts: mélancolie, kitsch, théorie féministe, culture pop

Suivre: Instagram @tristetigre et Twitter @mariedarksigny

hyperbole & procrastination
YouTube, Enya, Bob Ross
Toddlers & Tiaras
mes ongles Divalicious
flattent le chat jusqu'à ce qu'il morde
vernis rose dans le poil beige
entre deux travaux de maîtrise
je rêve d'un salaire pas pire correct
acheter des Palm Bay en spécial
conduire ma Saturn sur la 40
dépasser la Boutique Séduction
vouloir quelqu'un avec qui
splitter la facture de St-Hubert
le drame de la classe moyenne
c'est d'être pognée à tout acheter en soldé
barils de ketchup, briques de fromage
trio de bobettes Fruit of the Loom
mon souhait le plus cher
c'est d'avoir la garde-robe
d'Anne Dorval dans Mommy
Xavier Dolan n'a pas encore
liké mon tweet
alors je continue à rêver aux tapis rouges
Venice avec ma robe noire
le TIFF avec ma robe rouge
Cinéma Beaubien toute nue
je tapote sur le clavier
à la recherche des souliers parfaits
les mêmes que ceux d'Angelina Jolie
une vie entière à se voir
dans les yeux des autres
j'ai l'avenir décevant, dégoulinant
quand on me demandera pourquoi
je ne travaille pas dans « mon domaine »
je répondrai

*on dit que la poésie est partout
mais les poètes, elles,
trouvent leur place nulle part*



SANS TITRE

MAUDE V. VEILLEUX

Maude Veilleux est née en Beauce en 1986. Elle a complété un baccalauréat en études littéraires à l’Université Laval et poursuit présentement des études à la maîtrise en Littérature française. Elle a publié deux recueils de poésie ; *Les choses de l’amour à marde* et *Last call les murènes* ainsi que deux romans ; *Le vertige des insectes*, qui a fait partie de la liste préliminaire du Prix des libraires du Québec et *Prague*, qui vient tout juste de paraître.

écrire dans le noir
écrire dans mon appartement
écrire devant internet
écrire avec mon chat
écrire
you do you
je te crisse pas
j'aimerais inventer une forme
le poème rhétorique
celui qui règle les comptes
 qui argumente
comme dans le rap américain
avec une crew et des lance-flammes
voici ma crew
c'est qui ma crew?
les filles se partagent leur maquillage
autant que leurs croquettes de faux poulet
et traînent sur elles des pharmacies
parce que la vie n'est pas un safespace
et la prise de parole un défi

je suis tellement neutre avec ma calotte blanche
neutral irony
à la biennale de berlin en 2016
les commissaires ont voulu faire sentir l'anxiété de l'époque
this is the present in drag
les vieux critiques ont cherché la traditionnelle biennale
celle qui aurait parlé des migrants et de la crise européenne
celle qui aurait exposé Daesh et le brexit
mais non
this is the present in drag
on boit du jus dans un pot de yogourt
le logo de windows 98 brodé sur un t-shirt
une statue géante de rihanna et des selfie sticks
l'ironie permet de ne jamais prendre position
un flottement
une zone safe
un unfaith
l'époque est dry
si on appelle steve jobs à ouija c'est pour lui parler de l'obsolescence de nos iPhone 4
moi j'ai pas de iPhone
j'ai un android à l'écran craqué
le starter pack de la fille qui prend trop de drogue
et j'imagine souvent ma mort
comme une seule façon de sentir du contrôle
le 4 juin 1972 huguette gaulin s'immole sur la place jacques-cartier

luc plamondon écrit l'hymne à l'amour en hommage
diane dufresne la chante, éric lapointe, garou aussi
le meilleur suicide de l'époque
seul.e dans son bain
avec une bouteille d'eau voss
des pilules de prescription et des drogues illégales
le meilleur suicide de l'époque est apolitique
les années 70 sont finies
je ne suis pas huguette gaulin
je ne vais pas me brûler sur la place jacques-cartier
pour faire ça il faut croire que les choses peuvent changer
avoir une vision
avoir un faith
l'époque est vide
seul.e dans un bain
set-up de jambes et d'orteils pedicurés
tout est devenu post-internet
musique en fond
bubble bath
huguette gaulin a dit : vous avez tué la beauté du monde
j'ai dit : pourquoi personne peut réparer mon moto g3
l'époque est apathique
sans échelle
j'ai pas pleuré pendant mon divorce
j'ai pleuré la semaine passée quand mon chat a vomi
l'époque est dans le now
l'hyper présent
un coupe-vent en tyveck
l'époque est grise
gris core et norm core
il y a un fog partout autour
grand rassemblement d'anxiété
si le suicide d'huguette gaulin est politique
est-ce que le mien le serait
est-ce que mon suicide ne serait pas assez un refus du monde
mourir tout seul.e est-ce apolitique
il faut être regardé
mais tout le monde se regarde tout le temps
on existe online
on est partout
je pense que j'essaie de dire que l'époque peut sembler dry, self-obsessed et peut-être
apolitique oui
mais c'est la seule position possible dans l'hypermodernité
c'est pas de notre faute si le trou dans nos ventres se comble si facilement par une nouvelle
paire de Nike
mon privilège de petite prolétaire accro à la flânerie digitale
une lutte sans fin pour un pouvoir d'achat
mon grand rêve sleek instagram c'est juste pour me sortir de ma classe

self made woman

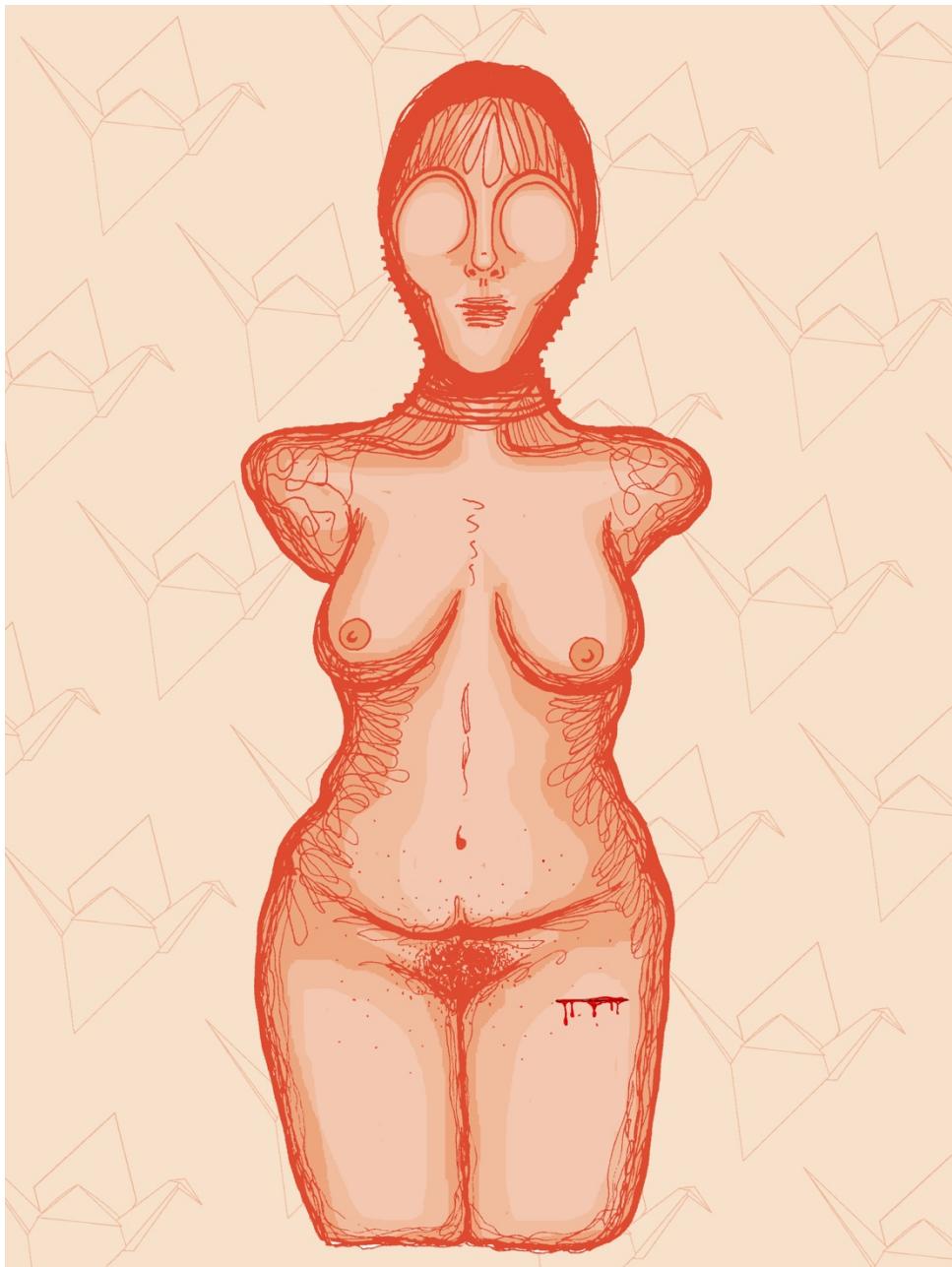
pis si j'explique mon poème c'est parce que sinon on va me dire que je fais juste des statuts facebook (comme si faire un statut facebook ou un tweet ce n'est pas une prise de parole dans l'espace, parce que le cyberespace n'est pas un espace, et que le virtuel n'est jamais performé) pis on va aussi me dire que je parle pas assez de la neige, pis que je fais l'éloge du consumérisme et que je name drop trop et surtout que je ne réfléchis pas à la forme : des vers pis des enter à des places où la respiration ne vient pas naturellement, une forme étrangement laide pour mettre mal à l'aise

this is the present in drag

vain en crisse, mais on n'a rien d'autre

on peut pas se sortir de l'époque

l'époque est une prison



SANS TITRE
Maude BERGERON

Grande féministe un peu excessive, Maude est enflammée par les arts visuels, littéraires et culinaires. Elle colore sa vie avec mille et un projets dans lesquels elle s'implique quotidiennement. Ayant complété des études en arts et en cuisine, elle a créé son blogue [Cuisine Estudiantine](#) en 2012 pour y partager ses gourmandes recettes principalement végés. Plus récemment, elle se consacre aussi à militer pour la promotion et l'acceptation de la diversité sous toutes ses formes via ses illustrations et ses poèmes, sur son site [Les folies passagères](#).

Y'a un p'tit oiseau de papier plié bleuté,
Qui me regarde patienter,
Contempler le vide, paralysée.

Mon encéphale me bombarde,
À grande lancée d'échardes contaminées par les bobos du passé,
De fêtard, de grande malade,
À la personnalité limite et troublée.

Braillarde qui se présume abandonnée,
Bavarde à l'ego surdimensionné,
Clocharde qui cale du pus alcoolisé.

J'absorbe tout pour le mâcher,
Le recracher dans un vomi explosé,
D'émotions démesurées qui tachent mes relations impossibles.
Un problème d'attache, de dépendances imprévisibles.

Faire le tour de ce rond vicieux,
La grande roue des excessives culpabilités,
L'euphorisante attention maladive qui se transfigure peu à peu,
En agressives réactions, abusée.

Apposer les étiquettes préférées de la société,
Sur ma peau mutilée, ma vulve déchirée.

Jugée, ridiculisée.

Oublier l'absurdité,
Ceux qui ont tronçonné mon bas-ventre amoché,
Mes boyaux qui tombent sans cesse,
Et moi qui m'abaisse,
Tente de les agripper,
Recoller les morceaux brisés de cette chair épaisse et bousillée.

Condamnée à rester cinglée aux yeux d'une humanité infectée par les misogynes préjugés.

Les regards avares de critiques me piquent la pellicule,
L'enveloppe graisseuse, la charpente affaiblie,

Jusqu'au fragile milieu de mes os cassants,
Encore vivants.

Subsister.

Essayer de fracasser ces agressions cultivées.
Réparer mon cerveau lent volé pendant de longues années,
Par ces bourreaux qui s'en sauvent vulgairement,
Qui osent blâmer les victimes bafouées,
Malgré cette absence constante de consentement répété.
Violées.



SANS TITRE
Mariana MONTOYA

Mariana Lucia Montoya Merlano est née en Colombie en 1991. Arrivée en sol canadien en 2001, elle est tombée dans la marmite du bilinguisme, trainant rapidement avec Victor Hugo. Titulaire d'un baccalauréat en psychologie, sa vie complète est marquée par l'amour des arts et de la communication humaine. De sa pratique elle garde dans son écriture cette empreinte humaine, la passion de la rencontre de l'Autre. Depuis peu, elle travail son projet poétique sur son blogue, [La plume noire](#) où elle partage expériences, réflexions. Elle contribue également à la multiplateforme Livin' Brain en plus de danser au sein d'une troupe de Baladi. Elle est également engagée contre toute forme d'injustice, particulièrement réactive à toutes formes de sexismes et de racisme.

I

Quand je pense à la Colombie je vois les couleurs
Des tapisseries et tableaux des femmes de ma famille
Je vois aussi le vert des majestueuses Andes
Et le gris de smog, de brume et de pluie
Au sein de cette capitale chaotique

Quand je pense à la Colombie je sens les odeurs
Des viandes et des haricots, les pains et les fruits
Je vois ma grand-mère qui prépare des *arepas con hogao y huevos*
J'entends ses mains aplatis la pâte au même rythme qu'un *bambuco*
Je sens le *chocolate con queso* que ma mère prépare pendant la saison des pluies
Il m'arrive de les goûter encore aujourd'hui, 15 ans plus tard
La *familia* me permet de les revivre

Mes parents ont amené les sons de Colombie quand nous sommes débarqués
On savait, ma sœur et moi, qu'il était jour de ménage
Quand on entendait *bachatas, boleros, trompetas y acordeon*
La richesse d'un millier de voix et d'instruments marquant la danse
D'enlever tout ce qui est sale chez soi

Avant même que je parte en thérapie, ma mère insistait
Pour que je fasse le ménage de ma chambre, puis de mon appartement
Elle disait que c'était important de montrer qu'on aime l'endroit où l'on vit
Prendre soin des choses qu'on aime

Elle répétait souvent qu'on ne pouvait pas se sentir bien
Quand on dort dans le chaos et dans la saleté et le désordre.
Elle avait raison.

Combien de fois j'ai eu des petits éveils, des légères claques psychologiques
Pendant que je me concentrais à faire du ménage ou à cuisiner
Les fois que j'avais assez de force et d'énergie pour le faire,
Me dire qu'en effet, il y avait quelque chose de méditatif
À détruire le désordre et reconstruire un chez-soi

II

Quand je pense au Québec, je vois le blanc de neige
Le blanc du ciel de janvier, les toits immaculés,
Je vois aussi le rouge mélancolique d'automne,
Les dernières flammes d'un phénix qui s'endort
Dans les grandes forêts d'ici.

Quand je pense au Québec, je me souviens du moment
Où j'ai appris que chaque saison a sa propre odeur
Je me souviens aussi de ma première cabane à sucre et de mes sens
Qui dansaient au même rythme que les violoneux et les cuillères
J'aime bien imaginer l'enfance de l'homme que j'aime
Les joues toutes rouges après avoir patiné pendant des heures
Le souffle en nuages blancs et les constellations qui regardent la *game*

Tous les enfants du monde voulons un peu la même chose
Jouer sous les étoiles, avoir les joues rouges de joie
Et avoir un chez-soi où rentrer prendre quelque chose de chaud.
Variations de la même mélodie qui nous fait tous danser
Nos cœurs, des hirondelles dans nos cages thoraciques

J'ai pris racine dans ces terres boréales malgré la rigueur de la glace
J'ai appris qu'elle finit toujours par fondre
J'ai appris le cycle des saisons et changer comment compter le temps
J'ai arrêté de compter les hivers pour me tourner vers les printemps
Les étés et les automnes viendront, et je porterai mes fruits un jour

III

Je m'adapte pour survivre,
Je me métamorphose
Au fil des identités que j'ai,
Que j'ai eues,
Que j'aurai toujours.



RENVERSÉE

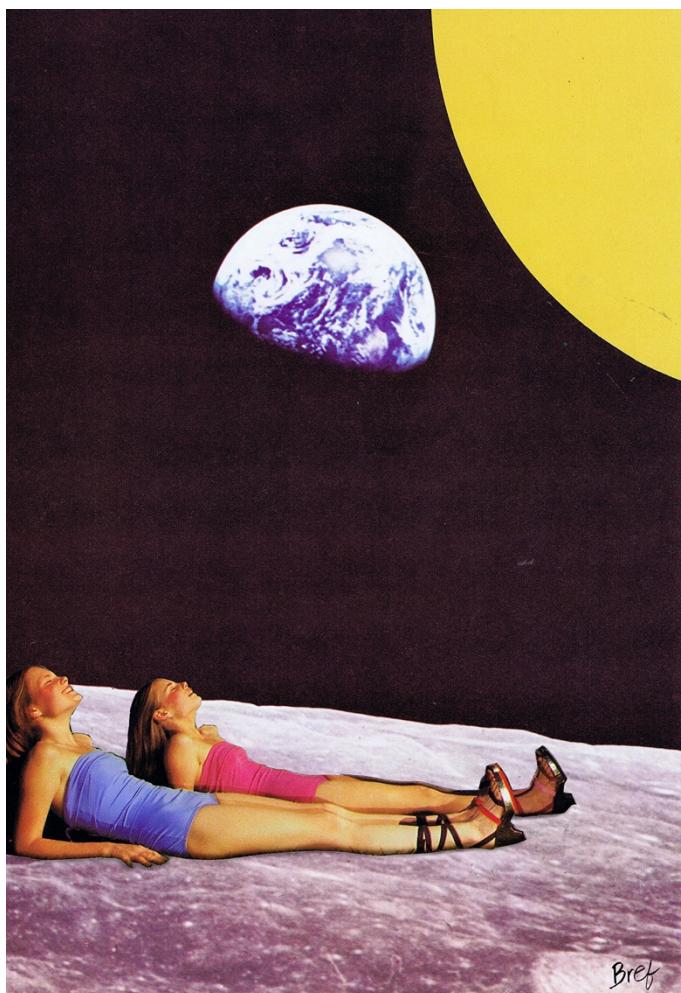
Marie-Paule GRIMALDI

Marie-Paule Grimaldi a publié *Lame crépuscule* et le fanzine *Fudosei* aux Éditions Rodrigol, ainsi que des suites poétiques dans des collectifs, comme la revue *Moebius – No 134 Littérature et Art Martiaux* au Québec et *Koán No 4* avec les Éditions Éoliennes en Corse. Elle a participé aux festivals de poésie de Trois-Rivières et d'Acadie à Caraquet, et elle a présenté plusieurs spectacles de performances poétiques, dont *Des Filles qui ont de la gueule* aux Francofolies et au FIL, *Incarne* au Festival Phénoména et *Archéologie de l'incarnation* au Centre européen de poésie d'Avignon. Elle a été cofondatrice des soirées Slam Sessions Montréal, qui ont tenu des micros ouverts de 2012 à janvier 2017. En 2014-2015, pour quatre numéros, elle signe aussi la rubrique *Paroles Sauvages* dans les pages du Magazine Spirale, où elle recense et réfléchit les voix de la marge ou émergentes. Elle est également médiatrice intellectuelle et culturelle auprès de personne en situation d'exclusion, et critique de cinéma et de poésie. Elle a donné des ateliers d'écriture dans les écoles, en prison et dans des centres d'hébergement, et s'implique dans plusieurs projets d'art communautaire.

Texte créé pour la soirée « Paroles Fauves – Vigile poétique contre la violence faite aux femmes autochtones », tenue le 17 janvier 2016 à la librairie Le Port de Tête à Montréal

Oui.
Oui.
Oui.
Elle l'a cherchée.
De toute sa peau tambour
de tous ses cheveux peignés par le ciel.
Oui
elle l'a cherché
l'amour indestructible
le sommeil insouciant
la fulgurance du plaisir l'immédiat
la jouissance qui guérit
le vent qui prend son cœur comme une robe
l'absence du doute
la naïveté joyeuse
la douceur vitale
l'identité dans des fragments d'invisible
l'appartenance à l'intensité
murmure des étoiles et des rivières
la paix forte
le rire qui révèle l'âme
la foi en l'inconnu
l'égalité des chances
l'égalité des rêves
la liberté luxe d'hier
Elle l'a cherché
ce qu'il faut d'oubli pour respirer.
Elle l'a cherché
oui
elle a cherché à rester fière à encaisser
à se sauver à se battre à être là
avec
parmi
dans sa place trouvée définie
à
prendre soin
calmer les volcans
se souvenir de l'histoire pas assez racontée
guérir
à
faire de l'argent
parler haut fort

croire en l'impossible
s'opposer
à
respecter les ordres
dire oui
dire non
faire face au pire
s'adapter au pire
à
survivre magnifique
jaillir puissante de son sexe
enduit de courage et de cendres
à
ne pas fuir
à
goûter elle aussi les promesses du monde.
Elle l'a cherchée
la vie.
Elle a cherché
à vivre.
Et qu'est-ce qu'elle a trouvé?
Qu'est-ce que tu lui as donné?
Qu'est-ce que nous nous sommes donné?
Qu'est-ce que nous avons fait?
Parce que l'espoir aussi se cherche
se trouve
s'offre
se construit.



SANS TITRE

Isabelle FOREST

Isabelle Forest est poète, romancière et artiste en arts littéraires. Son travail en poésie a été récompensé par plusieurs prix (Piché, Félix-Leclerc, Radio-Canada, Félix-Antoine-Savard). Elle a dirigé de nombreux projets de production et de diffusion des arts littéraires : spectacles, courts métrages poétiques, capsules radiophoniques, parcours et spectacles déambulatoires, expositions, interventions et performances dans l'espace public, etc. Elle a également été directrice artistique du volet littéraire du festival Relève en Capitale de la mesure Première Ovation de la Ville de Québec, éditions 2010 et 2011. À l'été 2011, elle participait au festival Poetry Nights de Cuerta de Arges en Roumanie et à l'automne 2012, au Festival international de poésie des sept collines de Yaoundé, au Cameroun. En 2013, elle recevait le prix de la personnalité littéraire de l'année de L'Institut Canadien de Québec. Elle a été directrice artistique du Bureau des affaires poétiques (Printemps des Poètes) et du Mois de la Poésie pendant plusieurs années. Elle est actuellement coordonnatrice des activités littéraires de la Maison de la littérature, à Québec.

les petites filles vont à l'abattoir
à l'ombre des contes de fées
se font dévorer crues par leur soif d'amour
la mort s'avale bouchée par bouchée

tes 12 ans
visage de fillette | poitrine de femme | hanches de garçon
ton corps si magnifiquement imparfait

mais la pomme empoisonnée

miroir miroir
qui est la plus belle
d'entre toutes les femelles usinées
tous ces corps sans étonnement
refaits lissés lissés lissés

ma fille
ma plus tellement petite
ta docilité m'affole

miroir miroir
que brises-tu en elle
qu'as-tu brisé en moi

huile d'argan - exfoliant -- coloration capillaire - manucure - crème de jour - démaquillant - mascara - baume à lèvres - vernis à ongles - fond de teint - poudre bronzante - crème de nuit - gel coiffant - masque d'argile - fixatif - huile de bain - bain moussant - gel douche - cache-cernes - ombre à paupières - eyeliner - fard à joues - crème épilatoire - crayon à lèvres - silicone - botox - bain de boue - facial - drainage lymphatique - rallonges capillaires - gaine - coke diète - yogourt 0 % - bonbons sans sucre - laitue iceberg - céleri - Weight Watchers - Minçavi - Montignac - aérobie - pilates - yoga - spinning - jogging - culotte brésilienne - porte-jarretelles - talons aiguilles - soutien-gorge à balconnière - blanchiment des dents - crème décolorante pour moustache - eau de rose nettoyante - pierre ponce anti corne - épilation laser à la cire froide chaude - électrolyse-coupe bikini - augmentation mammaire - liposuccion - gastroplastie - anorexie - boulimie

la pomme empoisonnée
ma princesse
a le ver grouillant partout
tu te souviens cet été
à Cuba
la gêne de ton corps sur la plage
et Che Guevara

miroir miroir
que dirais-tu de ça toi
une révolution



SANS TITRE
Annie LANDREVILLE

Depuis plus de 25 ans, Annie Landreville œuvre dans le milieu des communications et de la littérature. Après des études en lettres et quelques années à donner des ateliers de création et à enseigner au collégial, elle quitte Montréal pour Rimouski où elle devient chroniqueuse et journaliste au secteur culturel pour Radio-Canada pendant 17 ans. En parallèle, elle collabore à plusieurs revues et magazines spécialisés comme Arcade, écriture au féminin, La Scena Musicale, le Coda jazz magazine et le journal Le Mouton noir. Elle a publié les recueils de poésie *Partitions* aux éditions d'Orphée et *Nuits malcommodes du fond d'un bar à vinyles* avec la Balconnière, ainsi que la nouvelle *Des homards et des hommes* dans le collectif *Douze histoires de plage et une noyade* chez Coups de tête. En 2016, elle a créé et présenté le spectacle poétique *Mon père et moi* avec l'auteure Laurence Veilleux, un texte écrit à deux sur l'héritage paternel dans la construction de l'identité et de la féminité. Elle affectionne particulièrement les moments de co-création, ainsi que le spectacle littéraire et la performance.

Tout un pays à suivre à la trace entre nous
une neige pointillée entre les bois morts
de tous tes sentiers

les glaces sur les branches dégoûtent sur mes joues
quand mes yeux cherchent entre les nuages

cette fulgurance de toi qui me précèdes aveuglément
me tire par le ventre
si fort

Il est long le temps du désir
quand mon ventre s'ouvre
pour te faire une place

c'est tout son sang au garde-à-vous
les mamelles gonflées
un spasme spongieux entre les jambes
qui me tire
et me tord les reins

je ne suis plus une jeune mariée
je ne suis plus dans les bleus de Chagall
je préfère les canapés
et les lits aux multiples coussins
demeurer déshabillée sous les couvertures
la peau patiente
le sexe aux aguets
une envolée de milliers de grues de papier entre nos corps

je suis une chienne d'arrêt
et j'attends mon gibier

Tu dis le mot forêt
et je deviens tous les arbres
qui drageonnent dans mon ventre
tu dis salive
et je suis un torrent
coulant entre les racines

j'attends que tu pleures
pour m'abreuver à la source
sans dire le mot soif

C'est quand j'entre dans tes failles
que je tevoie le mieux
toi l'amant incomplet
qui me gorge de désir comme un abcès

mes pieds se mouillent de tes miasmes qui jonchent le sol

il faudrait que je grimpe sur toi
pour voir plus loin que ta ligne d'horizon

Tu es une vague qui creuse obstinément sa falaise
combien de temps avant qu'elle tombe dans les flots?
entre les marées
l'humidité demeure
les rochers luisent sous les mousses gluantes
et mes particules qui tombent en toi
effritent le réel



149

D'OS NOIRS INQUIETS

Isabelle DUMAIS

Isabelle Dumais est écrivaine et artiste en arts visuels. Ses œuvres ont été présentées au Québec et à l'étranger, notamment en Italie, en Suède, au Japon et à Taïwan. Elle a fait paraître des textes en revue et participé à diverses lectures publiques au Québec et à Paris. Aux Éditions du Noroît, elle a fait paraître *Un juste ennui* (2010) et *La compromission* (2013). Elle enseigne les arts visuels au cégep et vit à Trois-Rivières.

Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou une femme.

Annie Ernaux, *Passion simple*

I.

Il fallait voir nos visages intermittents.

Des plis bleuâtres et secs apparus ouverts.
Par moments clairs et opportuns.
Le milieu d'une roseraie en plein bar.

Une largeur de siècle étalée au jardin
où poussent nos coudes écornés
déployée pareillement sans réserve.

C'était neuf des coches rapportées
dans nos cahiers. Comme déserts
frustres calcinés. Fusain. Nos mots.

Nous dessinions opaques nos os superposés.
Personne ne voyait. Pas même nous.
Ou si. Peut-être. Perplexes.

II.

Il fallait voir nos épaules lancées derrière.

Nos frôlements défaits répétés.
(C'était au ralenti que nous aimions.
Image par image.)

Précautions des cœurs machines
à broyer les vouloirs.
Efficace folklore effronté vermeil.

Les petitesses dorées des choses
dans les mains closes trop vieilles pour
rapiécer ensemble nos peaux lâches.

J'ai dit : *Je n'ai rien de céleste.*
Pas même le bleu. Sauf peut-être l'espace.
Tu n'as pas répondu.

J'ai ajouté : *Le fleuve est beau
même sans le ciel renversé las.*
Tu n'as pas répondu.

Et le fleuve a coulé.
Nos émois dans le chenal
flottant vers la mer.

III.

Il faut voir nos bras dispersés.

Quelques matins peut-être à consigner
des soleils brisés. Devons-nous croire?
(Nous qui sommes douceur.)

J'attends trouble et vérité.
Le temps casse la vitrine perdue.
Je n'ai pas les enjeux tristes.

Tu prédis une catastrophe
sompueuse qui n'arrive pas.
Des peines horizontales félées à ras bord.

Rien n'étend les corps.
Les os noirs inquiets seulement
perdurent saccadés.

IV.

Comment aimer ouverts et égarés?